

SAS [159] – Mission Cuba

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MISSION : CUBA

25%
DE
SAS
EN PLUS!

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



MISSION CUBA

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

COUVERTURE
photographie : Thierry Vasseur

casting : le Mag des castings
armurerie : Courty et fils
44, rue des Petits-Champs 75 002 Paris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2005.
ISBN 2-84267-752-8

PROLOGUE

— La douleur à la nuque a été intense et brève. El Commandante a posé la main droite sur l'arrière de son crâne. Il grimaçait de douleur. Il s'est assis dans son fauteuil puis s'est affalé sur le bureau et a perdu connaissance...

La voix d'homme qui venait de décrire cette scène était jeune, étranglée par l'émotion, et son espagnol avait indiscutablement l'accent cubain.

Un fond de musique de salsa créait un étrange background à ce court récit dramatique. Une autre voix – hispanique, elle aussi, mais plus âgée – demanda :

— Et après, Carlito, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Robertico(1) a téléphoné et un groupe de médecins et d'infirmières est arrivé du troisième, l'étage où se trouve la *clínica* privée du *Commandante* ; ils l'ont emmené. Il était tout blanc.

— Et toi Carlito, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis ressorti avec les autres. Robertico nous a fait jurer de ne rien dire à personne. Il a dit que c'était sûrement un malaise passager, comme le Commandante en avait déjà eu. Même en public, une fois, à Varadero. Parce qu'il travaille trop au bonheur du peuple cubain.

L'homme qui parlait se tut et on n'entendit plus que le fond de salsa. La voix plus âgée reprit :

— Depuis, tu as revu El Commandante ?

— Non. On m'a mis au repos.

— Tu as eu des nouvelles ?

— Non.

— Qui est au courant ?

Il y eut une hésitation.

— Je ne sais pas. Nous étions quatre dans le bureau, en plus de Robertico. Et après, les gens de l'équipe médicale.

De nouveau, la salsa. Puis un bruit de bouteille et de verre entrechoqués, et la voix de l'homme plus âgé :

— Tiens, bois un peu de rhum, Carlito. Je vois que tu es ému, mais le Commandante va sûrement déjà mieux. Détends-toi.

Pendant un moment on n'entendit que la salsa en bruit de fond, puis la voix de l'homme plus âgé remarqua d'un ton altéré :

— Tu es beau comme un Dieu, Carlito !

Le jeune homme prononça quelques mots inintelligibles, il y eut divers bruits difficilement identifiables puis la voix plus âgée demanda d'une voix pressante :

— Mamame la pingua(2).

Quelques instants plus tard, la bande du magnétophone s'arrêta avec un petit claquement sec.

Les trois hommes contemplèrent en silence le petit magnétophone posé sur la table basse du bureau de Michael Lewis, le deputy(3) du nouveau directeur général de la Central Intelligence Agency, Porter Goss. Le soleil entrait à flots par la grande baie vitrée de la pièce située au sixième étage du bâtiment principal de la CIA, à Langley, face au sud, mais où la clim maintenait la température à 18° C. Le silence se prolongea d'interminables secondes, rompu enfin par Michael Lewis, un homme trapu en bras de chemise, le visage rond, des lunettes épaisses, de courts cheveux gris. Il se tourna vers un homme de haute taille, dégingandé, le regard malicieux derrière des lunettes dotées de verres surdimensionnés.

— Lee, c'est vous qui avez amené cet enregistrement ?

Lee Dickson, chef de la station de La Havane depuis près de deux ans, confirma aussitôt.

— Yes, sir. Je suis arrivé hier soir tard et j'ai demandé à M. Radnor de vous le soumettre dès ce matin. Je pense qu'il s'agit d'une information extrêmement importante qui demande une réaction rapide.

Philip Radnor, un homme corpulent au type latino prononcé, directeur du département « Cuba » à la Central Intelligence Agency, opina silencieusement. Il y eut quelques instants de flottement, puis Michael Lewis lança :

— Repassez-moi ce truc. Philip, vous me traduisez au fur et à mesure. Mon espagnol n'est pas à la hauteur.

Ce qui n'était pas le cas des deux autres, parfaitement hispanophones.

Philip Radnor rembobina la cassette et relança l'enregistrement, traduisant au fur et à mesure, mais s'abstenant de le faire pour la dernière phrase. Ce qui n'échappa pas à Michael Lewis qui demanda aussitôt :

— Qu'est-ce qu'il dit, à la fin ?

Philip Radnor et Lee Dickson échangèrent un bref regard, puis le chef de station de La Havane dit d'une voix égale :

— « Suce-moi la queue », sir. Il s'agit d'une conversation entre deux homosexuels.

Michael Lewis ne fit aucun commentaire. Après avoir bu une gorgée de café, il se tourna vers Lee Dickson.

— Well, Lee, tell us more about that thing(4). Si je comprends bien, le nommé Carlito aurait assisté à un malaise sérieux survenu à Fidel Castro ?

— Yes, sir, confirma le chef de station.

— Cela remonterait à quand ?

— Ce malaise serait survenu le jeudi 10 mars, vers neuf heures du matin, dans le bureau personnel de Fidel Castro, situé au cinquième étage de l'immeuble abritant le Conseil de la Révolution, derrière la statue de José Martí, place de la Révolution, à La Havane. La conversation a été enregistrée deux jours plus tard, le samedi 12 et je suis entré en possession de cet enregistrement le 16, c'est-à-dire hier, en rencontrant la source « Iglesia », à George Town, aux îles Caïmans. Après l'avoir écouté, j'ai jugé que cette information était de la plus haute importance et devait vous être communiquée d'urgence.

— Qui est « Iglesia » ? demanda Michael Lewis d'un air légèrement dégoûté, trouvant mal choisi ce pseudo pour un homme qui réclamait une fellation à son hôte...

— Une de mes rares sources à La Havane ayant parfois accès au « premier cercle » autour de Fidel Castro, expliqua Lee Dickson. Il s'agit d'un architecte espagnol installé à Cuba depuis une dizaine d'années, Miguel Barreiro. Il est très riche, homosexuel, et fréquente toute la « nomenclatura » cubaine. C'est un de mes prédécesseurs, John Hickam, qui l'a recruté, il y a environ cinq ans. Philip Radnor pourra vous dire qu'il a déjà fourni des informations précieuses sur l'équilibre des forces au sein des dirigeants cubains.

— Vous le payez cher ?

— Not a cent(5) ! répliqua aussitôt Lee Dickson. Il déteste le régime cubain et n'a pas besoin d'argent. Et puis, je pense qu'il éprouve une certaine excitation à jouer les espions.

Michael Lewis demanda, visiblement sur ses gardes :

— S'il déteste le régime cubain, pourquoi vit-il à La Havane ?

Ce qui semblait d'une grande logique. Pas démonté, Lee Dickson répliqua avec un grand sérieux :

— Parce qu'il aime les Cubains. Jeunes, beaux et noirs de préférence. Dans cette île, il y a énormément de bisexuels. Disons que c'est accepté.

Le numéro 2 de la CIA but encore un peu de café pour dissimuler un dégoût manifeste et continua :

— O.K. Qui est ce Carlito qui a assisté à l'incident ?

— Un des membres de la garde rapprochée de Fidel Castro. Ils sont choisis en fonction de leurs convictions politiques affichées et de leurs qualités physiques. Un tiers environ d'anciens fidèles du « Lider Maximo » et pour le reste, des jeunes Noirs de la région de Santiago de Cuba. Leur nomination est confirmée après un examen psychologique pratiqué par une spécialiste de la Dirección General de la Seguridad del Estado(6). Celui qui nous intéresse s'appelle Carlos Fernandez. Il a 22 ans et exerce ce job depuis huit mois environ.

— My God ! soupira Michael Lewis. On n'a rien vu quand il a passé son test psychologique ?

Lee Dickson ne put s'empêcher d'esquisser un très léger sourire.

— Sir, comme je vous l'ai déjà dit, de nombreux cubains sont bisexuels et le fait d'être gay n'est pas considéré comme un risque de sécurité. D'ailleurs, le frère de Fidel, Raul Castro, l'est lui aussi, et presque tous les membres de sa garde rapprochée sont à son image.

Michael Lewis s'ébroua, mal à l'aise, et laissa tomber :

— J'ai toujours lu que le régime cubain interdisait l'homosexualité.

— En théorie seulement, sir, corrigea doucement Lee Dickson. D'ailleurs, il y a énormément de tourisme sexuel à Cuba.

— Well, well. Comment ce Carlito et votre source sont-ils entrés en contact ?

— Chaque semaine, il y a à La Havane des fêtes gays semi-clandestines, expliqua le chef de station. Elles se tiennent à la périphérie de la ville, dans des parcs ou des fermes louées pour la circonstance. Ce sont des fiestas mariquitas(7). Un lieu de rencontres discret pour tous les homosexuels, sans distinction sociale. C'est là que notre « source » va draguer. Il a rencontré Carlos Fernandez par hasard, sans connaître son job, simplement attiré par son physique. C'était, selon lui, il y a environ trois mois. Carlos Fernandez, originaire de province, ne connaît pas grand monde à La Havane et doit être ébloui par le train de vie de Miguel Barreiro, qui possède une somptueuse villa dans le quartier chic de Miramar. C'est là qu'il emmène ses conquêtes pour boire du rhum et se livrer à des activités sexuelles. C'est au cours d'une de ces séances que le jeune homme a parlé de l'accident de santé survenu à Fidel Castro.

— Wait a minute ! interrompit Michael Lewis, surpris. « Iglesia » enregistre toutes les conversations avec ses... (il chercha le mot)... partenaires.

Lee Dickson esquaissa de nouveau un sourire.

— Non seulement il enregistre, sir, mais il filme ! Il aime bien conserver des souvenirs de ses récréations érotiques. Dans le cas présent, cela nous rend un sacré service. Nous avons une hard evidence(8) de ce récit.

Le numéro 2 de la CIA semblait manquer d'air devant la révélation de ces turpitudes tropicales. Il se leva, alla prendre un cigare dominicain – les cubains étant interdits aux États-Unis – sur son bureau, l'alluma et se laissa à nouveau tomber sur le canapé.

— O.K. ! conclut-il. Êtes-vous sûr de votre source ? Les Cubains ne l'ont pas repérée ?

— Je pense que non, sir, répliqua prudemment Lee Dickson. Je suis extrêmement prudent et je ne la « traite » pas à Cuba. Miguel Barreiro possède des investissements immobiliers aux îles Caïmans, où il se rend régulièrement. Ce n'est qu'à une demi-heure de vol de La Havane. Il m'avertit de ses déplacements grâce à un système de boîte

aux lettres morte et je le retrouve là-bas, après être passé par Miami, pour ne pas alerter les Services cubains. C'est d'ailleurs à George Town qu'il m'a remis cet enregistrement. Je compte l'y retrouver si nous donnons suite à cette affaire, afin d'organiser la suite des opérations. Je dois créer un moyen de communication sécurisé pour qu'il puisse me tenir au courant de l'évolution de la santé de Fidel Castro, grâce à ce Carlito qu'il rencontre régulièrement.

De nouveau, un silence pesant s'abattit sur le bureau. Lee Dickson, le COS(9) de La Havane, bouillait intérieurement. Il apportait peut-être l'information dont tout le monde rêvait à la Maison Blanche depuis des années et on lui chipotait chaque détail ! Fidel Castro, depuis 1959, date de sa prise de pouvoir, avait « tué » sous lui dix présidents américains... La voix coupante de Michael Lewis l'arracha à sa réflexion morose.

— Well, demanda-t-il, a-t-on revu Fidel Castro depuis jeudi dernier ?

Lee Dickson manqua s'en étrangler de rage.

— Sir, lança-t-il d'un ton indigné, si c'était le cas, je ne serais pas ici ! Mais, ajouta-t-il aussitôt prudemment, cela ne veut rien dire. Il reste parfois invisible durant de longues périodes, tout en étant en parfaite santé. Nous possédons très peu d'informations sur sa vie. Guère plus que nous n'en avons sur celle des dirigeants du Kremlin.

Et vlan ! Michael Lewis avait jadis dirigé le département « URSS ». Celui-ci, vexé, se tourna vers Philip Radnor et demanda, bonhomme :

— Phil, vous devez avoir plein d'informations sur la vie de M. Castro ?

Le responsable du département « Cuba » ouvrit un dossier et répondit d'une voix un peu crispée :

— Well, nous n'avons pas beaucoup de choses... Fidel Castro vit avec sa seconde femme, Délia Soto Del Vale, et cinq de ses enfants, dans une grande propriété à l'ouest de La Havane avec une piscine, un haras et même un abri antiatomique de soixante places. L'accès en est extrêmement bien gardé. D'après nos informations, cette propriété est reliée par un tunnel au petit aéroport voisin de Baracoa où un jet privé stationne en permanence, permettant une évacuation rapide de Fidel Castro.

— Où travaille-t-il ? interrogea Michael Lewis.

— Ses bureaux se trouvent place de la Révolution, en plein cœur de La Havane, dans un des trois bâtiments situés derrière l'obélisque dédié à José Martí. Au cinquième étage. Castro s'y rend de façon irrégulière, toujours dans un convoi de trois Mercedes noires, suivies parfois d'une ambulance, qui empruntent la Quinta(10), la grande avenue qui traverse le quartier de Miramar d'est en ouest. Presque à chaque carrefour, il y a un mirador occupé par un policier de la

Policía Nacional Revolucionaria, relié par radio à son QG.

Philip Radnor récitait sagement son texte. Hélas, il n'avait pas grand-chose à dire, aussi se hâta-t-il de conclure.

— Nous savons que Fidel Castro se déplace parfois en hélicoptère, mais ce n'est jamais programmé d'avance. Il sort très peu. Ses seules apparitions publiques prévisibles sont ses discours télévisés, prononcés généralement dans la salle du Palais de la Révolution, devant plusieurs milliers de personnes. Il reçoit aussi quelques visiteurs, mais de moins en moins.

— Well, fit à nouveau le numéro 2 de la CIA, avez-vous un moyen, aujourd'hui, de vérifier l'état de santé de Fidel Castro ?

Le chef du département « Cuba » laissa sa pomme d'Adam effectuer plusieurs allers-retours avant d'avouer :

— Non, sir. Pas vraiment. Sa maîtresse de longue date, le grand amour de sa vie, Naty Revuela, âgée de quatre-vingts ans, vit non loin de Siboney, mais il ne la voit pratiquement plus. Quant à son entourage proche, il est hors d'atteinte pour nous.

— Et les moyens techniques ?

Philippe Radnor secoua la tête, visiblement découragé.

— Nous n'avons jamais intercepté de message concernant la vie privé du Lider Maximo. Les Cubains se méfient du téléphone.

Michael Lewis tira nerveusement sur son cigare.

— For Christ's sake, il y a bien des défecteurs ! J'ai vu passer des papiers...

— Absolument, sir, confirma avec une pointe de servilité le responsable du département « Cuba », mais ils ne nous apportent pas d'informations en temps réel. Et nous n'en avons jamais récupéré d'un très haut niveau. Sauf la propre fille de Fidel Castro, Alina, qui s'est enfuie de Cuba en 1993, mais ne nous a pas appris grand-chose. Un document comme celui apporté par Lee est rarissime.

Il se tut, effrayé de sa propre audace. Depuis la démission de George Tenet, fin 2004, personne n'osait prendre d'initiative à l'Agence.

Un ange passa et s'enfuit vers le sud, en direction de Cuba, île de 1200 kilomètres de long, allongée paresseusement dans la mer des Caraïbes, à moins de 200 kilomètres au sud de Miami. Michael Lewis écrasa le mégot de son cigare dans le cendrier et lança :

— Quelle est votre conclusion, messieurs ? Fidel Castro est mort ?

Philip Radnor se recroquevilla sur son fauteuil, mais Lee Dickson fit face.

— C'est impossible à confirmer, sir, reconnut-il, mais la matérialité de cet accident de santé ne peut être niée. D'après les symptômes, mais je ne suis pas médecin, il pourrait s'agir d'une attaque cérébrale.

— Il y a des précédents ? demanda aussitôt Michael Lewis.

Philip Radnor rouvrit aussitôt son dossier.

— Fidel Castro a déjà disparu plusieurs fois sans explication, annonça-t-il. Il aurait eu une attaque en décembre 1989, due à une poussée d'hypertension provoquée par le stress. C'est son médecin personnel, Pepin Naranjo, qui en avait parlé à quelques amis. Puis, en juillet 1993, alors qu'il inaugurait un hôtel sur la plage de Varadero, il a eu un problème. Pendant une vingtaine de minutes, vers sept heures du soir, il est resté muet, pétrifié comme une statue, avant d'être évacué par ses gardes du corps. Ensuite, il a disparu six mois au printemps 1997, sans explication. Et aussi plusieurs semaines pendant l'hiver 2002. Lorsqu'il a réapparu, il a prétendu avoir souffert d'une infection dans la jambe gauche, causée par une piqûre de moustique... J'ai ici le rapport d'un médecin attaché à l'Agence qui a étudié les apparitions de Castro à la télévision. Il se dit presque certain que Fidel Castro a déjà subi une attaque et a été rééduqué. Cela se voit, paraît-il, à la façon dont il parle.

— On possède un bilan médical de M. Castro ?

— Nous savons qu'il a cessé de fumer en 1986, continua Philip Radnor. Il ne fait pas d'excès et mène une vie très tranquille. Boit un peu de whisky. Il aime la salade de spaghettis, l'ananas, le Roquefort et le vin de Bordeaux. Apparemment il jouit d'une santé de fer. Lors de sa chute publique au début de l'année, il s'est cassé le genou et s'est remis avec une rapidité stupéfiante pour un homme de son âge.

Michael Lewis, écoutait, de plus en plus dégoûté : pas étonnant qu'un communiste aime un fromage et les vins français.

— Quel âge a-t-il ? demanda-t-il.

— Soixante-dix-huit ans, sir.

Michael Lewis regarda pensivement le mégot de son cigare. Il ne s'attendait pas à une histoire pareille. Visiblement, ses deux collaborateurs y attachaient beaucoup d'importance.

— Donc, il est impossible de connaître l'état de santé de Fidel Castro aujourd'hui, répéta-t-il.

— Impossible, sir, répondirent en chœur les deux hommes. Il peut réapparaître rapidement s'il a été victime d'un accident vasculaire sans gravité. Ou il peut mourir...

Michael Lewis sursauta.

— My God ! Dans ce cas, on le saura. Les Cubains ne vont pas l'enterrer en cachette.

— Of course not ! reconnut Lee Dickson, mais il peut aussi rester entre la vie et la mort un temps assez long.

— Qu'est-il prévu en cas de disparition ? demanda aussitôt Michael Lewis.

Philip Radnor baissa les yeux sur son dossier et récita :

— En cas d'absence, de maladie ou de décès du président du

Conseil d'État, Fidel Castro, celui-ci est remplacé dans ses fonctions par le premier vice-président, prévoit l'article 94 de la Constitution cubaine. C'est-à-dire le frère cadet de Fidel, Raul Castro.

— C'est donc clair ! conclut Michael Lewis.

Philip Radnor, outré, manqua s'en étonner.

— Sir, remarqua-t-il caustiquement, depuis des années, l'Agence étudie tous les scénarios possibles en cas d'issue « biologique », c'est-à-dire de mort de Fidel Castro. Il en existe beaucoup, dont certains pourraient poser de sérieux problèmes à la sécurité de notre pays. La situation, là-bas, est extrêmement compliquée, et potentiellement explosive. Si Castro est gravement atteint, vous pouvez être certain que beaucoup de gens de son entourage travaillent déjà au basculement du pouvoir. Aussi, si nous pouvions, nous aussi, grâce à cet enregistrement, mettre en place un certain nombre de contre-mesures, cela éviterait pas mal de problèmes...

Le numéro 2 de la CIA demeura muet un temps assez long. De toute évidence, il ne s'était pas beaucoup penché sur le dossier cubain, vieux, il est vrai, de près d'un demi-siècle. Depuis longtemps, la CIA avait renoncé à assassiner Fidel Castro et se contentait de gérer les réseaux procastristes en Floride. Essayant également, par divers moyens, d'encourager une opposition squelettique et dispersée. Le Lider Maximo semblait installé pour l'éternité. Finalement, Michael Lewis s'ébroua.

— O.K., dit-il, je vais faire un saut à la Maison Blanche. Préparez un mémo expliquant la provenance du document et faites-m'en une copie.

Philip Radnor et Lee Dickson se levèrent. Au moment où ils atteignaient la porte, Michael Lewis lança :

— Oh, by the way, n'imprimez pas la dernière phrase.

Inutile de choquer le très religieux George W. Bush.

* *

*

Philip Radnor et Lee Dickson finissaient de déjeuner dans un restaurant italien de Tyson Corner, à une dizaine de kilomètres de Langley, lorsque le portable sécurisé du responsable du département « Cuba » sonna. C'était Michael Lewis, qui semblait à la fois survolté et atterré.

— Philip, dit-il, je vous attends dans mon bureau à trois heures ! Le boss sera là. Apparemment, vous avez mis la main sur un gros truc ! Lee est avec vous ?

— Oui, sir.

— Dites-lui qu'il repart sur-le-champ pour Cayman Islands afin d'y briefer la source « Iglesia ». Nous devons impérativement obtenir la confirmation de l'information de ce matin. Top priority.

Il raccrocha, sans même une formule de politesse. Philip Radnor buvait du petit-lait. Il expédia un sourire triomphant au chef de station de La Havane.

— Well, Lee, je pense que vous n'allez pas beaucoup dormir, dans les jours qui viennent... Le Président veut savoir, toutes affaires cessantes, si Fidel Castro est mort ou en passe de mourir. On va activer d'urgence tous les scénarios de la « solution biologique ». My God, si je pouvais assister à la disparition de ce régime de merde, je partirais à la retraite heureux.

Lee Dickson était déjà debout, fou d'excitation. De tous les chefs de station de la CIA qui s'étaient succédé à Cuba depuis quarante ans, s'il était celui qui participait à la fin du régime castriste, son nom resterait dans l'Histoire. L'idée de pouvoir suivre en direct, secrètement, l'agonie de Fidel Castro lui donnait des ailes. Évoluant dans le premier cercle du dictateur, Carlos Fernandez aurait des informations de première main.

Le portable de Philip Radnor sonna à nouveau.

— Sortez-moi les films récents de Castro et convoquez un spécialiste de l'équipe médicale ! ordonna Michael Lewis. La réunion va se dérouler chez le DG. Si vous avez quelques bons analystes dans le coin, amenez-les. Move your ass !⁽¹¹⁾ On sera peut-être obligés d'aller faire un exposé de l'autre côté du Potomac. Alors, ne traînez pas !

— Yes, sir, répondit d'une voix soumise Philip Radnor.

Après avoir coupé la communication, il se tourna vers Lee Dickson et lâcha d'un ton féroce.

— Bientôt, ce connard va prétendre que c'est lui qui a sonné le tocsin ! Je me demande s'il sait même où se trouve Cuba.

— Cool ! corrigea le chef de station de La Havane. J'ai bien l'impression que notre jour de gloire est arrivé.

Il saisit un verre où restait encore un peu de Valpolicella, le leva et lança, parodiant la formule des juifs religieux de Jérusalem :

— L'année prochaine, à La Havane !

CHAPITRE PREMIER

Le Falcon 900 effectua un virage gracieux pour se placer face à la piste de l'aéroport Owen-Roberts desservant l'île de Grand Caïman. Par le hublot, Lee Dickson aperçut dans le soleil couchant la mer bleue, le ruban de sable doré de Seven Miles Beach, les petites maisons coloniales émergeant des cocotiers. Cayman Islands, au sud de Cuba, propriété de l'Empire britannique, était un petit paradis où prospéraient quelques centaines de banques et des hôtels de luxe offrant aux touristes golfs et plongée sous-marine, au milieu d'une population paisible. Une oasis de calme et de sécurité au milieu des Caraïbes.

Lee Dickson exultait. La réunion avec Porter Goss, le nouveau patron de la CIA, s'était extrêmement bien passée. La nouvelle de la mort imminente de Fidel Castro, remontée jusqu'à la Maison Blanche à la vitesse de l'éclair, avait fait l'effet d'une bombe. Immédiatement, l'opération « Iglesia », ainsi baptisée du nom de sa source, s'était mise en branle. On ne retrouverait pas deux fois une occasion pareille ! Avant de repartir de Miami pour Cuba par le vol spécial quotidien réservé aux diplomates et aux journalistes, Lee Dickson était revenu à Grand Caïman afin de préparer la suite de l'opération. La source « Iglesia » devenait vitale, car rien ne pouvait se déclencher à Cuba, même avec l'appui américain, tant que la mort de Fidel Castro ne serait pas certaine.

Tout devait se jouer entre le moment où la CIA l'apprendrait grâce à « Iglesia » et celui où le décès du dictateur serait rendu public. Un timing délicat...

L'information recueillie par Lee Dickson permettait de donner corps à un projet qui dormait dans les cartons de l'Agence depuis un bon moment.

Cinq ans plus tôt, un case-officer de la CIA en poste à Moscou, Gordon Brown, avait « tamponné » un colonel cubain, attaché de défense de Cuba à Moscou, Anibal Guevara. Celui-ci commandait en temps normal une brigade d'hélicoptères lourds, des MI-18 d'origine soviétique, et avait été envoyé en Russie pour négocier l'achat de pièces de rechange, à un tarif préférentiel. Le colonel Anibal Guevara avait rencontré à de nombreuses reprises le case-officer de la CIA et lui avait livré ses états d'âme. Il n'avait pas envie d'aller rejoindre à Miami le million de Cubains qui s'y trouvaient déjà, en dépit des offres alléchantes de l'Agence américaine, mais rêvait de transformer son pays de l'intérieur. En faisant évoluer le régime, grâce à l'action d'une poignée d'officiers dont il faisait partie. Seulement, la condition sine

qua non à ce projet était la disparition de Fidel Castro...

Après son départ de Moscou, la CIA avait pu vérifier que ses bonnes intentions tenaient toujours, grâce à des contacts à Madrid et à Caracas. Hélas, jusque-là, la condition principale n'était pas au rendez-vous.

Désormais, tout semblait possible.

Lee Dickson, surveillé de près par les Services cubains, ne s'occuperait pas de la manip des officiers cubains, qui serait traitée par un chef de mission indépendant de la station de La Havane. Son job consistait simplement à s'assurer que la condition numéro un pour un golpe⁽¹²⁾ existait.

Pour cela, il devait convaincre la source « Iglesia » d'une coopération plus intense. Ce qui n'était pas évident. Miguel Barreiro n'était pas intéressé par l'argent et avait agi, jusque-là, plutôt pour se donner des sensations.

Les roues du Falcon 900 touchèrent le sol. La Company lui avait donné ce moyen de transport par discrétion : les vols réguliers pouvaient être surveillés par des agents cubains qui pullulaient à Cayman Islands. Or, jusqu'ici, Lee Dickson avait pris des précautions extraordinaires pour protéger sa source. Un seul couac de ce côté-là et il n'y avait plus d'opération « Iglesia ».

Le Falcon s'arrêta à une certaine distance de l'aérogare et la passerelle se déplia. Lee Dickson sauta à terre au moment où arrivait une voiture blanche conduite par un de ses case-officers stationnés sur l'île. Il s'y engouffra et le véhicule partit directement vers la sortie du tarmac, évitant l'aérogare. À la grille, le chauffeur tendit simplement le passeport de Lee Dickson au policier noir en faction qui avait été prévenu. À Cayman Islands, douane et immigration étaient symboliques. Il n'y avait pas de criminalité sur l'île, simplement, de temps en temps, la mer rejetait quelques ballots pleins de cocaïne dont un navire avait dû se débarrasser, entre la Colombie et Cuba.

— Quoi de neuf ? demanda le chef de station de La Havane à son adjoint.

— Rien de particulier, sir. J'ai assigné à « Iglesia » deux baby-sitters de notre équipe B. Ils me rendent compte deux fois par jour.

L'équipe B, c'étaient une douzaine de Cubains anticastristes qui avaient été injectés dans l'île pour une mission de contre-espionnage. Ils essayaient de repérer les agents castristes et de les retourner. En réalité, ils n'avaient pas grand-chose à faire, car les Services cubains se méfiaient comme de la peste de cette île contrôlée par les Britanniques où les Américains étaient chez eux...

La voiture filait sur Eastern Avenue, afin de gagner George Town étalée sur la façade ouest de l'île, avec sa kyrielle d'hôtels. Lee Dickson séjournait au Radisson, établissement relativement modeste et facile à

surveiller. Vingt minutes plus tard, il était dans la chambre retenue à son nom et se jetait sur le téléphone. « Iglesia » partait le lendemain très tôt pour Cuba, il devait donc le voir ce soir. Lui-même repartirait à Miami le lendemain, pour y prendre le vol spécial à destination de La Havane.

* *

*

Miguel Barreiro, nu devant la glace, admirait son bronzage, quand le téléphone sonna. Petit, musclé, les cheveux noirs rejetés en arrière, le regard pétillant d'intelligence, il plaisait beaucoup et ne faisait pas ses cinquante ans.

— ¿Si, digame ?

— On se retrouve pour dîner ? demanda en anglais une voix familière.

— Si. Où ?

— Le Papagallo. Huit heures ?

— Muy bien.

Le meilleur restaurant de l'île, situé dans un sanctuaire d'oiseaux à l'extrémité nord de West Bay, dans un coin complètement isolé. Un toit de feuilles de palme, des bambous et des oiseaux partout, dont un perroquet capable d'injurier la clientèle en plusieurs langues.

Miguel Barreiro se décida à s'habiller. Il n'avait pas très envie de retourner à Cuba, tant la vie aux îles Caïmans était agréable. Le Hyatt, avec ses bâtiments coloniaux, ses piscines, ses pelouses impeccables, était le comble du raffinement. L'architecte espagnol avait l'habitude de déjeuner au restaurant Hemingway, sur la place de l'hôtel, de l'autre côté de West Bay Road, avec sa conquête du jour. Il les draguait à Rock Hole, le quartier défavorisé de l'île, et leur échangeait un peu de luxe contre un peu de sexe. C'était des Noirs doux et un peu lymphatiques, souvent beaux, dont il faisait une consommation effrénée. D'ailleurs, il avait failli dire non à Lee Dickson, car il avait prévu un plan beaucoup plus agréable pour la soirée... Résigné, il enfila un caleçon de soie bleu pâle, un pantalon de lin blanc et une guayabera(13) assortie à son caleçon.

Au moins, il allait faire un bon dîner italien...

Il alla récupérer sa voiture de location au parking et prit West Bay Road en direction du nord. Le Papagallo était à une bonne demi-heure de route, dans une zone complètement déserte. Il ne prêta aucune attention à la voiture qui sortit du parking juste derrière la sienne. Et il ne remarqua pas non plus la seconde, qui démarra à son tour, sans

allumer ses phares.

* *

*

Lee Dickson avait réservé une table tout au fond du restaurant, là où il faisait encore plus sombre, dans la « Papagallo Room » climatisée. Il y avait peu de monde : le restaurant était cher et éloigné.

L'Américain écoutait d'une oreille distraite Miguel Barreiro lui raconter comment il était en train de racheter plusieurs villas du North Sound dévastées par le dernier typhon, lorsqu'un maître d'hôtel vint se pencher à son oreille.

— Sir, on vous demande au téléphone.

L'Américain sentit son poulx s'emballer. À George Town, il ne connaissait personne, à part les gens de la station. Lesquels avaient ordre de ne jamais le faire repérer. Un peu étonné, il dissimula son angoisse sous un sourire et se leva.

— Excusez-moi.

L'appareil était décroché sur le bar, non loin de la caissière.

— Hello ?

— Sir. C'est Raimundo.

Un des deux Cubains affectés à la sécurité de « Iglesia ». Pourquoi diable appelait-il ? Normalement, ils devaient être planqués quelque part sur le parking, ou un peu plus loin... Brutalement il eut peur.

— Pourquoi m'appellez-vous ?

— Sir, il y a un problème, annonça Raimundo. Sérieux. Muy importante. Votre ami est suivi.

— Ah !

C'est tout ce que Lee Dickson trouva à dire. Machinalement, il balaya la salle du regard. Rien que des couples tranquilles qui n'avaient pas le profil d'espion. Puis il repéra dans l'ombre du bar un homme de type latino en train de jouer avec un des perroquets de l'entrée. La quarantaine, les cheveux rejetés en arrière, bien habillé. Il buvait un daiquiri. À voix basse, Lee Dickson demanda :

— Identification positive ?

— Si. G. Dos(14). Arrivé hier. Nous l'avons repéré à l'arrivée du vol de La Havane. Représentant officiel de la société qui commercialise les langoustes dans les Caraïbes. Mais nous le connaissons. Un type dangereux. Luis Miguel Reloj. Il a déjà infiltré un groupe de dissidents à Cuba et il doit être grillé là-bas.

Bien que le G2, le service de contre-espionnage cubain, ait fait place depuis longtemps à la DGSE(15), Raimundo continuait à utiliser

l'ancien nom.

— Il est seul ? demanda Lee Dickson.

— Oui.

L'Américain serrait le combiné à le broyer. L'équation était simple : si les Cubains découvraient que « Iglesia » était en contact avec lui, il n'y avait plus d'opération. Miguel Barreiro serait arrêté dès son retour à Cuba et lâcherait tout ! La catastrophe absolue... L'agent cubain avait cessé de jouer avec le perroquet et allumé un cigare.

— Sir ?

— Yeah.

— Je croyais que vous aviez raccroché...

— Non, non. Je réfléchis.

Paniqué, Lee Dickson séchait devant ce cas non conforme. Il fallait prendre rapidement une décision. Ils en étaient au tiramisu. Pas question de dire un mot à Miguel Barreiro qui paniquerait immédiatement. Tout le poids reposait sur les épaules du chef de station. Pas question non plus de demander à sa hiérarchie la marche à suivre. Il pensa à la formidable opération qui risquait d'avorter à cause de cette complication. Il avait beau se torturer les méninges, il ne voyait pas de « bonne » solution. De toute façon, il serait blâmé. Alors, autant que ce soit pour quelque chose.

— Raimundo, dit-il, terminate him with extreme prejudice(16). Mais je ne veux pas de traces. O.K. ?

— O.K., approuva l'agent de la CIA.

Lee Dickson raccrocha et regagna la table, en souriant.

— Désolé, lança-t-il à Miguel Barreiro, j'avais un problème pour mon vol de retour, demain. Donc, nous sommes d'accord pour le paladar(17) Le Chansonnier ? Comme on a dit ? On va arroser cela !

Il appela le garçon et lui commanda une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne. D'abord, rien n'était trop beau pour « Iglesia » et, ensuite, il fallait laisser le temps aux « baby-sitters » de régler leur problème.

— D'accord, bredouilla l'Espagnol. Mais c'est très dangereux.

— Non, non, affirma Lee Dickson. Les Cubains ne vous soupçonnent pas, vous êtes à La Havane depuis dix ans, vous travaillez avec eux et vous ne faites pas de politique... Je vous ai apporté deux petits bijoux d'enregis...

— Non, non, coupa Miguel Barreiro, effrayé. C'est trop dangereux. Quelquefois, à la douane, ils fouillent tout !

Il semblait nerveux et Lee Dickson finit par demander l'addition. Ignorant que « Iglesia » avait donné rendez-vous à un ravissant minet café au lait au bord de la piscine.

Ils passèrent devant le Cubain du bar qui avait recommencé à jouer avec le perroquet et ne tourna même pas la tête dans leur direction.

Cinq minutes plus tard, chacun dans sa voiture roulait vers George Town. Lee Dickson adressa au ciel une prière silencieuse. Pourvu que Raimundo maîtrise la situation.

* *

*

Luis Miguel Reloj attendit au moins un quart d'heure avant de régler sa consommation, s'excusant auprès du maître d'hôtel que son ami ne soit pas venu le rejoindre pour dîner. Intérieurement, il jubilait. Il connaissait parfaitement l'homme qui dînait avec Miguel Barreiro : sa photo avait été distribuée à tous les segurosos(18) de la DGSE. C'était le chef des espions impérialistes à La Havane.

Pour qu'il soit venu rencontrer en secret cet architecte espagnol, il fallait une raison importante. L'agent castriste jubilait à l'idée d'avoir découvert un nouveau réseau. Vantant intérieurement le flair de ses chefs qui l'avaient envoyé surveiller le voyage à George Town de cet Espagnol installé pourtant à Cuba depuis longtemps. Ce n'était pas la première fois qu'il se rendait à Cayman Islands. Il devait donc y avoir une raison nouvelle. Il se dit que, le lendemain matin, il prendrait quelques photos au téléobjectif de l'Américain, pour renforcer son rapport. Si, avec ça, Fidel ne lui offrait pas un side-car, il n'y avait plus de justice révolutionnaire.

Luis Miguel Reloj était si euphorique qu'il ne prêta aucune attention aux deux hommes qui se dirigeaient vers lui dans le parking. Soudain, le monde explosa. L'un des inconnus, en le croisant, venait de lui envoyer un violent coup de genou dans le bas-ventre. Il se plia en deux de douleur, quelque chose le frappa à la nuque et il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il mit quelques secondes à réaliser que ses bras étaient liés derrière son dos et qu'il gisait recroquevillé dans le coffre d'une voiture cahotant sur un sol inégal. D'abord, il ne comprit pas, puis, peu à peu, la panique l'envahit. Bien sûr, on ne l'avait pas tué, alors que c'eût été facile. Mais pourquoi le kidnapper ? Il n'avait aucune valeur. Peu à peu, il se rassura : il s'agissait d'une opération d'intimidation.

* *

*

Raimundo et Diego, son alter ego, avaient quitté la route principale pour un raccourci dans la réserve naturelle, qui rejoignait Botabano Road. Les phares éclairaient une savane désolée d'où émergeaient quelques cocotiers. Pas un chat. Raimundo, qui conduisait, arrêta la voiture. Aussitôt, des coups sourds parvinrent de l'arrière. Le prisonnier donnait des coups de tête dans le coffre.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Diego. Ici, c'est pas mal.

Tuer le prisonnier était facile. À coups de pierre ou en l'étranglant. Seulement ensuite, il fallait se débarrasser du corps. Or, ils n'avaient ni pelle ni pioche et les rapaces signaleraient vite le corps. La réserve d'oiseaux était sillonnée de gardes.

— On le fout à la flotte ! trancha Raimundo.

Diego hocha la tête.

— ¡Coño ! Avec les plongeurs sous-marins dans tous les coins ! En plus, il risque d'être rejeté sur une plage. Même si on va dans les marais...

Ils demeurèrent silencieux, tandis que les coups, à l'arrière, redoublaient. Tout à coup, Raimundo poussa une exclamation.

— On va le foutre au chantier naval !

— Au chantier naval ? Qu'est-ce que... ?

Brutalement, Diego réalisa et un large sourire éclaira ses traits brutaux.

— ¡Que bueno ! Vamos.

Ils repartirent. Arrivés sur Botabano Road, ils prirent à droite, en direction de Morgans'Harbour, le petit port de l'île d'où partaient les rares pêcheurs. Juste à côté, se trouvait un modeste chantier naval, ouvert à tous les vents. Ils y furent en dix minutes, sans croiser une seule voiture. Le coin était peu habité... Ils franchirent la grille ouverte, zigzaguerent au milieu des bateaux en réparation pour arriver à l'extrémité nord. Un espace découvert. Raimundo arrêta la voiture, laissant les phares, et descendit.

Il parcourut quelques mètres avec précaution et s'arrêta au bord d'un bassin carré d'une vingtaine de mètres de côté, communiquant avec la mer. La surface de l'eau était légèrement agitée, comme par le vent, mais il n'y avait pas de vent. Raimundo ramassa une pierre et la jeta dans le bassin. Aussitôt, l'eau s'agita de plus belle et deux formes sombres frôlèrent la surface. Rassuré, le Cubain retourna à la voiture et héla son copain à voix basse.

— Vamos. Todo esta bien.

Le prisonnier avait recommencé à faire un raffut du diable, dans le coffre. Lorsque les deux Cubains l'ouvrirent, il se dressa, essayant de sortir. Raimundo le saisit par le bras et le fit basculer à l'extérieur.

Il n'eut guère le temps de réagir : les deux Cubains le saisirent par les aisselles et le traînèrent jusqu'au bassin qu'il n'avait pas vu dans le

noir. Persuadé qu'ils allaient le jeter dans le port, il hurla :

— Hé, je ne sais pas nager !

Ils ne répondirent même pas. Arrivés au bord du bassin, ils l'y projetèrent violemment, et Luis Miguel Reloj s'enfonça dans l'eau noire la tête la première, avec un grand plouf.

À peine eut-il remonté à la surface que deux formes grises se ruèrent sur lui dans un bouillonnement furieux : les deux requins qui vivaient là, nourris de stingrays(19) en attendant d'être vendus à un zoo. L'un d'eux, nageant sur le dos, arriva droit sur le Cubain, la mâchoire grande ouverte, et le happa à la hauteur du torse. Luis Miguel Reloj poussa un hurlement inhumain et disparut sous l'eau, entraîné par le monstre. Le second, arrivé avec quelques secondes de retard, fit claquer sa mâchoire dans le vide... Ensuite, il y eut un atroce ballet nautique, tandis que les deux requins se disputaient ce repas inattendu.

Fascinés, Raimundo et Diego regardaient l'eau s'agiter, devinant les formes fuselées qui se frôlaient en déchirant ce qui restait de leur victime...

Peu à peu, l'eau retrouva son calme. Les requins continuaient à tourner, car ils ne s'arrêtent jamais, mais il ne subsistait plus aucune trace de l'agent castriste. Il devait bien rester quelques morceaux au fond du bassin, mais personne ne viendrait les y chercher.

— Ça fait un salaud de castriste en moins ! grommela Raimundo, dont le frère avait été fusillé par les révolutionnaires.

Ce fut toute l'oraison funèbre de Luis Miguel Reloj. Les deux Cubains remontèrent en voiture et quittèrent le chantier. Il y avait peu de risques qu'on retrouve la trace de l'agent castriste. Personne ne s'occupait de ces deux requins, sauf le propriétaire du chantier, un jeune hippie américain, qui avait succédé à l'ancien, dévoré accidentellement par ses pensionnaires. Une fois par jour, il accueillait des touristes qui venaient nourrir les requins avec des stingrays et prendre des photos. Personne n'irait regarder le fond du bassin.

C'était un crime parfait. La piste du Cubain s'arrêtait au Papagallo, sa voiture se trouvant encore dans le parking. Ce n'était pas la paresseuse police locale qui allait se mettre martel en tête pour le retrouver.

Les Services cubains auraient du mal à découvrir ce qui s'était passé.

CHAPITRE II

Miguel Barreiro, au volant de sa Mercedes grise, ralentit devant le cinéma Yara, au croisement de la calle L et de la Rampa, juste en face du Habana Libre. Il descendit la glace de sa portière droite et se pencha vers un des jeunes gens qui traînaient au bord du trottoir, comme tous les samedis soir. Le cinéma passait de vieux films français, mais ce n'était pas cela qui les attirait.

— ¡Mira ! lança l'architecte à un jeune au visage fin, très maigre.
¿Adonde esta la fiesta(20) ?

L'autre lui jeta un regard incisif puis esquisssa un sourire complice, reconnaissant à d'infimes signes un membre de la communauté gay, un « makumé », en argot cubain.

— À côté du parc Lénine, annonça-t-il. Juste avant l'entrée principale, il y a un embranchement. Il faut prendre à gauche. Cent mètres plus loin, encore à gauche, il y a un chemin qui monte dans la colline, jusqu'à une ferme. C'est là.

— Muchas gracias, remercia Miguel Barreiro.

Il allait redémarrer lorsque le jeune homme lui lança :

— Tu peux m'emmener ?

— ¡Como no ! Arriba(21).

Le jeune homosexuel grimpa dans la Mercedes et Miguel Barreiro descendit la calle L, se frayant un chemin au milieu des vieilles américaines essoufflées des années cinquante, des cyclo-pousse et des Lada russes constituant le noyau du parc automobile cubain. Il évita de justesse une sorte d'œuf jaune vif, une coque en plastique montée sur un tricycle pétaradant, à la façon des sam-lo thaïlandais, baptisé pompeusement par les autorités de La Havane « cocomobil ». Pour la plus grande joie des touristes bas de gamme transitant par la capitale cubaine. Des groupes compacts parsemaient les trottoirs de la rue à peine éclairée. Attendant un hypothétique « camello(22) », ou faisant du stop.

Les transports publics étaient quasi inexistants dans le pays, faute d'argent et d'essence, et les Cubains marchaient, marchaient beaucoup.

Miguel Barreiro mit la radio. Partagé entre une angoisse qui lui nouait l'estomac et le désir de revoir Carlito, son bel amant garde du corps de Fidel. Chaque samedi soir, des centaines d'homosexuels se réunissaient dans un endroit qui changeait chaque semaine, toujours loin du centre, pour une sorte de « gay pride » privée.

Bien entendu, les différentes polices maillant La Havane étaient parfaitement au courant, mais ces fêtes étaient tolérées, comme des

souppes de sécurité. Officiellement, l'homosexualité était bannie à Cuba, mais, depuis longtemps, les homos s'affichaient sans complexe, sur certaines plages, dans des paladars, ou dans la rue. La moitié des jineterias qui draguaient sur la Quinta, le soir, étaient des travestis.

Miguel Barreiro regagna la Rampa, montant vers le nord. Le parc Lénine était à une dizaine de kilomètres du centre, au diable.

— Tu vas voir quelqu'un là-bas ? demanda le jeune homme qu'il avait emmené. Je m'appelle Manuêlo.

Visiblement, l'allure de Miguel et la Mercedes l'attiraient beaucoup... L'architecte sourit.

— Si, compay(23), mais je te paierai l'entrée.

Il s'en voulait un peu de se rendre à la fiesta. Lorsque Lee Dickson l'avait retrouvé au Papagallo, la veille, pour lui expliquer que l'information sur l'accident cérébral de Fidel Castro devenait une affaire d'État, Miguel Barreiro avait paniqué. Bien que détestant le régime cubain, triste dictature minée par la délation et la peur, il n'était pas un idéologue et, surtout, il ne voulait pas de problèmes ! Plutôt bien vu du régime, il vivait presque comme dans un pays normal, se procurant au marché noir à peu près tout ce qui manquait. De surcroît, il avait envie de continuer à croquer des minets superbes à la peau foncée, gentils, sensuels et à peine intéressés. Dans ce pays de rêve où les salaires s'échelonnaient entre huit et quarante dollars, le cadeau le plus modeste prenait des proportions pharaoniques. Un paquet de Hollywood, les cigarettes chic made in Cuba, se vendait 1,30 dollar. Trois jours de salaire pour les plus pauvres.

Sur le moment, cela l'avait excité d'apporter la cassette enregistrée chez lui à l'homme de la CIA, mais à Cayman Islands, il avait réalisé dans quel pétrin il s'était fourré. Lee Dickson voulait absolument des informations complémentaires sur l'état de santé de Fidel Castro. Or, ces informations, il allait devoir les extorquer à son jeune amant, le beau Carlito. Si celui-ci se doutait de quelque chose, il pouvait soit le faire chanter, soit le dénoncer. L'idée de se retrouver dans les caves de la Villa Marista, le QG de la Dirección General de la Seguridad del Estado, la gestapo cubaine qui protégeait le régime d'une main de fer depuis quarante-six ans, lui donnait la chair de poule.

Et même si Carlito ne se doutait de rien, Miguel Barreiro pouvait se faire prendre. Les agents de la Seguridad pullulaient à La Havane, aidés par un réseau d'écoutes, de surveillance, de délation qui tournait à plein régime.

De toute façon, il avait une raison impérieuse de retrouver Carlito. Avant de partir à Cayman Islands, il lui avait prêté la voiture qui lui servait à visiter ses chantiers, une Peugeot 205. Fait exceptionnel à Cuba où les voitures privées étaient rarissimes, Carlito possédait un permis de conduire. Il voulait aller voir sa famille à Camaguey, sans

galérer dans des bus improbables. Miguel devait donc récupérer son véhicule.

— À gauche, lança son passager, avenida San Francisco.

Surpris, Miguel donna un coup de volant et franchit l'embranchement à l'orange, jurant aussitôt. Il venait de repérer dans l'ombre une voiture blanche au toit surmonté d'un gros gyrophare, arrêtée le long du trottoir, devant un groupe de gens agglutinés sous le panneau indiquant un point de transport alternativo. C'est ainsi que les autorités cubaines avaient baptisé pompeusement l'auto-stop promu au rang de transport urbain. À chacun de ces points de rassemblement soigneusement numérotés, une femme de la Policía Nacional Revolucionaria arrêta tous les véhicules munis d'une plaque bleue, signalant un véhicule d'État, forçant leur conducteur à embarquer quelques passagers allant vaguement dans leur direction... Et notant le nom de ceux qui refusaient. Ceux-là étaient bons pour une réprimande sévère du responsable du comité de défense de la révolution de leur bloc...

Le coup de sifflet fit sursauter Miguel Barreiro qui écrasa le frein et s'arrêta docilement. Le policier en gris s'approcha et tendit la main.

— ¡Documentos(24) !Compañero, vous avez grillé un feu rouge !

Son air hargneux et son visage sévère ne présageaient rien de bon. Miguel Barreiro sortit ses papiers et y glissa un billet de dix pesos convertibles, c'est-à-dire dix dollars.

— Je ne l'avais pas vu. Disculpame(25).

Le policier examina longuement les papiers, puis les rendit, gardant évidemment les dix pesos, et s'éloigna sans un mot. Le jeune passager de Miguel s'était recroquevillé sur son siège. Il grommela entre ses dents :

— ¡Perro inmundo(26) ! Il doit se faire cent dollars par mois.

Ils repartirent.

Plus ils s'éloignaient du centre, moins il y avait d'éclairage, et plus la chaussée était défoncée. On se serait cru dans la campagne, mais c'était encore La Havane. En descendant l'avenida San Francisco, qui dans cette partie s'appelait calle 100, Miguel Barreiro aperçut sur sa gauche une longue clôture protégeant de nombreux bâtiments, et sentit son estomac se charger de plomb. C'était le centre d'interrogatoire principal de la DGSE. Où on pouvait demeurer des mois incommunicado. Torturé tous les jours.

Deux kilomètres plus loin, il atteignit une patte d'oie et ses phares éclairèrent, sur la droite, la grande grille close du parc Lénine qui s'étendait sur des dizaines d'hectares.

— À gauche, indiqua Manuelo.

Miguel Barreiro s'engagea dans une avenue à deux voies pas éclairée, et parcourut plus d'un kilomètre sans apercevoir le moindre

signe de vie. Il stoppa et fit demi-tour.

Énervé.

C'était peut-être un signe du destin. S'il ne trouvait pas la fiesta, il lui était difficile de retrouver Carlito. Fâcheux pour la Peugeot 205 qui valait son poids d'or... Hormis les vieilles américaines datant d'un demi-siècle et rafistolées avec des astuces admirables, très peu de Cubains possédaient une voiture, à part les veinards recevant régulièrement la remesa(27) de leurs parents installés en Floride, une aide permettant de survivre, également source de devises pour le gouvernement de Fidel Castro.

— ¡Bueno ! lança Miguel Barreiro. C'est où ?

Manuelo scrutait l'obscurité. Il poussa soudain une exclamation, désignant un sentier perpendiculaire à la grande avenue au bout duquel clignotaient quelques lumières.

— ¡Aquí !

Miguel Barreiro s'engagea dans le sentier, apercevant cent mètres plus loin deux hommes munis de lampes électriques devant une grille ouverte. Il franchit celle-ci et un autre homme lui fit signe de tourner à droite, où un champ avait été transformé en parking, en contrebas du lieu de la fiesta, d'où parvenait une musique assourdissante. Le cœur de l'architecte battit plus fort, à l'idée de revoir son Carlito...

Il se gara au fond du champ, prit dans sa poche un billet de dix pesos et le tendit à Manuelo.

— Bueno. Amuse-toi bien.

L'autre s'éclipsa, ravi, et Miguel Barreiro descendit à son tour, cherchant dans la pénombre sa Peugeot et Carlito. Il était en train de remonter la file des voitures garées dans l'herbe quand une voix appela derrière lui :

— Señor Miguel !

Il se retourna, se trouva nez à nez avec une bouche pulpeuse trop maquillée, des paupières peintes en bleu, un nez retroussé. Un T-shirt blanc moulait une poitrine agressive et une mini jaune découvrait de longues jambes. Un ravissant petit travelo, se dit Miguel Barreiro. Les « vraies » femmes ne fréquentaient pas ces fêtes...

— C'est moi, répondit l'architecte. On se connaît ?

— Je m'appelle Dalia, je devais venir avec Carlito mais il m'a dit de ne pas t'inquiéter. Il va nous rejoindre.

Miguel Barreiro enveloppa Dalia d'un long regard amusé. Les travestis prenaient souvent des prénoms de femme. Il se doutait bien que le beau Carlito ne lui réservait pas toute sa sève et il n'était pas jaloux.

— Bueno, conclut-il, allons boire un rhum en l'attendant.

Ils remontèrent jusqu'aux bâtiments qui entouraient le lieu de la fiesta et il paya l'entrée pour Dalia. Il y avait déjà plus d'une centaine

d'hommes, debout au milieu de ce qui ressemblait à une cour de ferme. Dans un coin, installée sur des tréteaux, une sono crachait de la salsa à jet continu. Des stroboscopes accrochés dans les arbres éclairaient par saccades des silhouettes qui s'agitaient sur la piste ou bavardaient par petits groupes.

L'air était délicieusement tiède et la tenue uniforme, guayabera et pantalon, à part quelques tenues féminines de travestis qui émergeaient ça et là.

Miguel Barreiro et Dalia gagnèrent le « bar ». Derrière un comptoir de bois, gisaient deux vieilles baignoires pleines de glaçons refroidissant des bouteilles de bière, de rhum, de whisky Defender et même quelques-unes de champagne Taittinger pour les riches. Dalia se fit servir une Bucanero et Miguel remplit un verre en plastique de rhum et de glaçons.

— Il vient quand, Carlito ? demanda-t-il.

Dalia secoua la tête.

— Je ne sais pas.

La fiesta se terminait à deux heures... Miguel partit à la recherche d'éventuels amis, s'arrêtant parfois pour danser tout seul. Préoccupé. Il était partagé entre l'envie de retrouver la peau douce et le sexe puissant de Carlito et la peur de s'être engagé dans un processus hyper dangereux. À La Havane, comme il n'était pas question de rencontrer Lee Dickson, ils allaient communiquer par l'intermédiaire d'une boîte aux lettres morte.

Miguel Barreiro fréquentait régulièrement un des meilleurs paladars du Vedado, Le Chansonnier, dans la calle J, installé dans une très belle vieille maison un peu restaurée et tenu par des homosexuels. Lors de ses visites il laisserait, dans le réservoir d'eau des W.-C., une enveloppe en plastique scellée contenant les dernières informations communiquées par Carlito. L'architecte s'était juré de se dégager de cette affaire très vite. Il avait trop peur pour continuer. Il prétexterait la disparition de Carlito. Après tout, il n'était pas payé pour renverser Fidel Castro.

Il se rapprocha de Dalia qui attendait en sirotant sa bière, appuyée à une margelle de pierre. Miguel Barreiro avait entamé un second rhum et commençait à se sentir moins angoissé. Le jet blanc d'un stroboscope éclaira fugitivement Dalia, mettant en valeur son orgueilleuse poitrine. L'architecte sourit, et remarqua :

— Dis donc, tu as de beaux silicones !

Pourtant, à Cuba, la chirurgie esthétique coûtait cher ! Dalia lui jeta un regard outragé.

— Mais c'est pas des silicones ¡Soy una mujer(28)!

Miguel Barreiro faillit éclater de rire. Dalia était bien la seule femme de cette soirée. Les autres n'étaient que des travestis plus ou

moins bien réussis. Il aurait dû se douter que ce petit maricon(29) de Carlito avait du succès aussi avec les femmes. Dalia était une ravissante métisse à la peau claire, en dépit de son maquillage outrancier, dotée de surcroît d'une chute de reins digne d'une vraie négresse. Il se dit fugitivement que ce serait amusant de sodomiser Carlito pendant qu'il sauterait cette petite...

— Hola, Miguel ! ¿Que tal ?

Un Noir athlétique, tout de blanc vêtu, venait vers eux. Basilio, un ancien amant de l'architecte, qui travaillait à la Cubana de Aviación. Ils se mirent à bavarder et, soudain, Miguel remarqua avec amusement le regard de Dalia posé sur le pantalon blanc du Noir, là où la forme d'un sexe imposant se dessinait sous le tissu.

— Je vais chercher à boire ! lança Basilio, en partant vers le bar.

Dès qu'il se fut éloigné, Miguel pouffa.

— Dis donc, il te plaît bien mon copain Basilio !

Dalia eut un rire nerveux.

— Ah, j'aime bien les négros. Quand je vois les pines longues et grosses qu'ils ont, j'en ai l'eau à la bouche ! C'est de la folie.

Elle en dansait d'un pied sur l'autre. Basilio revenait avec trois verres de rhum et ils trinquèrent. Miguel eut soudain l'idée d'une bonne blague. Prenant la main de Dalia, il la posa sur le pantalon blanc.

— J'ai l'impression que tu plais bien à Dalia ! lança-t-il, complice.

Basilio jeta un coup d'œil à Dalia qu'il prenait pour un travesti. Sans pouvoir se retenir, Dalia avait crispé ses doigts sur le sexe au repos qui grossissait à vue d'œil. Le grand Noir la prit alors par l'autre main et l'entraîna au fond du pré dans un petit bois clairsemé, où plusieurs couples se mélangeaient déjà allègrement. Tout en sirotant son rhum, il s'appuya à un arbre, observant Dalia. Celle-ci, sans hésiter, descendit le zip du beau pantalon blanc et glissa une main à l'intérieur, en extirpant un long membre noir aux dimensions majestueuses qu'elle commença aussitôt à caresser. Miguel Barreiro avait suivi le couple et ne perdait pas une miette du spectacle. Fascinée, la copine de Carlito regardait le membre grossir dans sa main comme si c'était une sucrerie. Elle s'accroupit soudain et l'enfonça dans sa bouche, parvenant tout juste à en avaler le tiers.

Miguel Barreiro se serait bien vu à la place de Dalia. Lui aussi aimait à la folie ces membres de nègres. Basilio, les yeux fermés, se laissait faire, donnant juste de petits coups de bassin pour s'enfoncer davantage dans la bouche de sa fellatrice. Agacé et jaloux, Miguel Barreiro eut soudain une idée diabolique. Il s'approcha et glissa à l'oreille de Basilio :

— Tu devrais la lui mettre. Il a un beau petit cul... Bien serré.

— ¡Cómo no ! approuvant le grand Noir, arrachant son sexe à la

bouche avide de Dalia, en la tirant par les cheveux.

Son membre raide comme un manche de pioche dépassait les vingt-cinq centimètres. Miguel Barreiro en avait l'eau à la bouche, mais il se contenta de prendre cette belle queue noire à pleine main, pour l'empêcher de mollir, tandis que Basilio, pivotant, plaquait la jeune femme face à l'arbre. Dalia était dans un état second, excitée par le rhum et ce pieu de chair dur. À côté d'eux, d'autres couples se livraient à diverses exhibitions avant de retourner danser ou bavarder ; de la piste, on ne distinguait que de vagues silhouettes.

Miguel Barreiro glissa la main droite sous la mini de Dalia et tira sur l'élastique de sa culotte.

— Cambre-toi bien, petite salope ! souffla-t-il.

Persuadée que Basilio allait la baiser « normalement », Dalia obéit. Elle avait oublié où elle était et, si Carlito la sodomisait régulièrement, il lui faisait aussi l'amour. D'un geste précis, Miguel guida l'énorme sexe et le mit en place, avant de souffler à Basilio :

— ¡Ahorita ! ¡Arriba !

Basilio donna un formidable coup de reins et le tiers du sexe monstrueux s'enfonça dans les reins de Dalia qui poussa un hurlement. Ce qui excita encore plus Basilio. Posant ses grandes mains sur les hanches de la jeune femme, il donna un second coup de boutoir, s'enfilant à fond dans les fesses de sa partenaire. La métisse, transpercée, accrochée des deux mains à l'arbre, pleurait et gémissait sans arrêt. Basilio n'en avait cure. Jusqu'à ce que, dans un ultime élan, il se déverse en elle. Très vite, ensuite, il se retira, rentra tranquillement son sexe dans son pantalon blanc et cligna de l'œil à l'intention de Miguel.

— Tu avais raison. Muy bonito.

Miguel Barreiro bandait comme un fou. Il sortit sa queue et commença à se masturber, appuyé à l'arbre, tandis que Basilio s'éloignait. Dalia se retourna et le fixa d'un air absent, murmurant d'une voix rauque :

— Salaud ! C'est toi qui l'as poussé. Tu as vu, il est devenu sauvage ! J'en ai bavé comme une mule. J'ai cru que j'allais mourir, j'arrivais plus à respirer. La pine qu'il a, c'est un bras. Si seulement il m'avait baisée...

Miguel Barreiro, les yeux fixes, éjacula prestement, rêvant de ce membre énorme, puis ricana.

— Je ne dirai pas à Carlito que tu t'es fait mettre par un grand nègre !

— Oh, non, sinon, il me tuerait...

Redescendant sur terre, Miguel Barreiro regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling « Aerospace Advantage » toute neuve, achetée deux jours plus tôt à Cayman Islands. Une heure et demie. Il

commençait à être inquiet, et Carlito n'avait pas de portable. Il partit vers le bar, se disant qu'il avait follement envie de lui.

* *

*

— Le voilà !

Carlito, vêtu d'un T-shirt jaune et d'un pantalon de toile, fendait la foule sous les stroboscopes. Miguel Barreiro le trouva beau comme un Dieu noir. Dalia s'était remaquillée, mais pouvait à peine se tenir debout.

Les deux hommes s'étreignirent. Carlito semblait mal à l'aise. Inquiet, Miguel Barreiro demanda aussitôt :

— Tu as eu un problème avec ta famille ?

— Non, non, répondit le jeune homme d'un air absent.

Il alluma nerveusement une cigarette et fila au bar s'acheter un verre de rhum. Miguel le suivit du regard. En ce moment, la CIA était bien loin de son esprit. Il n'avait qu'une idée : sentir la longue queue noire de Carlito le percer jusqu'à la gorge. Il se souvint tout à coup de la présence de Dalia.

— Tu vas rentrer avec nous ? proposa-t-il.

— Je suis crevée, fit-elle.

Carlito revenait. Il but son rhum d'un coup, ne laissant que les glaçons, puis lâcha :

— Miguelito, j'ai eu un problème.

Miguel Barreiro se figea.

— Un problème ? Quel problème ?

— Con el carro...

— Tu es tombé en panne ?

— Pas exactement. Je t'expliquerai. J'ai pas envie de rester ici.

— Ça tombe bien, répondit Miguel Barreiro, moi non plus. Vamos.

Ils se dirigèrent vers le parking. Les haut-parleurs continuaient à cracher leur salsa et les stroboscopes tournaient, illuminant brièvement des couples emmêlés. Plus le rhum coulait, plus ils étaient nombreux à s'éclipser pour des câlins rapides. Au bord des parkings, Miguel aperçut, allongés dans l'herbe, deux jeunes gens engagés dans un « soixante-neuf » passionné.

Dans l'ombre, il effleura les fesses de Carlito.

— J'espère que tu n'es pas trop fatigué...

En réalité, il n'était pas inquiet. À vingt-deux ans, Carlito était fort comme un taureau. Lors de leur première rencontre, il avait baisé Miguel quatre fois, presque sans débander. Une vraie sex-machine.

— Tu ramènes la 205 ? proposa Miguel, en débouchant sur le parking.

— Je viens avec toi, répondit le jeune garde du corps de Fidel Castro. J'ai pas la voiture. Je t'expliquerai, répéta-t-il, comme s'il ne voulait pas parler devant Dalia.

Miguel n'insista pas, du coup sérieusement inquiet. Dalia monta à l'arrière de la Mercedes et s'effondra en travers de la banquette. Pendant qu'ils roulaient, Miguel posa la main entre les jambes de Carlito qui se laissa aussitôt aller. Du coup, l'architecte oublia la Peugeot disparue et souffla au jeune homme :

— Sors ta queue.

Carlito obéit et Miguel commença aussitôt à le caresser. De le sentir durcir sous ses doigts lui remonta le moral. Le jeune homme était dur comme du fer lorsqu'ils stoppèrent devant le portail noir de la villa de Miguel. Celui-ci laissa le soin à son veilleur de nuit de rentrer la voiture et se rua à l'intérieur. Dalia suivit comme une somnambule. Apercevant au passage des canapés dans le salon, elle courut s'y effondrer et s'endormit presque immédiatement. Miguel Barreiro était déjà dans la chambre avec Carlito. Ce dernier commença à ôter son jean, en face de deux grands tableaux représentant des personnages caricaturaux dotés d'attributs sexuels monstrueux. Miguel, lui, était déjà nu. Agenouillé sur le lit, il regarda Carlito s'approcher de lui et le prit avidement dans sa bouche, pour une fellation rapide. Rien que de sentir le goût âcre de ce gros sexe noir dans sa bouche le mettait dans tous ses états.

Il se retourna et s'offrit à Carlito.

Lorsqu'il sentit le long membre s'enfoncer en lui, il crut défaillir de bonheur.

* *

*

Apaisé, Miguel Barreiro fumait un petit Cohiba, étendu nu sur son lit à côté de Carlito. Il avait allumé des bâtonnets d'encens et leur odeur effaçait un peu celle de leur sueur et du sperme. Il faisait très chaud, car l'architecte n'avait même pas pensé à brancher la clim, tant il était pressé de retrouver son jeune amant.

Dans le salon, Dalia dormait à poings fermés. L'architecte se tourna vers Carlito, quand même inquiet.

— Mira, qu'est-ce qui s'est passé, avec la voiture ? Où est-elle ?

— Bueno, commença le jeune homme. Je suis parti à Camaguey avec mon oncle qui est boucher, calle Trocadero. Quand il a su que j'y

allais en voiture, il m'a proposé de voler une vache là-bas, de l'abattre et de ramener les meilleurs morceaux à La Havane pour les vendre.

Miguel Barreiro retint un sourire. Encore une de ces combines grâce auxquelles les Cubains survivaient dans ce régime moitié Kafka, moitié Ubu. La viande de bœuf était introuvable à La Havane. Pour des tas de raisons fumeuses. D'abord, la sécheresse avait tué la moitié du cheptel... Ensuite, Fidel Castro avait décidé que les Cubains ne devaient manger que du porc ou du poulet. Bref, on vendait le bœuf à prix d'or, au marché noir, mais les trafiquants risquaient jusqu'à vingt ans de prison.

— Et tu l'as volée, cette vache ? demanda l'architecte.

— Si, dans la ferme d'un cousin...

— Ce n'est pas bien, il va avoir des problèmes.

À Cuba, un fermier qui se faisait voler une vache avait une amende...

— On lui paiera l'amende, promet Carlito. On l'a fait et on a découpé la vache. Sur place, on a vendu les morceaux les moins chers et on a emporté les meilleurs pour les vendre ici !

— Dans ma voiture ! sursauta Miguel Barreiro.

— Si. Mais on avait enveloppé la viande.

— Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— On est tombé sur un barrage à l'entrée de la ville, juste avant le tunnel, sur la via Rommental. Deux de ces salauds de la policía especial. Avec la plaque rouge, on pensait qu'ils n'allaient pas nous arrêter. On a essayé de discuter, de leur proposer un beau morceau, mais ils étaient deux et chacun a eu peur que l'autre le dénonce. Alors, on leur a foutu un coup sur la calebasse et on s'est sauvés.

Miguel Barreiro se redressa sur le lit, affolé.

— Et tu as laissé ma voiture là-bas !

— Avec la viande ! compléta piteusement Carlito. S'ils nous avaient arrêtés, c'était au moins quinze ans de prison. Surtout pour moi. El Commandante ne m'aurait pas pardonné. Il est très strict sur les problèmes de ravitaillement.

Foudroyé, Miguel Barreiro essayait de reprendre ses esprits. C'était la catastrophe majeure.

— La police sera ici demain matin, gémit-il. Qu'est-ce que je vais leur dire ?

— Ils ne connaissent pas nos noms, affirma Carlito. On ne leur a pas donné nos papiers. Tu peux dire qu'on t'a volé la voiture, ajouta-t-il d'une voix plus douce. Tu la gares souvent dans le petit parking de la calle 84.

Miguel Barreiro se dit que s'il avait appris cela avant, il n'aurait pas pu bander... Les prochaines heures allaient être dures...

— Tu es sûr qu'ils ne t'ont pas identifié ? insista-t-il.

— Certain ! affirma Carlito. N'importe qui dans le quartier peut avoir volé ta voiture pendant que tu étais à la Isla Cayman... On continuera à se voir comme d'habitude. Samedi prochain.

— Tu as recommencé à travailler ?

— Non. El Commandante est très malade. Il n'est pas sorti de la chambre de sa clinique privée. Son frère Raul vient le voir tous les jours. Il paraît qu'il a fait venir un grand médecin de Madrid. Il est arrivé hier. Es muy triste. Je vais aller porter une offrande à Chango, pour qu'il guérisse vite.

Chango était un des dieux de la santeria, le vaudou cubain, allègrement mélangé au catholicisme sur l'île. Les Cubains croyaient dur comme fer à la magie et aux mauvais sorts.

— Tu crois qu'il va mourir ? ne put s'empêcher de demander Miguel Barreiro.

— Robertico m'a dit que c'était très grave, ce qu'il avait : il ne parle plus, il est tout raide.

Une attaque cérébrale.

Lee Dickson allait sauter au plafond en apprenant cela. Miguel Barreiro, gonflé de fierté, songea qu'il était en possession d'une information de portée historique. Cela s'appelait joindre l'utile à l'agréable.

— Muy bien, conclut-il. Je préfère que tu ne couches pas ici. Où veux-tu que je te dépose ?

— Je vais dormir chez Dalia. Elle habite dans le centre, calle Manrique.

Pendant que le jeune homme se rhabillait, Miguel Barreiro alla réveiller Dalia, hébétée de rhum, de plaisir et de sommeil.

Vingt minutes plus tard, il les déposa au coin de la calle Padre Varela et de San Lazaro, à deux pas de la calle Manrique.

En repartant chez lui, il décida de livrer l'information sur l'état de Castro, par l'intermédiaire de la boîte aux lettres morte. Si Fidel claquait, cela allait être un beau bordel.

Pourvu qu'il arrive à se dépêtrer de l'histoire de la voiture.

CHAPITRE III

— Nous sommes les seuls, à part son entourage très proche, à savoir que Fidel Castro est en train de mourir. S'il n'est pas déjà mort !

La voix rocailleuse et basse de Franck Capistrano, le Senior Security Advisor de la Maison Blanche, vieil ami de Malko, tremblait d'excitation. Il releva la tête et inspecta d'un regard rapide la petite salle à manger à l'ambiance feutrée de l'hôtel Hay-Adams, à un jet de pierre de la Maison Blanche. À part leur table, seules deux autres étaient occupées. L'une par quatre Congressmen fumant le cigare comme des malades, et une autre par une brune encore appétissante qui lisait le Washington Post en attendant probablement son amant. Le Hay-Adams servait aussi de garçonnière chic aux Congressmen assez fortunés pour payer 400 dollars quelques galipettes brûlantes.

Satisfait de sa tirade, Franck Capistrano prit la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs que le maître d'hôtel venait d'apporter et remplit les trois flûtes. Bourreau de travail, il s'attachait aux petits plaisirs de la vie. Philip Radnor, responsable du département « Cuba » à la CIA, renchérit :

— C'est une opportunité inespérée. Obtenue grâce à une source que notre COS de La Havane soigne depuis longtemps.

Arrivé le matin même d'Autriche, où il avait abandonné sans regret un hiver tardif et avec beaucoup plus de vague à l'âme la somptueuse comtesse Alexandra, sa fiancée de toujours, au caractère difficile mais à la sexualité débordante d'imagination, Malko étouffa un bâillement discret. Le *jetlag*. Avant l'arrivée du *Spécial Advisor*, Philip Radnor lui avait résumé la situation : Fidel Castro, vraisemblablement victime d'une attaque cérébrale, se trouvait entre la vie et la mort dans un lieu indéterminé de La Havane. Il ne put s'empêcher d'interpeller Frank Capistrano.

— Frank, vous vous souvenez du proverbe latin : Testis unus, testis nullus(30). Et si c'était une fausse alerte ? Si Fidel s'était mis tout simplement au vert ?

Frank Capistrano posa sa grosse main poilue sur celle de Malko avec un sourire démoniaque.

— *Niet !* Notre COS de La Havane a reçu il y a trois jours un dernier message de sa source « Iglesia ». Ce message écrit confirme à travers un informateur du « premier cercle » de Castro que ce dernier a été frappé d'une attaque cérébrale. Il a également entendu dire que Cuba avait fait appel à un neurologue espagnol, dans le plus grand secret. Or, en vérifiant le listing des vols Madrid-La Havane des derniers jours, nous avons découvert le nom de Elizardo Matas, un des plus

grands neurologues d'Espagne. Ce n'est quand même pas une coïncidence !

Effectivement, cela devenait plus consistant... Mais Malko ne comprenait toujours pas quel rôle il pouvait jouer dans cet événement historique.

— Je suppose que la mort de Fidel Castro ne vous prend pas par surprise, remarqua-t-il. C'est, biologiquement, un événement prévisible...

Frank Capistrano hennit de joie et tendit son gros index boudiné et couvert de longs poils noirs vers Philip Radnor.

— Ses analystes ont dû échafauder une bonne douzaine d'hypothèses. Avec un socle commun : tout le monde est d'accord que rien ne peut changer à Cuba du vivant de Castro. En quarante-six ans, il a mis au point une machinerie totalitaire qui lui obéit au doigt et à l'œil. Ses sbires ont plus peur de lui que de n'importe qui. En plus, il est très habile et a évité la formation d'une véritable opposition, en combinant plusieurs moyens.

Philip Radnor se pencha vers Malko.

— Le 7 août 1994, après l'arrêt par les Russes de la fourniture de pétrole à Cuba, en pleine « Période spéciale (31) », il y a eu une émeute spontanée à Cuba, à cause du manque d'électricité, de gaz et d'eau. Des milliers de personnes sont sorties sur le Malecon en criant « À mort Fidel ! ». La police a réagi mollement. Chez nous, tous les voyants rouges se sont allumés. Nous avons mis en état d'alerte tout ce qui pouvait l'être. Nous nous attendions à un bain de sang. Erreur : deux jours plus tard, Fidel Castro a autorisé le départ de milliers de Cubains pour la Floride. La crise était désamorcée...

— Son of a bitch ! marmonna entre ses dents Frank Capistrano.

— Castro n'est pas toujours aussi cool, continua Philip Radnor. En mars 2003, soixante-quinze dissidents liés au projet Varela – une demande de révision de la Constitution cubaine – ont été condamnés à un total de 1450 années de prison ! En dépit des protestations du monde entier. Et en avril de la même année, trois jeunes Noirs qui avaient essayé de détourner un ferry dans le port de La Havane, sans qu'il y ait mort d'homme, ont été fusillés, après que Castro lui-même leur eut promis la vie sauve...

Malko but un peu de son Taittinger et précisa avec une certaine ironie :

— Frank, vous n'avez pas à m'expliquer ce qu'est Cuba. L'Agence m'y a déjà envoyé... Et j'ai même failli ne pas en ressortir. Cela ne s'est pas trop mal terminé(32)...

— Je sais, je sais, grommela l'Américain. Vous aviez fait du bon boulot.

— Qui n'a servi à rien, releva Malko. Nitchévo. Je suppose que pas

mal de choses ont changé depuis. Et que vous êtes prêt à réagir à la mort de Castro. Il y a une opposition maintenant, non ?

Philip Radnor fit la moue.

— Sur le papier, oui. Des dissidents, des intellectuels, traqués par le régime, qui passent la moitié de leur temps en prison. Nous n'avons jamais réussi à structurer une opposition, comme en Ukraine ou dans d'autres pays. Les gens ont trop peur. Nous avons tout juste, grâce aux anticastristes de Miami, des réseaux d'information qui sont souvent pénétrés par les gens de Castro.

— J'en sais quelque chose, remarqua amèrement Malko, qui avait failli périr parce que la « perle » des agents de la CIA à La Havane travaillait pour la Seguridad cubaine. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de demander aux troupes qui rentrent d'Irak de faire un détour par Cuba. À mon avis, cela ne devrait pas durer plus de quatre jours pour liquider le régime.

Frank Capistrano sourit jaune.

— C'est foutrement vrai, sur le plan militaire. Il n'y a plus d'armée cubaine. Mais, politiquement, c'est impossible de libérer Cuba. On aura le monde entier sur le dos.

— Alors, que souhaitez-vous ? interrogea Malko.

Ils étaient les derniers dans la salle à manger et le maître d'hôtel les guettait, pressé d'aller se reposer. Frank Capistrano compta sur ses gros doigts.

— D'abord, éviter un bain de sang qui se transformerait en émigration massive vers la Floride ; c'est le cauchemar du Président. Depuis le temps que les Cubains se dénoncent mutuellement, ils vont sortir les machettes et les aiguïser dès qu'ils apprendront la mort du Lider Maximo. Nous voudrions une transition douce, comme en Ukraine ou en Géorgie.

— Ce n'est pas le même climat, remarqua perfidement Malko. Théoriquement, que doit-il se passer à la mort de Castro ?

— Son frère cadet Raul, qui a soixante-treize ans, prend la suite, expliqua Philip Radnor. Seulement, il est atteint d'un cancer, boit comme un trou et n'a aucun charisme. Vous l'avez vu en photo ?

— Non.

— Regardez !

Il sortit de son porte-documents la photo d'un homme coiffé d'un béret, le visage barré d'une fine moustache, le nez crochu, bedonnant, de petite taille.

— Les Cubains appellent Fidel El Caballo⁽³³⁾ et Raul El Burro⁽³⁴⁾, précisa aimablement Philip Radnor. Je pense qu'en tout état de cause Raul Castro sera balayé très vite.

— Par qui ?

— C'est la bonne question, reconnut Frank Capistrano. Il y a

plusieurs hommes en piste : d'abord, le vice-président, un apparatchik pur et dur, Carlos Lage, qui est toujours dans l'ombre de Fidel. Il contrôle plus ou moins l'appareil sécuritaire, le parti et les organisations affiliées. Et puis il y a l'armée.

— Ce que nous craignons, expliqua Philip Radnor, c'est que l'armée, qui s'est déjà emparée du secteur du tourisme, ne garde le pouvoir en le confisquant à son profit, comme en Birmanie et en Algérie. Dans ce cas, les Cubains continueraient de souffrir, pour un bon moment. Les militaires de haut rang doivent être au courant de l'état de santé de Fidel et se préparent sûrement déjà.

La bouteille de Taittinger Comtes de Champagne était vide, mais Frank Capistrano ne semblait pas décidé à regagner la Maison Blanche. Il appela le maître d'hôtel et lui commanda un scotch, un Defender « 5 ans d'âge » sur glace.

— Malko, fit-il, il va y avoir une fenêtre de tir, pendant les jours qui viennent. Même s'il n'est pas tout à fait mort, ceux qui appartiennent au pouvoir savent que Castro est fichu. Ils vont donc mettre leurs gens en place, discrètement. Il faudrait aller plus vite qu'eux.

Malko ne voyait pas très bien où l'Américain voulait en venir.

— Frank, dit-il nous sommes en plein Kriegspiel. Le problème c'est que les choses se passent à Cuba et que nous sommes à Washington ! Comment comptez-vous influencer cette transition en faveur des intérêts américains ?

Il regretta aussitôt d'avoir posé la question. Frank Capistrano lui adressa un regard faussement naïf.

— Grâce à vous ! laissa-t-il tomber de sa grosse voix rocailleuse. Vous ne pensez pas que je vous ai offert un billet en première classe uniquement pour déjeuner avec vous ?

Au moins, c'était direct.

Malko se força à sourire.

— Frank, vous m'avez déjà expédié dans pas mal de coins pourris en me promettant monts et merveilles. Là, c'est différent. Demandez donc à M. Radnor comment j'ai quitté Cuba lors de ma dernière mission. Il s'en est fallu d'un cheveu et je suis grillé là-bas. Carbonisé. J'avais à mes trousses la fine fleur de la Seguridad cubaine.

— Je connais tous les détails de votre exfiltration, répliqua placidement le Special Advisor, et j'ai pris cela en compte. Il n'est pas question de vous envoyer contacter un des réseaux mis en place avec l'appui des gens de Miami.

— Ah bon ! Et à quoi pensez-vous, alors ?

Les deux hommes échangèrent un long regard, puis Philip Radnor se gratta la gorge et commença :

— Voilà. L'Agence a, comme vous le savez, une station à Cuba.

Abritée dans les locaux de la Section des intérêts américains, ce qui fut notre ambassade. Celle-ci compte une cinquantaine d'Américains dont une quinzaine de gens de chez nous. Seulement, ils ne peuvent pas faire grand-chose, à part garder le contact avec les dissidents pour leur soutenir le moral et agacer les Cubains. Toute activité clandestine est pratiquement impossible. Nos gens là-bas sont fliqués comme il n'est pas possible. En plus, environ trois cents Cubains travaillent dans nos locaux ! Inutile de vous dire que tous travaillent aussi pour les Services cubains. Donc, Lee Dickson, notre COS, court les cocktails et visite les dissidents, un point c'est tout.

— Je croyais qu'il traitait cette source, « Iglesia ».

— À l'extérieur de Cuba. Et comme il s'agit d'un cas exceptionnel, ils utilisent des boîtes aux lettres mortes. Quant aux réseaux d'informateurs montés avec l'aide des anticastristes de Miami, ils sont tellement infiltrés qu'il vaut mieux ne pas en parler. Lors du dernier défilé révolutionnaire, Fidel Castro s'est amusé à faire défiler en fin de cortège vingt-sept « taupes » infiltrées depuis des années dans les organisations de dissidents.

— Encourageant ! apprécia Malko. Quelle est donc votre idée ?

Philip Radnor sortit de sa serviette une mince chemise mauve et l'ouvrit.

— Depuis cinq ans environ, nous préparons ce moment, reprit-il. Nous sommes persuadés que la seule façon de « récupérer » la transition politique est de traiter avec certains éléments de l'armée. Avez-vous entendu parler du général Ochoa ?

— Oui, confirma Malko, il a été fusillé pour une histoire de drogue. C'était un héros de l'armée cubaine.

— Arnaldo Ochoa a été fusillé le 13 juillet 1989, à quatre heures du matin, précisa Philip Radnor. En compagnie du colonel Antonio de la Guardia, du major Amado Pradon et du capitaine Jorge Martinez. Il était innocent du trafic de drogue dont on l'accusait. C'est sur l'ordre exprès de Fidel Castro qu'il avait pris contact avec Pablo Escobar, le patron du cartel de Medellin. En vue de le compromettre.

— Pourquoi ? C'était un des meilleurs officiers de l'armée cubaine, objecta Malko.

Philip Radnor eut un mince sourire.

— Fidel Castro a beaucoup de défauts, mais c'est un homme prudent. Arnaldo Ochoa était revenu de sa « mission internationaliste » en Angola, en Éthiopie et au Nicaragua avec des idées subversives aux yeux du Lider Maximo. Il souhaitait que le régime s'assouplisse et s'ouvre sur l'extérieur. Il tenait un peu le langage de Gorbatchev. Fidel a réagi comme l'aurait fait Staline. Il a monté un procès de toutes pièces et s'est débarrassé de ce général trop idéaliste. Pour cela, il devait le tuer : Ochoa était trop populaire...

— Raul Castro, qui est ministre de la Défense, a fait ensuite le ménage dans l'armée cubaine, compléta Frank Capistrano. Avec ce qu'on a appelé le « Plan pyjama ». Tous les officiers soupçonnés de révisionnisme ont été mis à la retraite d'office.

Malko but un peu de son café froid.

— Donc, le problème est réglé, conclut-il. Castro peut mourir tranquille.

— Pas tout à fait, corrigea Philip Radnor, parce qu'il y a les enfants d'Ochoa...

— Les enfants d'Ochoa ? Il avait des enfants ? demanda Malko, surpris.

L'Américain sourit.

— Non, mais beaucoup d'officiers de l'armée cubaine avaient un grand respect pour lui. Les soldats aussi. Ceux-là étaient des obscurs, mais ils ont avancé en grade. Et aujourd'hui, quinze ans après la mort d'Ochoa, ils détestent toujours Castro, même s'ils ne s'expriment pas. Le chef d'état-major, le général Albano Lopez Muera, continue à respecter Ochoa et va régulièrement sur sa tombe au cimetière Colon, à La Havane. Certes, il ne lancera pas une insurrection militaire, mais il peut jouer un rôle important. D'autres officiers, notamment dans les unités d'hélicoptères, sont plus radicaux. Si on leur en offre la possibilité, ils agiront.

Malko lui jeta un regard sceptique.

— Comment savez-vous tout cela ? Vous possédez une boule de cristal ? Vous me dites vous-même que la station de La Havane ne travaille pas.

Philip Radnor échangea un regard avec Frank Capistrano et annonça :

— Nous avons « tamponné » un officier de l'armée cubaine lorsqu'il était attaché de défense. Il est revenu à Cuba et a le grade de général. Notre « relation » dure depuis cinq ans. Il dirige désormais un centre d'entraînement à la guérilla urbaine, à côté de La Havane, équipé d'hélicoptères lourds MI-8 et de MI-18.

— Vous l'avez « traité » à La Havane ?

— Non, bien sûr. Toujours à l'extérieur. Lors de notre dernier contact, nous avons pu vérifier qu'il était toujours dans les mêmes dispositions. Seulement, nous n'avions alors rien à lui proposer.

Un ange passa, volant lentement vers Cuba, tellement décharné qu'il ressemblait à un vautour... Malko réalisa brusquement qu'il était sur une pente glissante.

— Quelle est réellement votre idée ? demanda-t-il à Philip Radnor.

C'est Frank Capistrano qui répondit. Après avoir terminé son Defender, il s'amusait à faire tourner les glaçons dans son verre vide.

— C'est très simple ; dès que Fidel est mort, je pense qu'un groupe

d'officiers peut neutraliser les Services de sécurité de Raul Castro et s'emparer des principaux leviers de commande. Nos analystes assurent que les Cubains en ont tellement assez qu'ils se rallieront à n'importe quel mouvement, surtout si ce sont des Cubains comme eux.

— C'est un pari audacieux..., remarqua Malko.

— Lorsque Boris Eltsine est monté sur un char, à Moscou, en août 1991, c'était risqué aussi, remarqua Frank Capistrano. Dans ce genre d'affaires ce n'est jamais safe à 100 %, mais nous ne retrouverons pas une occasion pareille. Je pense que ces officiers peuvent agir rapidement. En plus, ils veulent venger le général Ochoa.

— O.K., acquiesça Malko, faisant l'idiot. Donc, la station de La Havane va les « activer ».

Le long silence qui suivit lui montra qu'il faisait fausse route. Finalement, Frank Capistrano héla le maître d'hôtel et lui commanda un nouveau Defender « 5 ans d'âge » avec beaucoup de glace, avant de fixer Malko de son regard faussement innocent.

— Malko, dit-il, je ne veux surtout pas mêler les gens de la station de La Havane à cette affaire. Trop de risques. Ils seront utilisés pour monter une diversion avec les dissidents. De façon que les Services cubains pensent que nous voulons agir de ce côté-là. J'ai besoin de quelqu'un qui ait des couilles pour activer ce réseau militaire. Il faut quelqu'un qui leur inspire confiance. Pas un obscur case-officer interchangeable, sous couverture diplo, qui ne risque que d'être expulsé. Ils ne s'ouvriront qu'à quelqu'un qui prend les mêmes risques qu'eux : être fusillés.

— Merci de votre confiance, dit Malko. Mais vous savez bien que c'est impossible : je serai arrêté en descendant d'avion à La Havane. Ma photo doit être affichée dans tous les locaux de la Seguridad.

Frank Capistrano et Philip Radnor échangèrent un regard et le directeur du département « Cuba » à la CIA sortit de sa serviette une enveloppe, l'ouvrit. Elle contenait un passeport canadien.

— Vous vous appelez Walter Zimmer, annonça l'Américain. Ce passeport est « checkable ».

Frank Capistrano sortit à son tour une enveloppe de sa veste et la poussa vers Malko qui l'ouvrit. Découvrant un chèque tiré sur la Chase Manhattan. Il était établi à son nom et le montant avait été laissé en blanc.

CHAPITRE IV

Malko regarda le chèque en blanc, le passeport canadien, et secoua la tête.

— Frank, dit-il, vous êtes fou ou vous voulez vous débarrasser de moi. Si les Cubains me prennent, ils me fusillent et personne ne pourra rien pour moi. Vous le savez.

— Je le sais, reconnut le Special Advisor de la Maison Blanche. Mais ils ne vous prendront pas. Nous avons tout prévu. C'est une mission à très haut risque, mais je suis obligé de vous demander de l'accepter. Vous allez changer le cours de l'histoire. Nous avons une occasion unique de nous venger de ce Castro qui se moque de nous depuis un demi-siècle. Et de rendre sa liberté au peuple cubain.

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Frank, vous n'êtes pas à un meeting anticastriste. Le genre d'opération que vous projetez a beaucoup de chance d'échouer. La seule méthode pour libérer Cuba serait une attaque officielle, menée avec d'importants moyens militaires, comme en Irak...

— En Ukraine, nous n'avons pas envoyé un GI ! plaida le Special Advisor de la Maison Blanche, et cela a marché à merveille. Cela fait des années que nous nous préparons à l'éventualité de la disparition de Castro. Nous avons besoin de vous.

— Alors que vous avez une équipe importante à la station de La Havane, des milliers d'émigrés anticastristes qui ne rêvent que de renverser Castro et des moyens matériels illimités, objecta Malko.

Frank Capistrano ne se troubla pas.

— Je m'attendais à votre réaction, reconnut-il. Laissez-moi vous expliquer mon plan. Notre ami le général cubain est sincère : il ne veut pas d'argent, seulement libérer les Cubains du régime Castro. Votre job consiste d'abord à le contacter, et à lui apprendre l'état de santé de Castro...

— Il ne le connaît pas ?

— Je n'en sais rien, avoua Frank Capistrano, mais c'est fort possible. Seuls quelques intimes doivent être au courant. Nous avons peu de temps pour agir. Une fois que Raul Castro aura déclenché le plan Alba, ce sera beaucoup plus difficile.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le plan destiné à prendre le pouvoir officiellement, dont nous ne connaissons pas tous les détails.

— Donc, coupa Malko, je contacte le général cubain et je lui annonce que Castro est mort. Ensuite...

— Seulement lorsqu'il sera mort..., corrigea aussitôt Philip Radnor.

C'est Lee Dickson qui vous avertira, par un moyen à votre convenance. Si vous acceptez, vous emporterez une lettre signée de George W. Bush l'encourageant dans son projet. Ce qui vous crédibilisera évidemment en soulignant l'intérêt que nous portons à ce projet.

— C'est un coup d'État militaire, remarqua Malko, un golpe, comme on dit en espagnol.

— C'est un peu cela, reconnut Frank Capistrano. Et nous sommes prêts à l'aider.

— Comment ?

— En paralysant électroniquement les communications de l'armée cubaine et des organes de sécurité.

— Comment s'appelle ce général sur qui vous comptez pour ce golpe ?

— Le général Anibal Guevara, ancien de l'Angola et de l'Éthiopie.

— Et où vais-je le trouver ?

— Il y a une boîte aux lettres morte au cimetière Colon, à La Havane, expliqua Philip Radnor. Il suffit de laisser un bouquet de fleurs sur une certaine tombe et de revenir le lendemain. On vous contactera. Je tiens les détails à votre disposition. Ensuite, vous vous organiserez sur place.

Malko ne cachait pas son scepticisme.

— Vous ne croyez pas que ce serait mieux si votre COS de La Havane se chargeait du travail ? Ou un Cubain réinfiltré.

Frank Capistrano émit un hennissement triste.

— Malko, ce général risque sa peau. Jamais il n'acceptera de rencontrer notre COS. Il le sait trop surveillé. Quand aux Cubains anticastristes de Miami, leurs mouvements sont tellement infiltrés par les agents castristes que cela revient à se faire arrêter. Par contre, en voyant débarquer quelqu'un comme vous, le général Anibal Guevara saura que nous souhaitons vraiment son succès. Et que nous sommes prêts à l'aider.

— Comment ?

— C'est une question un peu prématurée.

— Au cas où je serais pris et torturé ? ironisa Malko. Vous avez raison d'être prudent...

Les deux Américains ne relevèrent pas. Plaisanterie de mauvais goût. Frank Capistrano poursuivit :

— Votre chance est d'arriver à La Havane totalement vierge. Un touriste canadien aisé qui vient goûter aux jineterias et au soleil. Voir quelques copains.

— Qui suis-je censé être ?

— Vous placez des hedge-funds à Toronto. Divorcé. Vous êtes déjà venu à Cuba deux fois, en touriste. Il y a sept ans et trois ans. Varadero, Cayo Largo et un peu La Havane. Vous étiez au Habana

Libre.

— Et s'ils vérifient ?

— C'est vrai. Nous avons pris l'identité d'un véritable Canadien et son numéro de passeport.

— Il le sait ?

— Non. Il est en prison pour escroquerie. Donc, votre passeport est parfaitement en règle, même auprès des autorités canadiennes. Vous arrivez à La Havane, vous vous installez au Nacional. La réservation sera faite de Toronto. Vous irez voir quelques amis que Walter Zimmer avait déjà rencontrés, cela vous fera une excellente couverture. Si vous draguez quelques Cubaines, ce sera parfait. Quant à votre mission, il vous suffit de faire un tour au cimetière Colon, pour organiser le contact avec le général Guevara.

— À vous entendre, conclut Malko, c'est une promenade de santé. La dernière fois que je suis venu à Cuba, je m'appelais Mark Linz et j'étais aussi un touriste anonyme, souligna Malko. Trois jours après mon arrivée, les Services cubains savaient qui j'étais.

Philip Radnor baissa la tête, embarrassé.

— C'est vrai, reconnut-il, notre réseau cubain avait été pénétré. Cette fois, vous ne serez en contact avec personne. Excepté le général Anibal Guevara.

Frank Capistrano renchérit :

— Votre dossier Mark Linz doit être archivé depuis longtemps... Et vous prenez votre visa à l'arrivée, sans donner de photo. En plus, s'ils tapent sur leur ordinateur le nom de Walter Zimmer, ils verront qu'il est déjà venu comme touriste, sans problème. Beaucoup de Canadiens visitent Cuba. Votre séjour ne devrait pas excéder quelques jours...

— À propos, demanda Malko, comment vais-je apprendre que Fidel Castro est mort ? S'il meurt...

Philip Radnor répondit aussitôt :

— Lee Dickson continue à exploiter la source « Iglesia ». C'est lui qui vous le fera savoir, grâce à une boîte aux lettres morte à l'hôtel Nacional. Dans les toilettes du sous-sol, juste avant la piscine. Dans la troisième cabine des W.-C. sur la droite, en entrant, il y aura une pastille transparente collée sur le montant de bois du haut de la porte. Il suffit de passer la main dessus. C'est un endroit où personne ne s'étonnera de vous voir aller régulièrement.

Furieux contre lui-même, Malko s'aperçut qu'il était en train de mémoriser ces détails opérationnels. Comme s'il avait déjà accepté...

— Et si ce plan magnifique rencontrait un problème ? objecta-t-il. Que les Cubains découvrent qui je suis. Je repars à la nage, comme un balsero⁽³⁵⁾ ?

— Tout est prévu, affirma placidement Philip Radnor. Parmi les gens que vous devez contacter, il y a le représentant d'une compagnie

pétrolière britannique, qui rend de grands services aux Cubains. Il travaille avec nous. C'est lui qui assurerait votre exfiltration, en cas de problème. Il possède un cabin-cruiser Bertram de 48 pieds, à la marina Hemingway, et va régulièrement à la pêche dans la baie de La Havane. Il a rendu de grands services aux Cubains et ils lui foutent la paix. Il faudra que vous alliez en mer avec lui avant. Si vous avez besoin d'être exfiltré, il vous suffira d'embarquer pour une partie de pêche. La limite des eaux territoriales de Cuba est de douze milles. C'est-à-dire vingt minutes de mer, avec son bateau. Il enverra un signal par son GPS pour que des coast guards prennent position à la limite des eaux internationales. Le temps qu'un patrouilleur cubain se lance à votre poursuite, vous serez à Miami...

— Ma dernière exfiltration de Cuba s'est aussi passée par la mer, rappela Malko. Je n'en ai pas gardé un bon souvenir...

— Là, c'est différent, affirma Philip Radnor. La marina Hemingway se trouve à vingt minutes du Nacional...

Le silence retomba. Le maître d'hôtel dormait debout. Frank Capistrano regarda son énorme chronographe Breitling et soupira :

— Il faut que j'y aille ! Que diriez-vous d'un petit déjeuner à mon bureau, à huit heures ? Vous me donnerez votre réponse.

* *

*

Malko, perplexe et troublé, avait gagné le bar du Willard où il méditait sur son dilemme. Il n'avait pas faim. Trop tendu. Il avait déjà joué sa vie, mais pas souvent à quitte ou double de cette façon. Or, il était trop vieux dans ce métier pour ne pas savoir que les « couvertures » les plus solides se déchirent. Surtout dans un pays comme Cuba, où les contre-espions étaient partout et aux aguets. Il tira de sa poche le chèque remis par Frank Capistrano et le fixa pensivement. C'était la première fois qu'on utilisait ce procédé avec lui.

— Malko !

Il sursauta et se retourna. Une grande blonde avec un chignon le contemplait en souriant, accompagnée d'un homme aux tempes grisonnantes qui lui arrivait à l'épaule. Il lui fallut quelques secondes pour la reconnaître à ses yeux cobalt. Fedora Kulak : ex-lieutenant du KGB, entraînée chez les Spetnaz, secrétaire du général soviétique Evgueni Polyakov, elle avait choisi la liberté avec son chef huit ans plus tôt, amenant à l'Ouest des documents ultrasecrets. La dernière fois que Malko l'avait vue, elle gisait sur un lit de l'hôpital de Mac

Lean, en Virginie, après avoir reçu une balle dans le dos tirée par un agent du KGB. Grâce à sa robuste constitution, elle s'en était sortie(36).

Malko descendit de son tabouret et lui baisa la main.

Elle était toujours aussi éblouissante : la poitrine moulée dans un cachemire noir, le ventre plat, une courte jupe de cuir, des bas noirs, un manteau de cuir bordé de vison. Et ce regard extraordinaire.

— Je vous présente mon mari, fit-elle, le sénateur James Stone, qui représente l'Iowa. James, Malko est un spook, qui travaille pour la bonne cause...

Le sénateur Stone, au teint fleuri, semblait ravi de rencontrer Malko.

— Vous êtes libre pour dîner ? demanda-t-il.

— Oui, je pense, mais je ne voudrais pas vous déranger...

— Pas du tout ! insista Fedora. James repart tout à l'heure en train pour Tallahassee où il a un meeting demain. Il adore les histoires d'espionnage.

— Let's go to the dining room, proposa le vieil Américain. J'adore connaître les amis de ma femme, mais elle ne m'en a pas présenté beaucoup...

Et pour cause : la plupart étaient soit au cimetière, soit en Russie...

Ils s'installèrent dans la salle à manger du Willard, plutôt sinistre, et le mari de Fedora Kulak commanda d'entrée un double Defender « 5 ans d'âge » on ice. Son teint rubicond parlait pour lui. À peine furent-ils assis que le pied de Fedora Kulak remonta discrètement sous la table, le long de la jambe de Malko. Dès leur première rencontre, huit ans plus tôt, à la station de métro Smolenskaia à Moscou, il l'avait trouvée magnifique. Hélas, à part un flirt fugace mais intense au fond de la Moldavie, dans une voiture avec deux autres personnes, dont l'amant en titre de Fedora, le général Polyakov, leur attirance réciproque n'avait pu se concrétiser. Une balle dans le poumon, Fedora n'avait pas vraiment alors l'esprit à la bagatelle.

Elle leva son verre :

— À notre rencontre ! Na sdarovié !

La sensualité de sa bouche contrastait avec l'éclat minéral de ses yeux cobalt. Sous la table, la pointe de son escarpin effleura espieglement l'entrejambe de Malko.

* *

*

Malko était en train de dénouer sa cravate lorsqu'un coup léger fut frappé à la porte de sa chambre, au huitième étage du Willard. Le

dîner n'avait pas traîné, arrosé finalement d'une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995, pour fêter cette extraordinaire coïncidence. Le sénateur buvait comme un trou. Malko les avait quittés pour laisser Fedora accompagner son mari au train pour Tallahassee. Elle lui avait promis de l'appeler si elle venait en Europe.

Fedora Kulak se tenait dans l'encadrement, un peu déhanchée dans son manteau de cuir noir ouvert, un sourire gourmand sur ses lèvres épaisses. Sans un mot, elle s'avança, referma la porte et se colla contre Malko de tout son corps. Il posa la main sur sa hanche et sentit le serpent d'une jarretelle, ce qui augmenta encore son excitation.

— Je suis passée me changer à la maison, souffla Fedora, je ne pensais pas te croiser aujourd'hui...

Elle avait été bien dressée par le général Polyakof, fétichiste des dessous, qui tenait à n'avoir que de bonnes surprises lorsqu'il la troussait à l'improviste sur un coin de son bureau. Venue de la lointaine et glaciale Sibérie, Fedora était bien décidée à ne jamais y retourner et avait fait ce qu'il fallait pour cela...

En très peu de secondes, Malko eut oublié son dilemme de Cuba. Fedora était toujours aussi salope. Malko sentit la pointe aiguë d'une langue chaude s'insinuer dans son oreille et la voix douce de la jeune femme murmura en russe :

— Ya kohtch ou tebya(37).

Elle le prouva tout de suite. Avec des gestes gracieux, elle ôta une à une les longues aiguilles qui renaient son chignon, laissant cascader ses cheveux couleur miel jusqu'au milieu du dos. C'est Malko qui lui arracha son string de dentelle noire, avant que Fedora, agenouillée, l'engloutisse jusqu'à la racine. Il n'en pouvait plus : la relevant, il la poussa sur le lit, remontant la jupe qui découvrit d'épaisses jarretelles noires tenant des bas qui montaient très haut. Presque jusqu'à son buisson blond.

Il la contempla quelques instants, admirant ses cuisses pleines, son ventre plat, puis elle l'attira avec la force d'un homme.

— Bolchemoi(38) ! Qu'est-ce que tu attends !

Il s'enfonça dans son ventre d'un trait et la langue de Fedora fila comme un dard jusqu'au fond de sa gorge.

* *

*

Allongée sur le ventre, n'ayant gardé que ses bas retenus par le porte-jarretelles, Fedora reprenait son souffle, sous l'œil admiratif de

Malko. Elle devait être proche de la cinquantaine mais avait un corps de jeune femme, des fesses dures, rondes, musclées et cambrées, des jambes de sportive. Sa peau était lisse et souple, et seules quelques très légères rides autour des yeux indiquaient son âge. Malko sursauta. Fedora avait recommencé à le caresser, presque distraitement, comme on flatte un animal.

Très vite, ses doigts et le spectacle de sa croupe agitée de frémissements lui redonnèrent une érection de maréchal. D'un geste naturel, il vint s'allonger sur elle, lui écarta immédiatement les cuisses. Il revint dans son sexe, lentement. Le fourreau était brûlant. Ressortant, il posa l'extrémité de son membre contre le sphincter de ses reins. Il vit la main droite de Fedora filer sous elle et son bassin se souleva lentement, comme elle atteignait son propre sexe. D'une voix rauque, elle demanda :

— Mets-la-moi comme ça !

Lentement, très lentement, Malko força l'anneau de ses reins. Plus facilement qu'il ne l'aurait pensé. Fedora avait déjà joui plusieurs fois et tous ses muscles étaient détendus. Pourtant, elle cria lorsque, ne pouvant plus se retenir, il acheva de l'emmancher. Elle mordit l'oreiller et, en même temps, souleva sa croupe, le suppliant en russe de la déchirer, de la violer. Fatigué par ses deux orgasmes précédents, Malko mit longtemps à atteindre le plaisir, chevauchant Fedora comme un furieux, lui arrachant des cris, des encouragements. Désormais, elle était si bien ouverte qu'il ne savait plus où son sexe s'enfonçait. Il finit par exploser avec un hurlement sauvage, planté jusqu'à la garde dans la croupe nerveuse de la Russe.

Ils étaient tous les deux couverts de sueur et essoufflés.

— Je vais prendre une douche ! lança-t-elle. Commande du champagne.

Lorsqu'elle revint, enroulée dans un peignoir blanc, une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé l'attendait dans un seau à glace. Malko alla se doucher à son tour et c'est Fedora qui fit sauter le bouchon. Après les premières bulles, il lui demanda :

— Que t'est-il arrivé après l'hôpital ?

Fedora tira machinalement sur ses bas pour les remonter sur ses cuisses, but un peu de champagne et dit :

— Je suis restée trois semaines à l'hôpital de Mac Lean, dont une semaine en intensive care unit. Je ne voulais pas mourir. Pas après avoir fait tout ce chemin. Ensuite, tes amis de la CIA m'ont installée à Vienne, en Virginie, dans une safe-house, pour me débriefer. J'y suis restée trois mois et j'ai commencé à prendre des cours intensifs d'anglais. Tu te souviens, je ne parlais pas un mot. Quand je suis sortie, on m'a donné une Green Card et un contrat de consultante sur les pays de l'Est avec un think tank lié à la Company. Cinq ans de

sécurité. J'ai loué un petit appart à Alexandria, en Virginie, de l'autre côté du Potomac et je me suis fait des relations. J'ai mis de l'argent de côté, aussi. Ils ont été très corrects. Avant la fin de mon contrat, j'ai reçu un passeport américain. J'ai choisi le nom de ma mère, Koulanine. Et j'ai trouvé un autre job, un vrai : analyste à la Rand Corporation. Des synthèses sur l'Est, toujours. Et puis un jour, j'ai rencontré James, qui fait partie du board. Veuf, sympa, il est tombé raide dingue de moi.

— Je le comprends, dit Malko.

Fedora fit la moue.

— Oh, il me baise à peine ! Il aime bien me tripoter en se racontant des histoires. C'est un bon type. Seulement, il a une pancréatite et ne va pas faire long feu. En tout cas, il est très généreux. Regarde.

Elle lui montrait la superbe Breitling Callistino, ornée de rubis, à son poignet. Elle prit encore un peu de Taittinger et demanda :

— Et toi ? Pourquoi es-tu à Washington ?

— Tu es heureuse ?

Fedora haussa les épaules.

— Je m'ennuie un peu. J'espérais que la CIA me ferait travailler, mais ils ont eu peur que j'aie gardé des liens là-bas. Ce qui est ridicule.

Malko demeura silencieux un long moment. Il n'avait d'abord pensé qu'à une aventure agréable en croisant Fedora Kulak, puis une autre idée était en train de se faire jour dans sa tête.

— Tu connais Cuba ? demanda-t-il.

Elle rit.

— Non. Pourquoi ?

— Tu aimerais y aller ? Avec moi ?

Elle se pencha et l'embrassa légèrement.

— Je ne te savais pas si romantique. Tu veux nous offrir un voyage de noces ?

— Pas vraiment, reconnut Malko.

Lorsqu'il eut achevé son récit, Fedora le fixa avec gravité.

— On ne se connaît pas beaucoup, fit-elle, aussi je suis fière que tu me fasses cette proposition. Je pense que tu dois accepter celle qu'on te fait. Et prendre beaucoup d'argent. Dans ce pays, plus tu côûtes, plus on te respecte. Évidemment, c'est dangereux, mais si tu refuses, tu baisseras dans ton estime. Tu es programmé pour cette vie. Bien sûr, un jour, tu la perdras, mais... nitchevo.

— Et toi, tu viendrais ?

Fedora Kulak sourit.

— Pour un million de dollars, certainement. Si tu veux la vérité, je viendrais pour rien ! Baiser quelques jours au soleil des Caraïbes et se baigner dans une mer bien chaude avec toi... Mais je ne veux pas avoir l'air d'une conne aux yeux de tes amis. Demande-leur cinq

millions de dollars. Ils te baiseraient les mains.

Malko se dit que, seul, il n'aurait pas osé. Ce n'était pas un homme d'argent. Quelqu'un comme Fedora pouvait être d'un précieux secours à La Havane. Elle avait montré qu'elle n'avait pas froid aux yeux, lors de sa cavale à travers l'Europe en compagnie de Polyakov, avec le KGB et quelques autres Services aux troussees. C'était une féroce, sous son apparence ultra-féminine.

— Dobre, conclut-il. Je vais faire à Frank Capistrano une offre qu'il ne pourra pas refuser.

* *

*

— Je me souviens de cette femme, fit pensivement Frank Capistrano. C'est une dure. Vous avez peut-être une bonne idée. Il suffit de lui donner un passeport canadien à son nom. La T.D.(39) va se charger de cela. Et pour le reste ?

Malko sortit le chèque donné la veille et le posa sur la table. Frank Capistrano baissa les yeux et ne tiqua même pas en voyant le montant : cinq millions de dollars. Visiblement soulagé, il tendit la main à Malko.

— Were are in business, fit-il simplement. Je pensais bien que vous accepteriez. Et je sais que tout se passera bien.

— Bien ou mal, conclut Malko, le sort en décidera.

— O.K., dit le Special Advisor, où est cette Fedora Kulak ?

— Au Willard. Elle y est restée dormir.

— On va vous envoyer une voiture vers midi qui vous emmènera à Langley pour le briefing final. Il ne faut pas perdre de temps.

— Vous avez des nouvelles de Fidel Castro ?

— Il ne s'est toujours pas montré en public, donc il doit se trouver dans le même état. J'ignore si Lee Dickson a toujours le contact avec « Iglesias ».

Il regarda sa grosse Breitling et soupira.

— Je vais annoncer la bonne nouvelle au Président. Il se faisait beaucoup de soucis. Si, dans la même mandature, il pouvait s'offrir Saddam Hussein et Fidel Castro, il entrerait dans l'Histoire.

CHAPITRE V

Plantée en face de la grille entourant l'immeuble gris de six étages qui abritait la Section des intérêts américains, une métisse qui ne devait pas avoir plus de douze ans, les seins pointus sous son corsage blanc, la croupe rebondie sous sa jupette, vociférait d'une voix enfantine :

— Messieurs les impérialistes, vous ne nous faites absolument pas peur !

Derrière elle, le chœur des manifestants regroupés sur le parking scandait le refrain, à gorge déployée : « Venceremos, Patria o Muerte(40). »

Les soldats de l'armée cubaine, espacés tous les dix mètres autour de ce bastion sulfureux de l'impérialisme yankee, transpirant comme des malheureux dans leurs uniformes verts sous les 35 degrés de chaleur, ne prêtaient même plus attention à ces manifestations « spontanées » et récurrentes.

Miguel Barreiro dut ralentir, car une partie de la manif débordait sur la chaussée du Malecon, l'avenue qui bordait l'Atlantique tout le long du Vedado, le quartier central de La Havane. Les Cubains avaient surnommé sa rambarde de lierre le « sofa », car, tous les soirs, ils étaient des centaines à venir s'installer là, face à la mer et à la Floride. Un sofa de six kilomètres de long !

La Section des intérêts américains était un merveilleux abcès de fixation pour le régime de Castro. Juste derrière la manif, des échafaudages supportaient d'immenses photos des abus de la prison d'Abu Ghraib, encadrant une énorme croix gammée.

Un soldat, l'air harassé, repoussa quelques manifestants pour que la Mercedes continue son chemin. Il aurait visiblement préféré être ailleurs.

Hélas, il ne pouvait refuser son tour de garde ! C'était un honneur insigne pour les compañeros de l'armée révolutionnaire d'être affecté à la surveillance de ce poste avancé des ennemis du peuple cubain. Caméras fixées sur les grilles et soldats veillaient comme si des hordes de dragons crachant des flammes allaient jaillir de ce bâtiment plutôt laid, à l'assaut de la révolution cubaine.

Miguel Barreiro se dégagea enfin et accéléra, sursautant quand un motard en bleu, casqué et chaussé de magnifiques bottes de cuir noir, le doubra. Ces policiers traquaient sans relâche les plus infimes manquements au code de la route et étaient particulièrement nombreux sur le Malecon et la Quinta empruntée régulièrement par Fidel Castro. Noirs pour la plupart, ils prenaient un malin plaisir à

sanctionner les Blancs, et les mauvaises langues prétendaient qu'ils avaient été choisis pour cette raison, les Noirs cubains étant plutôt maltraités par le régime. Et il y avait très peu d'automobilistes noirs...

L'architecte espagnol tourna un peu plus loin sur la Rampa, une artère importante montant vers le sud. Il conduisait dans un état second. Depuis la veille, il vivait dans la terreur. À huit heures du matin, un policier de la policía criminalista en uniforme gris lui avait apporté une convocation, pour le lendemain à neuf heures, au centre d'interrogatoire de la calle 100, à Boyeros. Un complexe de dizaines de bâtiments répartis dans un périmètre immense, cerné de barbelés et de miradors. Tandis qu'il roulait au milieu des fumées nauséabondes des vieux tacots mal réglés, Miguel Barreiro réprimait une furieuse envie de faire demi-tour et de filer à l'aéroport.

Tout en sachant que c'était impossible.

Depuis les aveux de Carlito, il avait agi calmement, attendant le lundi matin pour aller déclarer la disparition de sa Peugeot à la estación de policia de son quartier. Expliquant que rentré des Cayman Islands samedi matin, il ne s'était aperçu de sa disparition que le lundi, car il n'utilisait cette voiture garée dans la rue voisine que pour son travail. Le policier qui avait recueilli sa déposition avait semblé un peu surpris : à Cuba, il y avait très peu de vols de voiture. Le soir même, Miguel avait dîné au paladar Le Chansonnier et avait laissé les dernières révélations de Carlito dans une poche plastique étanche, dissimulée dans le réservoir d'eau des toilettes, comme prévu. Sans souffler mot des frasques de Carlito.

En roulant sur l'avenue Independencia, il essaya de se rassurer. Il n'avait pas été convoqué Villa Marista, au siège de la Seguridad del Estado. Donc, il ne s'agissait que de droit commun. C'était la policía criminalista qui traitait les vols et les délits liés au marché noir. On avait sûrement retrouvé sa voiture et on allait la lui restituer.

Par prudence, avant de se rendre à la convocation, il avait pris sur lui d'aller visiter un de ses chantiers. Calle 100, on savait quand on entrait, pas quand on en sortait... Zigzaguant machinalement entre les cyclo-pousse et les vieilles épaves de l'industrie automobile américaine des années cinquante, il doubla un « camello », énorme bus accroché à un tracteur bourré comme une boîte de sardines. L'avenue Independencia s'enfonçait vers le sud, traversant des quartiers de plus en plus misérables. L'eau envahissait la chaussée, sortant des canalisations pourries. Contrairement à son habitude, Miguel Barreiro ne s'arrêta pas pour emmener trois filles se livrant au sport national cubain : la botella(41). Il n'avait pas le cœur à bavarder...

Enfin, il atteignit un grand portail ouvert au croisement de la calle 100 et de la calle Albado. Une des sentinelles s'approcha et il lui montra sa convocation.

— Troisième bâtiment à droite, annonça le policier, indifférent, tout en notant le numéro de la Mercedes.

À Cuba, les policiers notaient tout, absolument tout. Ces éléments étaient ensuite regroupés dans la banque de données centrale de la DGSE, également nourrie par les dénonciations. Dans chaque ministère existait un département « O » chargé de recueillir les dénonciations, anonymes ou pas. Elles devaient être « traitées » dans les soixante jours. Cette masse d'informations permettait de mieux débusquer les ennemis de la révolution...

Miguel Barreiro se gara à l'ombre d'un énorme fromager et descendit. Ses jambes le portaient à peine. Il avait mis une élégante guayabera à la mode cubaine, à peine brodée, et un pantalon gris.

Il se retrouva sur un banc de bois, seul dans la petite pièce après avoir attendu en compagnie d'une douzaine de « convoqués » avec lequel s'il n'avait pas échangé un mot. Personne ne faisait confiance à personne et les flics de la DGI(42) étaient partout, sous les déguisements les plus divers.

Il régnait une chaleur étouffante dans le bureau décoré d'une grande photo de Fidel Castro dans la sierra Maestra. Le ventilateur du plafond était en panne. Pourtant, dans ce bâtiment, on devait être à l'abri des apagones(43), cauchemar récurrent des Cubains.

La porte s'ouvrit si brusquement que le pouls de Miguel Barreiro grimpa à près de 200... Il se leva, regardant avec stupéfaction une métisse beaucoup plus grande que lui, aux cheveux tirés en arrière, en chemisier bleu opaque et jupe au-dessus du genou, un dossier bleu à la main. L'air sévère, mais attirante avec sa grosse bouche trop rouge. Elle le toisa, plutôt hostile.

— Señor Barreiro, je suis l'interrogatrice de première classe Caridad Valdes. Documentos, por favor.

En tant qu'étranger, l'architecte n'avait pas droit au titre de compañero, réservé aux Cubains. Il appartenait au monde extérieur capitaliste, qui finirait par rejoindre le paradis cubain, selon les souhaits du Lider Maximo. Caridad Valdes feuilleta longuement le passeport, le rendit à Miguel Barreiro, prit sa convocation, la glissa dans le dossier, fit le tour du bureau et s'assit, ouvrant ensuite la chemise où l'architecte aperçut avec un coup au cœur plusieurs photos de sa 205... Il ouvrit la bouche, mais la femme policier parla la première, d'un ton volontairement grave :

— Señor Barreiro, es un caso muy gravissimo(44)...

Miguel Barreiro sentit le sang se retirer de son visage. S'il n'avait pas été assis, il serait tombé. Il parvint à demander d'une voix étranglée :

— Vous avez retrouvé ma voiture volée ?

— Si, claro.

Elle n'en dit pas plus, le laissant mariner dans sa terreur. Quelqu'un entrouvrit la porte, la refermant aussitôt. L'interrogatrice demanda alors d'une voix égale :

— Vous avez déclaré que vous ignoriez qui l'avait dérobée dans le parking à côté de chez vous, dans la calle 84 ?

— Si, si, balbutia l'architecte. Es verdad.

— Bueno, continua l'interrogatrice. Un de nos enquêteurs a trouvé un témoin qui a vu le voleur s'emparer de votre véhicule.

— Ah, si ?

La guayabera lui collait au dos. Impitoyable, la métisse continua :

— Il s'agissait d'un homme jeune, qui sortait de votre maison, señor Barreiro. Vers huit heures du matin, dimanche ; le custodio(45) allait s'en aller.

Le cœur de l'architecte faillit s'arrêter. Il leva les yeux, croisant le regard froid de l'interrogatrice, et comprit qu'il n'avait que quelques secondes pour faire un choix. La pensée des cellules de la Villa Marista lui fit dire d'une voix blanche :

— Ah, si ! C'était un ami qui avait passé la nuit chez moi. Mais je ne...

— ¿ Su nombre ?

— Carlito, euh... Carlos.

— C'est tout ?

— Si. Je ne connais pas son nom de famille.

Là, il disait la vérité. Il ne l'avait jamais demandé à Carlito.

— Vous le connaissiez bien ?

Miguel Barreiro regarda l'épais dossier. Ils savaient tout, comme toujours. Il était temps de sauver les meubles. Avec un sourire humble et misérable, il reconnut :

— Je l'avais rencontré dans une fiesta, il y a quelque temps, et nous avons sympathisé. Ensuite, je l'ai ramené chez moi pour boire un peu de rhum.

— Quel genre de fiesta, señor Barreiro ?

L'architecte transpirait et ce n'était pas seulement la chaleur... Il se força à sourire.

— Une fiesta au parc Lénine.

L'interrogatrice demeura longtemps silencieuse, contemplant Miguel Barreiro avec un dégoût non dissimulé. Puis elle soupira, comme dépassée par ces turpitudes, et étala trois photos sur son bureau, demandant d'une voix neutre :

— Vous reconnaissez votre véhicule ?

C'était bien la Peugeot, portières ouvertes. Au second plan, on apercevait une voiture blanche portant l'inscription « Policía Criminalista » sur son flanc. Mais le regard de Miguel Barreiro demeura glué au premier plan. La voiture était garée sur le bas-côté

d'une grande voie et, juste devant, on distinguait deux corps étendus sur la chaussée, face contre terre. L'un d'eux serrait encore dans sa main droite un pistolet. Le haut de leur dos et leur nuque avaient été tailladés, probablement à la machette.

Muet d'horreur, Miguel Barreiro leva les yeux sur son interrogatrice, incapable de prononcer un mot. C'est elle qui précisa calmement :

— Ce sont les corps des compañeros Vladimiro Fernandez et Fernando Martin, assassinés lâchement par les occupants de ce véhicule. Un double meurtre particulièrement répugnant dont je suis obligée de vous considérer comme complice, tant que je n'aurai pas la preuve absolue que ce véhicule vous a été dérobé à votre insu.

Les mots frappaient le cerveau de Miguel Barreiro comme des coups de marteau. Ce genre de délit, c'était le peloton d'exécution. La peine de mort existait toujours à Cuba et y était allègrement appliquée... Il faillit crier que c'était impossible, qu'un membre de la garde personnelle de Fidel Castro ne pouvait pas se livrer à un crime pareil, mais comprit qu'il allait creuser sa tombe. Et ici, il pouvait rester enfermé pendant des semaines et des mois. La magnifique ambassade d'Espagne, à l'entrée de la Vieja Habana, lui sembla soudain sur une autre planète.

Maudissant Carlito, il protesta d'une voix brisée :

— C'est épouvantable ! Je ne comprends pas ! Ce jeune homme a dû voler mes clefs. Elles se trouvaient dans l'entrée...

Il se décomposait sous le regard impitoyable de l'interrogatrice et comprit soudain qu'il fallait lâcher du lest. Se redressant, il parvint à articuler d'une voix presque normale :

— ¡Compañera ! C'est vrai, je reconnais que j'ai menti ! Je pensais qu'il s'agissait seulement d'une affaire sans gravité. Ce jeune homme m'a demandé de lui prêter cette voiture pour aller rendre visite à sa famille à Camaguey. Vous savez que les transports ne sont pas faciles... Quand je suis revenu de voyage, j'ai vu qu'il ne me l'avait pas ramenée... J'ai pensé à une panne car elle est vieille. Je n'avais aucun moyen de le joindre. Et, comme je n'avais plus de nouvelles, j'ai déclaré le vol de ma voiture.

— Et lui, vous ne l'avez pas revu, il ne vous a pas téléphoné ?

— Non, compañera.

Cela, ils pourraient le vérifier ; son téléphone était évidemment sur écoute, comme ceux de tous les étrangers résidant à Cuba, des dissidents et des milliers de « suspects ». La pratique des micros était tellement répandue qu'on ne s'en offusquait même plus. C'était la « técnica », système installé jadis par les Services d'Allemagne de l'Est. Un gigantesque centre d'écoutes regroupait tout à Lourdes, dans la grande banlieue de La Havane. Dans chaque grand hôtel, il y avait une

pièce où seuls avaient accès les policiers de la DGI et où étaient regroupés les écrans des caméras installées dans certaines chambres et les magnétos reliés aux innombrables micros. Quant aux ambassades étrangères, elles avaient beau être « dératées », la DGI parvenait toujours à y installer de nouveaux micros.

L'interrogatrice reprit les photos et planta son regard froid dans celui de Miguel Barreiro.

— Savez-vous où se trouve ce Carlito ?

Miguel Barreiro secoua la tête, la bouche sèche.

— Non, je le jure, *compañera*. Je n'ai jamais su où il habitait. Mais que s'est-il passé ? Pourquoi ces deux valeureux policiers ont-ils été tués ?

— Ce Carlito et un complice ont volé une vache et l'ont abattue, expliqua-t-elle. Ensuite, ils l'ont découpée et ont mis les morceaux dans ce véhicule, afin de les revendre à des paladars ou à des trafiquants. Rien que pour ces différents délits, ils risquent quinze ans de prison. Ils ont été arrêtés à l'entrée de La Havane par une patrouille de la *policía especial* et ont massacré les deux *compañeros* policiers.

Atterré, Miguel Barreiro demeura muet. Quel petit salaud, ce Carlito !

— Si je pouvais vous aider, dit-il timidement. Mais je ne sais rien de lui...

C'était presque vrai. Parler de la fonction de Carlito ne ferait qu'aggraver son cas.

— Muy bien, conclut l'interrogatrice, en se levant. Vous allez mettre tout cela par écrit.

Elle fit le tour du bureau, posant devant Miguel un stylo-bille et du papier. Ensuite, elle sortit et il entendit tourner la clef dans la serrure. Elle allait probablement chercher des instructions chez ses supérieurs. Tout était prodigieusement hiérarchisé dans la police cubaine. Miguel Barreiro se mit à écrire, en nage, la *guayabera* collée à son dos par la transpiration. Il n'était pas près de revoir sa vieille Peugeot...

* *

*

Caridad Valdes fit sa réapparition, un cigare à la main, et regagna son bureau. Elle prit ensuite la « confession » de Miguel Barreiro et la lut attentivement. Ensuite, elle posa les feuillets sur le bureau et demanda :

— Vous n'avez rien oublié, *señor Barreiro* ?

Cela sentait le piège. Il faillit ajouter ce qu'il savait sur Carlito,

mais se tut.

— Non, je ne crois pas... Mais si je me souviens...

Caridad Valdes prit les feuillets signés, les rangea soigneusement dans le dossier, tira une bouffée de son cigare et fixa Miguel Barreiro.

— Señor Barreiro, vous ne m'avez pas parlé de vos voyages aux îles Caïmans, reprit-elle.

Miguel Barreiro faillit tomber de sa chaise. Il avait été naïf de croire qu'il s'en tirerait ainsi. Le cerveau en capilotade, il réussit à dire :

— Je ne pensais pas que... qu'il y avait un lien avec...

L'interrogatrice le coupa sèchement.

— Tout intéresse la Seguridad del Estado. Que faites-vous là-bas ?

L'architecte reprit un peu d'assurance. Ses affaires aux Cayman Islands étaient parfaitement claires, même aux yeux des Cubains.

— J'investis ! expliqua-t-il. Je possède des capitaux en Espagne et je les place là-bas. Il y a eu un cyclone et de nombreuses maisons ont été détruites, mais leurs propriétaires ont été dédommagés par les assurances. Alors, il y a moyen de faire de bonnes affaires.

Il devenait volubile, ne se rendant pas compte que l'argent n'existait pas à Cuba : tout appartenait à l'État, même les plus infimes boutiques. La notion de profit était inconnue dans le monde communiste. L'interrogatrice l'écoutait en tirant sur son cigare. Soudain, elle lança :

— Avez-vous gagné beaucoup d'argent sur la maison que vous avez achetée dans le North Sound ?

Miguel Barreiro en demeura muet de stupeur. C'était une transaction totalement privée. Seuls l'agence, le Real Estate Broker, et le propriétaire étaient au courant ! Il n'avait jamais téléphoné ou faxé de Cuba. Cette question signifiait qu'il était surveillé par le G5(46) à Cayman Islands. On lui avait déjà dit que les Cubains entretenaient des armées d'espions dans toutes les îles des Caraïbes, mais là, il le vérifiait. La panique le submergea.

S'ils étaient au courant de cette vente, c'est qu'ils le suivaient. Et s'ils le suivaient... Il se revit en train de dîner au Papagallo avec Lee Dickson. L'Américain était forcément connu des Services cubains... Miguel Barreiro se prépara à une nouvelle horreur. Il pouvait toujours prétendre avoir rencontré l'Américain par hasard, ne pas savoir ce qu'il faisait.

Évidemment, si les Cubains savaient qu'il rencontrait un espion de la CIA et un membre de la garde rapprochée de Fidel Castro, ils risquaient de faire un rapprochement très fâcheux pour lui.

— Vous avez gagné beaucoup d'argent ? répéta l'interrogatrice.

— On ne le sait que plus tard, j'ai encore des travaux à faire, expliqua l'architecte avec un sourire gêné, se demandant pourquoi elle

lui posait cette question, alors qu'elle se moquait éperdument de la réponse.

Le silence retomba. L'architecte attendait le prochain missile, la tête dans les épaules.

— Muy bien, conclut Caridad Valdes en se levant. Vous serez convoqué lorsque ce criminel sera arrêté, pour une confrontation. Bien entendu, votre véhicule est confisqué jusqu'à la fin du procès et vous serez sûrement condamné à une amende importante pour votre participation à une activité illégale de marché noir.

— Bien sûr ! renchérit lâchement Miguel Barreiro, luttant pour ne pas se ruer vers la porte.

Ils se séparèrent dans le couloir, sans la moindre poignée de main. Deux mètres plus loin, la Cubaine se retourna.

— Si vous vous souvenez de quelque chose, contactez le CDR⁽⁴⁷⁾ de votre quartier ! lança-t-elle. Cuba vous a donné l'hospitalité, il faut vous comporter bien.

Pourquoi donc avait-elle posé la question sur la transaction immobilière ? C'était un message. Que savaient-ils de ses voyages ? Il maudit Lee Dickson, les Américains et la CIA. Pour une petite satisfaction d'orgueil, il s'était mis dans un pétrin épouvantable... Assis dans la Mercedes transformée en four, il tremblait tellement qu'il fit tomber ses clefs sur le plancher de la voiture.

Reconnaissant in petto que, de toute façon, il aurait dragué le beau Carlito, CIA ou non. Soudain, il pensa à sa copine Dalia. On risquait de la retrouver aussi. Cela ferait un témoin à charge certifiant qu'il avait revu Carlito... Comme un zombie, il stoppa au portail, montra sa convocation tamponnée à la sentinelle et se retrouva sur la calle 100.

Ce n'est que beaucoup plus loin, au feu rouge d'Independencia et de Los Alamos qu'il repéra la petite Suzuki rouge chevauchée par un homme en polo qui venait de griller un feu rouge pour ne pas le perdre.

À Cuba, seul un policier prenait le risque de griller un feu... Ça y était, il était dans les mâchoires du monstre froid qui terrorisait les Cubains depuis quarante-six ans. Désormais, tous ses faits et gestes étaient observés.

Plus question de commettre la moindre imprudence. Adieu à la CIA et à Lee Dickson.

CHAPITRE VI

« Vamos bien(48) ! »

Le slogan en lettres énormes s'étalait en bordure de l'avenue Rancho Boyeras, juste à la sortie de l'aéroport José-Martí. Soulignant un portrait de profil de Fidel Castro souriant. Comme si les malheureux Cubains, abrutis et fliqués par la machinerie totalitaire castriste, pouvaient croire au miracle. Eux vivaient le castrisme au jour le jour, survivant avec des frijoles(49) et du riz, manquant de tout, et surtout de liberté... Un peu plus loin, un second poster proclamait « Socialismo o muerte ». Comme jadis Adolf Hitler, Fidel Castro préférait voir périr son peuple plutôt que d'infléchir sa doctrine. Chef du seul Etat, avec la Corée du Nord, à pratiquer le communisme doctrinaire des années vingt, il s'obstinait, défiant le monde entier.

Malko, installé au fond de son « turistaxi » Mercedes, regardait défiler le paysage. Cuba ne semblait guère avoir changé depuis son dernier passage.

Sur la chaussée défoncée comme à la suite d'un tremblement de terre, se traînaient les antédiluviennes américaines, vingt fois repeintes, laissant derrière elles des panaches de fumée noire comme un chasseur en feu, mêlées aux Lada de tous types. Celles-ci, par comparaison, semblaient presque pimpantes, comme quelques rares japonaises ou françaises, et de vieux bus d'écoliers canadiens, jaunes comme des canaris.

Malko commençait à se détendre.

Le passage de l'Immigration cubaine lui avait valu quelques sévères décharges d'adrénaline. Avec son visa touristique acheté vingt dollars à l'arrivée, il avait tendu son passeport canadien au nom de Walter Zimmer, priant silencieusement. Le policier l'avait tamponné et rendu sans un mot. La douane, ensuite, n'était qu'une formalité. Fedora Kulak arrivait le lendemain matin, également de Toronto, avec une réservation au Habana Libre. Ils devaient se rencontrer « par hasard » à la terrasse du Nacional, et commencer une « aventure ». Malko ignorait encore à quoi allait pouvoir servir la Russe, mais c'était une bonne partenaire.

Leur briefing, à Langley, avait duré plusieurs heures. Philip Radnor avait remis à Malko le carnet de Walter Zimmer, entièrement fabriqué avec le nom de ses amis de La Havane, des téléphones raturés, des noms rayés. Bien entendu, Lee Dickson, prévenu de son arrivée, ne devait avoir aucun contact physique avec lui. Malko, dès qu'il serait installé au Nacional, devait vérifier si un message ne l'attendait pas dans les toilettes du sous-sol, selon la méthode convenue. Et ensuite,

commencer avec prudence à prendre les contacts prévus, en commençant par les plus innocents.

Marita Diaz, une jeune Cubaine dont le frère avait émigré au Canada, et qui tenait une galerie de peinture dans la Vieja Habana. George Wimont, le courtier en pétrole propriétaire d'un cabin-cruiser, prêt à exfiltrer éventuellement Malko. Et, bien entendu, le général Anibal Guevara, l'homme qui devait prendre le pouvoir à la mort de Castro.

Ils arrivaient dans le centre de la ville, et Malko aperçut les premiers cyclo-pousse et un « cocomobil » tout jaune, pétaradant et poussif. Le progrès était en marche. Son taxi descendait la Rampa et il découvrit la mer, au loin. La Floride était juste en face... Jadis, La Havane avait dû être une très belle ville ; aujourd'hui elle ressemblait à un vaisseau fantôme avec ses murs dévorés par le salpêtre, ses immeubles décrépits, pouilleux, en ruines. Il en émanait une sorte de léthargie lascive, une beauté morbide dans ce décor colonial moisi. Les gens semblaient amorphes, hébétés, hypnotisés comme les membres d'une secte.

Dressé sur un promontoire rocheux, surplombant le Malecon, le Nacional, à peu près entretenu, faisait bonne figure. Son porche grouillait de touristes bas de gamme, encombrés de bardas invraisemblables, qu'on entassait dans des bus pour une visite expresse de la ville, avant de rejoindre la plage ghetto de Varadero.

Malko se retrouva dans une chambre spacieuse, avec vue sur la mer. Un touriste parmi les autres. Il gagna aussitôt le sous-sol pour louer une voiture à Cubanatour. Une heure de démarches. En sortant du bureau de location, il se dirigea vers les toilettes, à quelques mètres de là.

Enfermé dans la troisième cabine, il passa la main sur le haut de la porte de bois, sentant immédiatement le relief d'un morceau de plastique. D'un coup d'ongle, il le décolla et le mit dans sa poche. Ce n'est que remonté dans sa chambre qu'il l'examina. Il ne comportait que quelques chiffres : 880 5438 6PM 23.

Il devait donc appeler une cabine publique dont le numéro était 880 54 38 à six heures du soir, ce 23 mars, pour joindre Lee Dickson, le chef de poste de la CIA. Ce qui lui laissait plus de trois heures.

Il prit son maillot et redescendit, achetant au passage chez le concierge une carte de téléphone, puis gagna la piscine. Il devait, au cas où il serait surveillé par pure routine, avoir l'attitude d'un touriste normal. Donc draguer des filles. Il en croisa une, superbe, dans le lobby. Une métisse accompagnée d'un homme aux cheveux gris, qui lui expédia une œillade brûlante. Il était à peine installé à la piscine qu'elle surgit et s'installa sur le transat voisin. Engageant aussitôt la conversation en anglais.

— Vous venez d'arriver ? demanda-t-elle.

— Oui.

— D'où ?

— Du Canada.

— Ah, il y a beaucoup de Canadiens à Cuba.

Le regard assuré, elle le dévisageait avec une attitude sans équivoque.

— Vous êtes seule ? demanda Malko.

— Presque ! sourit-elle. Mon ami s'en va tout à l'heure. J'étais avec lui à Varadero. Ici, je n'ai pas le droit d'aller à l'hôtel. Ils sont plus stricts, à cause des jineterias.

Malko sauta sur l'occasion.

— Vous êtes libre pour dîner ce soir ?

— Cómo no. Vous voulez aller dans un paladar ? J'en connais un sympa, La Cocina de Lilian, à Miramar.

— Parfait, dit Malko. À neuf heures dans le lobby. Comment vous appelez-vous ?

— Beatriz.

Il se leva pour partir.

— Muy bien, Beatriz, à ce soir.

À Cuba, on ne vivait pas à l'heure espagnole. Dès six heures du soir, les Cubains envahissaient le parapet de pierre du Malecon et s'y prélassaient jusque tard dans la nuit. Seule distraction d'une ville pauvre, fliquée, où, avec des pesos « normaux », on ne pouvait pratiquement rien acheter.

Rhabillé, il alla récupérer dans le parking la Skoda de location qui n'affichait que 84 000 kilomètres au compteur. Direction, la Vieja Habana, à l'autre bout du Malecon. Cela ressemblait à une ville bombardée ! Certains immeubles n'avaient gardé que leurs façades, d'autres semblaient sur le point de s'écrouler, un petit nombre était en réfection, grâce aux donations de l'UNESCO.

Il doubla quelques vieilles américaines transformées en taxis collectifs, pleines de touristes esbaudis photographiant ce spectacle de misère. Après avoir suivi l'avenue du port, il se gara en face du musée du Rhum Habana Club, où se trouvait au premier étage la galerie de peinture de Marita Diaz. Le contact était une idée de la CIA. Son frère vivait à Toronto et un de ses amis, dont il ignorait les liens avec la CIA, lui avait proposé de transmettre une lettre à sa sœur. Si celle-ci était aussi anticastriste que son frère, elle pouvait éventuellement être utile. Malko pénétra dans la galerie : il n'y avait pas un chat ! Des tableaux modernes non figuratifs, sans grand intérêt, couvraient les murs.

À peine était-il là qu'une jeune femme surgit, des lunettes de soleil dans les cheveux, souriante, sensuelle, moulée dans une robe à fleurs.

Petite mais bien faite.

— Vous cherchez quelque chose ?

Malko sourit.

— Oui, une certaine Marita Diaz.

— C'est moi, fit-elle, surprise. Pourquoi ?

— J'arrive du Canada, expliqua Malko. Je m'appelle Walter Zimmer et j'ai une lettre pour vous, de la part de votre frère.

La jeune Cubaine se figea.

— Mon frère ! Vous le connaissez ?

— Pas directement, expliqua Malko, mais nous avons des amis communs. Voilà la lettre qui vous est destinée.

Elle la prit et entraîna Malko dans un petit bureau, refermant aussitôt la porte. Elle glissa la lettre dans son sac, l'air horriblement gêné.

— Mon frère est un gusano(50), expliqua-t-elle. J'ai eu affreusement honte quand il est parti à Miami. Il a déserté ! Moi, je suis une vraie patriote, j'ai appartenu aux pionieras, j'ai voyagé en Libye, j'ai rencontré le colonel Khadafi. Je ne sais même pas si je lirai cette lettre.

Malko dissimula sa stupéfaction. En fait d'anticastriste, il était tombé sur une fan de Fidel Castro. Il n'avait plus qu'à battre en retraite. Mais Marita Diaz ne l'entendait pas de cette oreille.

— C'est gentil de votre part, dit-elle, je tiens à vous remercier. Vous voulez déjeuner avec moi, demain ? Je vous parlerai de mon pays. C'est votre première visite ?

— Non, non, j'aime beaucoup Cuba, affirma Malko.

La jeune Cubaine rayonna aussitôt.

— Bueno. À quel hôtel êtes-vous ?

— Au Nacional.

— Je viens vous y prendre à midi trente. Dans le lobby. Et si je peux vous aider en quoi que ce soit...

Brusquement, elle était beaucoup plus chaleureuse et son sourire, presque provocant.

Après l'avoir quittée, Malko flâna un peu dans les rues étroites et mal pavées de la Vieja Habana, au milieu des touristes et des vieux immeubles croulants. Les propriétaires, quarante-six ans plus tôt, étaient partis en pensant revenir au bout de six mois. Ils n'étaient jamais revenus... Leur personnel s'était installé à leur place, mais, n'ayant pas un sou pour entretenir les lieux, laissait les maisons s'écrouler sous le poids du temps, de la chaleur et de l'humidité. Les cyclones étaient terribles, à Cuba, arrachant chaque fois quelques pierres de plus à ces immeubles qui tenaient déjà à peine debout.

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling. Cinq heures dix. Bientôt, il aurait son premier contact sérieux.

* *

*

À six heures pile, Malko composa le 880 54 38, à partir d'un des taxiphones du lobby du Nacional. Il avait pensé que le mieux était de téléphoner en pleine vue de surveillants éventuels. On décrocha aussitôt et une voix d'homme demanda :

— Walter ?

— Oui.

— Vous êtes où ?

— Au Nacional, dans le hall. Il y a des gens autour de moi, mais c'est aussi bien. Quelles sont les nouvelles ?

— Bonnes, fit Lee Dickson. J'ai eu des informations dès mon retour. État stationnaire, vous pouvez donc aller au contact.

— Quand aurez-vous d'autres nouvelles ?

— Quarante-huit heures. Allez-y dès demain matin car cela risque de prendre au peu de temps et nous ne maîtrisons pas le calendrier. Allez au cimetière Colon, continua l'Américain. Dans l'allée B, trouvez la tombe 47 654. Elle est anonyme. À l'entrée du cimetière, il y a une petite boutique, achetez-y deux bouquets de fleurs. Un que vous mettrez où vous voudrez et l'autre que vous déposerez sur cette tombe.

— C'est tout ?

— Revenez le lendemain et demandez Joachim. C'est un des employés du cimetière. Demandez-lui alors où se trouve la tombe d'El Grande General. C'est lui qui vous fixera la marche à suivre.

— Il est sûr ?

— D'après le « sujet principal », absolument. Je vous laisserai un prochain rendez-vous téléphonique au même endroit. Take care.

Après avoir raccroché, Malko prit sa voiture et descendit le Malecon jusqu'à Miramar. Il avait besoin de se refamiliariser avec Cuba.

* *

*

Lee Dickson, après avoir raccroché, entra dans le petit supermarché de la Primera Avenida où tous les expats faisaient leurs courses. On y trouvait de l'alcool, un peu de viande canadienne, des glaces et d'autres produits introuvables dans les tiendas(51) de La Havane. Il savait qu'il était observé, que son suiveur signalerait qu'il avait

téléphoné d'une cabine. Mais il le faisait souvent, pour rien, afin de les habituer. Après avoir acheté une bouteille de Defender « 5 ans d'âge » et deux de champagne Taittinger, il regagna sa voiture à plaque noire (52) et regagna le Malecon pour rentrer chez lui, à Siboney, à l'ouest de Miramar. En descendant la Quinta, la grande avenue bordée d'ambassades, il repéra à trois reprises un des policiers de garde aux croisements qui notait soigneusement sur un bloc le numéro de sa voiture... Les Cubains suivaient ses déplacements mètre par mètre.

Juste avant d'arriver à la calle 150 il aperçut une Lada arrêtée au bord du trottoir. La surveillance statique. À peine arrivé, il prit la bouteille de Defender « 5 ans d'âge », remplit un verre et s'installa au bord de la piscine en forme de haricot, aussitôt rejoint par ses deux chats. Même l'alcool ne calma pas son anxiété. Maintenant que le contact allait être établi avec le général Anibal Guevara, il devenait impératif de suivre en temps réel l'état de santé de Fidel Castro.

Chaque jour qui passait donnait plus de consistance à son information. Le Lider Maximo semblait s'être évanoui de la surface de Cuba. Granma, le seul quotidien autorisé, ne parlait évidemment de rien. C'était toujours un sujet tabou, même lorsque Castro se retirait chez lui pour quelques jours. Lee Dickson croyait dur comme fer à l'information communiquée par « Iglesia ». Le problème était qu'il n'avait pas de moyen direct de joindre l'architecte espagnol. Il pouvait seulement guetter les messages déposés dans la boîte aux lettres morte du paladar Le Chansonnier. En priant pour qu'il ne se fasse pas trop attendre. Il avait des sueurs froides en pensant à une rupture de ce contact essentiel... Hélas, il ne contrôlait pas la situation. Pour calmer son angoisse, il se reversa une rasade de Defender. Pour l'instant, la Seguridad cubaine semblait ne se douter de rien. Malko était arrivé sans encombre.

* *

*

Le général Francisco Cienfuegos, en charge de la Dirección General de Inteligencia, branche principale de la DGSE, un des hommes les plus craints à Cuba, lança à sa collaboratrice, Isabel Jovellar :

— J'ai retiré le dossier de l'architecte espagnol Miguel Barreiro à la policía criminalista. Tu vas t'en occuper.

— Muy bien, approuva Isabel Jovellar. C'est un makoumé, non ?

— Si.

— Je n'aime pas trop les makoumés. Enfin certains.

Elle venait de se rappeler des goûts de Raul Castro, dont tout Cuba

faisait des gorges chaudes. Cienfuegos ne releva pas, il lui faisait confiance : c'était un de ses meilleurs éléments, qui avait pourtant choisi une voie difficile, l'infiltration des dissidents. Elle avait accepté au départ d'être emprisonnée six mois afin de donner de la consistance à sa « légende » d'ennemie du régime. Accueillie ensuite à bras ouverts par les opposants, elle les avait dénoncés à tour de bras, avant de replonger dans l'anonymat. Mariée à un responsable de CDR, elle était devenue officiellement religieuse indépendante. Métier que l'on pouvait désormais exercer à titre individuel, comme celui de clown, sans être un employé de l'État. Ce statut lui permettait de nombreux contacts parmi les « cibles » de la DGI.

Modestement, elle se déplaçait sur une petite moto Suzuki, pour ne pas attirer l'attention. À partir du side-car, on était catalogué comme *seguroso*, flic. En plus, Isabel Jovellar était noire comme de l'anthracite, ce qui égarait les soupçons : très peu de Noirs travaillaient dans les organes de sécurité.

— J'ai aussi un autre travail pour toi, dit le général. Plus difficile.

— Je ferai de mon mieux, assura Isabel Jovellar.

— Conejita(53)! fit tendrement le général Cienfuegos. Qu'est-ce que je deviendrais sans toi... Allez, bouge un peu, je sens que ça vient.

Docilement, Isabel Jovellar, assise à califourchon sur les genoux de son chef, la jupe retroussée sur les hanches, sa culotte accrochée à sa cheville, retenue par la chaîne en or qui l'enserrait, se souleva, faisant presque sortir de son ventre le sexe qui l'emplait.

Pendant quelques secondes, elle aperçut par la fenêtre la pelouse bien entretenue de la Villa Marista, coupée par une allée où étaient garées deux Lada, et la grille noire qui séparait le QG de la DGSE de la calle San Miguel. Puis, le général Cienfuegos plaqua ses grandes mains sur ses hanches, l'emplant à nouveau. Elle eut l'impression que le sexe massif de son amant remontait jusqu'à son estomac.

— Mi caballo(54) !, ce que tu es fort ! gémit-elle.

C'était un rite. Elle venait chaque soir, vers sept heures, « faire son rapport » au général Cienfuegos. Qui consistait d'abord en une fellation rapide, car le général était un sanguin. Ensuite, emmanchée sur lui, ils parlaient un peu boutique, pendant un trot sexuel où ils s'échauffaient tous les deux.

Avant le galop final.

Guidée par les mains de son amant refermées sur ses hanches, Isabel Jovellar montait et descendait comme un ludion en folie, gémissant de bonheur à chaque empalement, tandis que le général Cienfuegos, soufflant comme un phoque, lui malaxait les seins à travers son corsage, son fauteuil de teck craquant comme un navire en pleine tempête.

La jeune Noire ne simulait pas son plaisir. Le général Cienfuegos

était monté comme un étalon et ces étreintes semi-clandestines l'excitaient prodigieusement.

Avec un grognement sauvage, son amant se vida en elle, restant fiché jusqu'à la garde, et le silence retomba dans le bureau. Ensuite, Isabel s'arracha doucement au pieu enfoncé dans son ventre, y déposa un tendre baiser et fila vers le cabinet de toilette, laissant le général se rajuster. Lorsqu'elle réapparut, il avait déjà allumé un Cohiba « robusto » et lisait un dossier. Elle s'approcha et il lui flatta la croupe. Comme la plupart des Noires, Isabel était particulièrement bien faite...

— Conejita, je t'ai parlé tout à l'heure d'un autre travail. J'ai des raisons de croire que les impérialistes vont tenter d'introduire, si ce n'est pas déjà fait, un de leurs agents à La Havane. Pour une mission très importante.

— Tu as des éléments d'identification ? demanda aussitôt Isabel Jovellar.

— Hélas, non, avoua le général. Je t'ai dit que c'était une mission très difficile... Mais j'ai une idée. Voici la liste de tous les hommes seuls arrivés depuis le début de la semaine comme touristes ou businessmen. Il y en a une trentaine qui ont le profil adéquat. Je voudrais que tu enquêtes sur eux, un par un. Vois si tu trouves quelque chose d'anormal... Je sais que tu as beaucoup de flair pour débusquer les ennemis de la révolution.

— Muchas gracias, mais je ne sais pas si j'y arriverai sans le moindre élément matériel, objecta Isabel Jovellar. Tu crois que cet agent va entrer en contact avec les impérialistes qui sont ici ?

— C'est probable, reconnut le chef de la DGI, mais j'ignore comment. Nous avons renforcé la surveillance autour de Lee Dickson, le représentant de la CIA. Tous les matins, tu recevras un rapport sur ses activités de la journée précédente. Con un poco de suerte(55)...

Isabel Jovellar sentait bien que le général ne lui disait pas tout ce qu'il savait, mais elle avait l'habitude de ne pas poser de question. Leur intimité n'entamait pas les règles de cloisonnement de leur métier commun. Elle se pencha et effleura sa moustache de sa grosse bouche.

— Hasta luego, mi vida(56).

* *

*

Debout près de la fenêtre, le général Cienfuegos regarda Isabel traverser la pelouse de sa démarche dansante et se dit que c'était une collaboratrice bien agréable. Il prit son porte-documents et gagna le

parking sur le côté du bâtiment, dont la grille donnait sur la calle Anita. Son chauffeur lui ouvrit respectueusement la portière.

— Vamos à San Miguel Del Padron ! lança le général.

C'était la prison de l'Unité II, où on interrogeait les suspects de délits particulièrement graves, mais ne relevant pas de la DGI. Des centaines de détenus s'entassaient dans des cellules minuscules, sans la moindre hygiène. Au sous-sol, on trouvait les salles d'interrogatoire de la policia especial qui en était restée à des méthodes beaucoup plus brutales que celles de la DGI.

Une demi-heure plus tard, la Mercedes du général franchissait la grille de la prison. Francisco Cienfuegos fut respectueusement accueilli par un lieutenant-colonel qui connaissait la raison de sa visite et le mena directement au sous-sol, le long d'un couloir qui sentait la sueur, l'urine et la saleté. L'officier de la policia especial ouvrit la porte d'une cellule et s'effaça.

Ce qui frappait d'abord, c'était l'odeur de vomi !

Un Noir était allongé sur un bat-flanc de bois, les chevilles et les poignets reliés par des chaînes à un anneau scellé dans le mur. Il semblait dormir. Son visage et son corps étaient marbrés de coups et de meurtrissures, son bras droit replié formant un angle bizarre. Il ne sembla pas s'apercevoir de la présence des deux hommes.

— Il a avoué ? demanda le général Cienfuegos.

— ¡Claro que si ! confirma fièrement l'officier. D'après lui, c'est son maricon d'oncle qui a tué nos deux collègues. Je crois qu'il a dit la vérité. Désormais, compañero général, il est à vous...

— Il a l'air mal en point, remarqua le général Cienfuegos.

— Il n'a pas dit un mot depuis hier. Je crois qu'on lui a un peu trop tapé sur la tête. Si vous voulez l'emmener, on le mettra dans une ambulance.

Le général Cienfuegos retenait sa respiration pour ne pas laisser la puanteur de la cellule envahir ses poumons. Il jeta un regard dégoûté à la forme humaine qui gisait sur le bat-flanc. C'est la DGI qui avait orienté les recherches de la policia especial, grâce aux éléments qu'elle possédait sur le jeune garde du corps de Fidel Castro. Il se promit de rédiger une note à l'intention de la cellule psychologique censée épulcher avec soin le profil mental des candidats. Ils avaient choisi un criminel en puissance...

— Je n'en veux pas, dit-il sèchement.

Le lieutenant-colonel ne se troubla pas.

— Muy bien, compañero general, on va le transférer dans une cellule et il passera en jugement. Avec un bon avocat, il ne prendra que vingt ans, mais le procureur réclamera sûrement la peine de mort.

— Il la mérite, laissa tomber le général Cienfuegos.

Il s'approcha du bat-flanc et ouvrit l'étui de son pistolet de service,

un Makarov 9 mm. Il fit monter une cartouche dans le canon, tendit le bras, et, presque à bout touchant, tira deux fois dans la tête de Carlos Fernandez, dont le crâne explosa dans une gerbe de sang.

Tranquillement, il remit son arme dans son étui, alors que les murs résonnaient encore de la détonation.

— Faites un rapport de tentative de fuite et rendez le corps à la famille, s'il y en a une.

— Muy bien, compañero general, approuva l'officier de la policía especial, impressionné par cette solution expéditive ; de toute façon pensa-t-il, le jeune homme aurait été fusillé.

Les deux hommes remontèrent au rez-de-chaussée et le général aspira goulûment l'air chaud mais à peu près pur de la cour. Dans un premier temps, la conduite stupide de Carlos Fernandez l'avait contrarié, mais, finalement, sa disparition simplifiait plutôt les choses.

* *

*

Malko, peu après être remonté de la piscine, sortit de la douche pour répondre au téléphone.

— Walter ! lança une chaleureuse voix d'homme, c'est George, j'ai trouvé ton message. Je suis ravi que tu sois à Cuba.

— J'ai hâte de te voir ! affirma Malko.

C'était son premier contact « utile », George Wimont, le courtier en pétrole, chargé éventuellement d'assurer son exfiltration. Il lui avait laissé un message un peu plus tôt.

— Veux-tu faire un tour en bateau demain matin ? proposa George Wimont. On pêchera un peu. Apporte ton passeport et ton maillot. Rendez-vous à la marina Hemingway. Mon bateau s'appelle le Blue Marlin. Tu donnes le nom à l'entrée. Il n'y aura pas de problème. Neuf heures ?

— Neuf heures, approuva Malko.

Il raccrocha, un peu soulagé : son dispositif se mettait en place. Fedora Kulak arriverait le lendemain. Pour ce soir, il n'avait plus qu'à jouer son rôle de touriste avec la petite jineteria qui l'avait dragué à la piscine. C'était peut-être, comme disaient les Cubains, une puta militante(57). Il regarda les murs de sa chambre, se demandant où étaient les micros... Malgré tout, l'angoisse le saisissait en pensant qu'il était obligé d'aller au contact avec l'organisateur potentiel d'un golpe dans ce pays grouillant de flics de toutes les espèces, de mouchards et de caméras. Dès qu'il accomplirait son premier geste « professionnel », il serait en danger de mort, même en prenant toutes

les précautions possibles.

Ce n'était pas par bonté d'âme que Frank Capistrano lui avait donné cinq millions de dollars sans sourciller. C'était le salaire de la peur.

CHAPITRE VII

Isabel Jovellar rangea sa Suzuki sous le porche du 12 de la calle de Las Oficinas, dans la Vieja Habana, et se lança dans le grand escalier aux murs noirâtres dont la peinture partait par plaques. Des fils électriques pendaient partout, le sol était noir de crasse, les marches disjointes. Rien n'était entretenu. Le soir, on n'y voyait goutte, les ampoules, introuvables, étant régulièrement volées. Son mari l'attendait dans leur appartement du premier, devant une énorme assiette de frijoles et de porc, en tricot de corps moulant son torse puissant. Responsable du CDR n° 7 de la zone 12, il jouissait d'un certain nombre d'avantages en plus de sa libreta(58). Dont un side-car Oural offert par Fidel Castro à ses meilleurs éléments. Il enveloppa sa femme d'un regard concupiscent et lui flatta la croupe au passage.

Rien qu'à la voir, il avait une érection. Du coup, il se servit un verre de rhum.

— Que dit Radio Bamba(59) ? demanda Isabel.

— Il paraît qu'on va recevoir des citrons...

Pour une raison mystérieuse, on ne trouvait plus depuis quinze jours de citrons à La Havane...

— Tiens, c'est arrivé ce matin.

Il montra un papier à côté de lui.

— La convocation pour la manifestation spontanée de demain devant le domicile de ce gusano d'Oswaldo Paya. Quand je pense que son père a fondé le Parti communiste cubain ; quelle honte !

Oswaldo Paya était un ver de terre d'une espèce particulièrement répugnante. Lauréat du prix Sakharov décerné aux résistants pacifiques, plusieurs fois emprisonné pour ses opinions, il s'était mis en tête de demander officiellement une révision de la Constitution cubaine, afin de permettre des élections libres ! Le gouvernement faisait tout pour le dégoûter, avant de le renvoyer en prison.

— Tu sais bien que je ne peux pas aller là-bas, fit Isabel.

Son mari ne discuta pas : il savait que son activité de relieuse n'était qu'une couverture... Il la prit par la taille et commença à lui peloter les seins.

— ¡Espera ! protesta-t-elle, il fait trop chaud.

Après avoir bien joui avec le général Cienfuegos, elle n'avait pas envie de se faire défoncer brutalement par son époux. Elle s'installa en face de lui et sortit le listing remis par son chef. Trente-deux noms de voyageurs arrivés surtout du Canada, les quatre derniers jours. L'expérience leur avait appris que les ennemis venaient rarement d'Europe.

C'était un travail fastidieux, mais l'idée de débusquer un espion impérialiste grisait Isabel Jovellar. Elle aurait peut-être en prime une Lada. Elle commença à pointer les noms l'un après l'autre, en examinant les visas qui reproduisaient les éléments des passeports. Éliminant les trop jeunes et les trop vieux.

Quand son mari vint lui tourner autour, lui prenant cette fois les seins à pleines mains, elle avait coché une quinzaine de noms « possibles ». Rien que des hommes. Les Américains n'envoyaient jamais de femmes. Elle allait enquêter sur eux, un par un, éliminant ceux qui étaient partis directement à Varadero. Toutes les langues se déliaient devant son petit livret rouge de la DGI. Les gens se disaient que pour qu'une Noire soit à ce poste, elle devait être très intelligente ou avoir un protecteur puissant.

Elle leva les yeux et vit un énorme bâton noir à la hauteur de son visage. La queue de son mari, lequel la lorgnait, un verre de rhum à la main. Elle l'empoigna, songeant que c'était quand même mieux que la télévision d'État. Il était trop tard pour se mettre en chasse.

Tandis qu'elle suivait son mari dans la chambre, elle se demanda ce que cherchait vraiment le général Cienfuegos. Il avait été bizarrement discret. Donc, on touchait au secret d'État. Cette idée l'excita autant que le membre puissant en train de se frayer un chemin au fond de son ventre. À Cuba, les distractions étaient toujours les mêmes : le rhum et le sexe.

* *

*

Le jardin du paladar La Cocina de Lilian était divin, avec des tables espacées, de la verdure, des bougies, un air délicieusement tiède. Hélas, la nourriture était infecte... Malko regarda Beatriz en train de dévorer ce qu'on leur avait servi comme du mouton et qui ressemblait à un chat qui aurait beaucoup couru. Elle s'en délectait. Sous l'éclairage des bougies, la jeune Cubaine était ravissante dans une robe en Stretch blanc apportant une valeur ajoutée à sa croupe cambrée, et avec un maquillage de combat. À l'heure dite, elle attendait sagement Malko dans le lobby. Au passage, elle lui avait désigné quelques moustachus affalés dans les fauteuils.

— Des segurosos. Ils sont là pour empêcher les Cubains de monter dans les étages.

Ils avaient gagné Miramar, séparé du Vedado par le rio Alcondares où se trouvaient la plupart des paladars, restaurants privés installés dans des maisons ou des appartements, pièges à dollars pour le

gouvernement cubain. Malko avait du mal à répondre au flot de questions de Beatriz qui travaillait dans un bureau de Cubanatour, grâce à sa connaissance de l'anglais. Elle ne buvait que des mojitos et son débit était de plus en plus rapide. Malko, l'esprit ailleurs, l'écoutait babiller. C'était le calme avant la tempête.

— ¿Vamos ? suggéra-t-elle.

Même le café était immonde. Ils se retrouvèrent sur la Quinta. Presque à chaque carrefour, des filles faisaient du stop. Beatriz pouffa.

— Toutes ces jineterias, ce sont des travestis...

Ils furent dépassés par deux motards de la police. Un peu plus loin, une voiture blanche était garée dans une rue transversale ; avec les policiers dans leurs miradors, presque à chaque carrefour, on se sentait physiquement cerné. Beatroz posa une main possessive sur la cuisse de Malko.

— On va se baigner ?

— Se baigner ? répéta Malko, surpris.

Il était onze heures du soir.

— À Tarara, continua Béatriz, c'est un peu loin, mais on est tranquille. Ou alors on achète une bouteille de rhum et on va chez moi...

Visiblement, elle désirait sceller leur amitié naissante par quelque chose de concret. Malko se dit que si Beatriz était une puta militante, autant se comporter comme le touriste célibataire qu'il était. Ils s'arrêtèrent en bas de la Rampa et il donna un billet de dix pesos convertibles à Beatriz qui fila dans une petite tienda et revint avec une bouteille de rhum...

— On va calle San Lazaro, annonça-t-elle, parallèle au Malecon.

L'immeuble, noirâtre, semblait prêt à s'écrouler. Malko suivit Beatriz dans un ascenseur qui s'ébranla avec des bruits inquiétants, montant dans une obscurité totale.

Ensuite, il fallut encore gravir un escalier étroit, pour atteindre au dernier étage un petit appartement sombre et encombré donnant sur une terrasse avec une vue magnifique sur le Malecon et l'Atlantique ! Beatriz remplit deux verres de rhum, ajouta de la glace et choqua son verre contre celui de Malko.

— Bienvenida à Cuba !

Trente secondes plus tard, une langue imbibée de rhum de sept ans d'âge s'enfonçait jusqu'à sa gorge, tandis que le bassin de Beatriz dansait une salsa endiablée contre lui. Soudain, la lumière s'éteignit. Beatriz poussa un gémissement navré :

— L'apagon !

À Cuba, les pannes d'électricité étaient si fréquentes qu'on les annonçait parfois à la radio.

Dans le noir, Beatriz continua à se frotter à Malko. Soudain, celui-ci

aperçut, dans la pénombre plus claire de la terrasse, deux ombres. Beatriz les avait vues aussi.

— ¡Mira ! souffla-t-elle. C'est Pedro Juan, mon voisin. Il est en train de baiser sa nouvelle copine.

Effectivement, Malko distingua un homme debout en face d'un muret sur lequel une fille était assise, les jambes sur les épaules de son partenaire. Celui-ci la prenait si violemment qu'elle semblait prête à basculer dans le vide à chaque coup de reins.

Visiblement, ce spectacle ne laissait pas Beatriz indifférente. En un clin d'œil, elle eut déshabillé Malko, ce qui n'était pas plus mal, étant donné la chaleur poisseuse qui régnait. Il sentit sa peau nue contre la sienne, puis sa bouche qui descendait le long de son torse, jusqu'à son ventre. Elle était en train de le prendre voracement dans sa bouche quand le couple de la terrasse se déplaça. La fille tirait son partenaire par son sexe bandé jusqu'à l'appartement voisin. Malko sentit que Beatriz le poussait sur un lit. À peine y fut-il allongé qu'elle l'enjamba et s'empala sur lui, continuant sa salsa sensuelle dans une obscurité quasi totale.

Si c'était une puta militante, elle y mettait du cœur. Malko se laissa aller. Soudain, un cri aigu de femme traversa la cloison. Beatriz lâcha, entre deux soupirs :

— C'est Pedro Juan... Ce bouc a une pingua énorme et adore déchirer des culs. Il ne pense qu'à ça. Il a baisé toutes les filles de l'edificio. C'est un vrai obsédé.

Tout en parlant, elle accéléra son galop et s'effondra soudain sur Malko avec un cri ravi.

Seuls des gémissements d'extase traversaient la cloison, désormais. Apparemment, le « bouc » était arrivé à ses fins. Amusé, Malko se renseigna :

— Toi aussi, il t'a...

— Presque ! fit Beatriz. Nous étions dans l'ascenseur ensemble et il y a eu un apagon. On est restés plus d'une heure. J'ai été obligée de le sucer sans arrêt. Ce salaud, il bande tout le temps.

— Que fait-il, à part bander ? demanda Malko.

— Oh, il écrit des poèmes, il trafique un peu. C'est un élément asocial, comme moi, ajouta-t-elle avec un petit rire.

Elle se leva, et, dans l'obscurité, se reversa du rhum, revenant ensuite s'allonger contre Malko. De toute évidence, le rhum et la baise étaient les deux mamelles du castrisme. Il regarda la terrasse vide et dit :

— On peut faire un tour dehors ?

La chaleur poisseuse était étouffante, dans cette petite pièce.

— ¿Cómo no ? fit Beatriz.

Ils passèrent sur la terrasse où la brise marine rendait l'atmosphère

plus respirable. Devant eux, l'Atlantique ressemblait à une grande pièce de velours noir.

— C'est curieux, cette mer vide, remarqua Malko. Il n'y a pas un bateau !

— Cette mer, ce sont les murs de notre prison, dit Beatriz d'une voix soudain pleine de tristesse. Tous les Cubains rêvent de s'évader. Certains le font. Ce sont les balseros.

Prudent, Malko ne fit aucun commentaire. Ce pouvait être une provocation. Beatriz enchaîna tout à coup :

— Dans ta chambre, au Nacional, il y a des échantillons de shampoing, de savon, de crèmes. Tu pourras m'en apporter ? On ne trouve rien avec des pesos. Le gouvernement a lancé un dentifrice hecho in Cuba, l'année dernière. Mais au bout de quinze jours, il devenait tout dur ! On ne pouvait même pas le sortir du tube. Bueno, il reste encore du rhum...

— Je vais rentrer, dit Malko, je me lève tôt demain.

À la lueur d'une bougie, il se rhabilla. Beatriz proposa, en lui ouvrant la porte :

— Si tu veux, après-demain, on peut aller à la plage de Tarara. On fera l'amour dans l'eau et, avec tes cucs(60), on ira manger de la langouste.

Tout était interdit à Cuba, mais les Cubains, à force de débrouillardise, parvenaient à améliorer leur sort. Surtout quand ils avaient des dollars... À cause de l'apagon, Malko descendit à pied. Par moments, il n'y avait plus de rampe, des marches manquaient, d'autres étaient glissantes comme un glacier et surtout, on n'y voyait strictement rien. Chaque fois qu'il effleurait un mur poisseux, il en avait la chair de poule. Dans l'entrée, en bas, deux hommes chuchotaient dans un recoin ; il sembla à Malko qu'ils se masturbaient mutuellement, mais c'était peut-être l'effet du rhum.

Il regagna le Malecon désert. Seules quelques familles étaient encore allongées sur le « sofa ».

Si Beatriz était une puta militante, elle allait faire un bon rapport sur lui.

* *

*

Isabel Jovellar s'était levée à six heures pour filer sur sa Suzuki au Habana Libre, afin de commencer son enquête sur cet espion encore sans visage. Pendant plus d'une heure, elle avait interrogé les femmes de chambre, le personnel de la réception, les segurosos attachés à

l'hôtel, à propos des suspects de la liste remise par le général Cienfuegos. À l'issue de cette première enquête, elle en avait « isolé » trois qui demandaient des recherches supplémentaires. Deux Canadiens et un Italien.

Ensuite, elle irait au Capri, et de là, au Nacional. Son portable sonna.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda le général Cienfuegos.

— J'avance, assura Isabel Jovellar. On fera le point ce soir.

— Con mucho gusto, approuva le général.

C'était toujours bon de joindre l'agréable à l'utile.

— Ton mari ne peut pas t'aider ? continua-t-il.

— Aujourd'hui, il n'a pas le temps : il va à la « séance de répudiation » chez ce gusano d'Oswaldo Paya.

La « séance de répudiation » était une manifestation « spontanée et populaire » où des fidèles du régime se réunissaient devant le domicile d'un dissident pour le conspuer, le menacer ou jeter des pierres sur sa maison... Bien que la DGI sache parfaitement que les dissidents ne représentaient pas un véritable danger, ils agaçaient en mettant le doigt sur les plaies les plus criantes du régime castriste. Seul l'abject Gabriel Garcia Marquéz, écrivain totalement inféodé à Fidel Castro, trouvait ces manifestations parfaitement normales.

Isabel Jovellar méprisait les intellectuels indécis et coupés de la réalité, ces gusanos bavards aux rêveries fumeuses. Elle rangea son portable et se dirigea vers l'hôtel Capri, à la recherche de l'espion sin rostro(61).

* *

*

Tout au bout de Miramar, à l'extrême ouest de La Havane, la marina Hemingway avait triste allure. Des cottages et des appartements abandonnés, des quais vides, à l'exception d'un énorme yacht immatriculé aux Cayman Islands. Les Cubains avaient imposé tellement de restrictions aux navires de passage que les étrangers n'y relâchaient plus.

George Wimont, un homme de haute taille aux cheveux blancs en brosse et au visage énergique, attendait Malko à l'entrée. Ce dernier lui offrit les deux bouteilles de Taittinger achetées au passage dans le petit supermarché et les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main. Ils étaient censés se connaître. Ils gagnèrent le quai où un cabin-cruiser Bertram de 48 pieds était amarré, juste avant le poste de douane.

Malko donna son passeport au skipper, un vieux Cubain moustachu au visage buriné qui alla le faire tamponner à la douane. Lorsqu'il revint, ils larguèrent aussitôt les amarres et le Bertram fila dans la marina, en direction de la mer.

— Regardez ce qui reste du casino ! lança George Wimont.

Abandonné depuis quarante-six ans, le bâtiment n'était plus qu'une ruine. Le cabin-cruiser accéléra : devant eux, la baie de La Havane était vide, à part un porte-containers se dirigeant vers le port. George Wimont et Malko montèrent sur la dunette.

— Je ne sais pas ce que vous êtes venu faire à Cuba et je ne veux pas le savoir, dit le courtier en pétrole. « On » m'a simplement demandé, en cas de besoin, de vous exfiltrer.

— C'est faisable ?

— Oui. Sous certaines conditions. Mon bateau est toujours prêt à partir. Ils ont l'habitude de me voir aller à la pêche. Il suffit de faire tamponner les passeports. Ensuite, ils ne pourront pas me rattraper. Le seul patrouilleur fait dix nœuds de moins que moi.

— Et s'ils tirent ?

— Ils n'oseront pas.

— Et les avions...

— Le temps qu'ils les fassent décoller, nous aurons franchi la limite des eaux cubaines, douze milles nautiques... Depuis l'incident où un Mig cubain a abattu un Cessna avec des dissidents dans l'espace aérien international, les Cubains sont prudents. Ça leur a coûté trop cher politiquement. De plus, dans votre cas, on viendra vite à notre secours...

— Et vous ? objecta Malko.

— Je suis en fin de séjour... Au pire, ils m'expulseront. Vous avez mon portable. Il suffit de m'appeler en disant que vous avez envie d'une partie de pêche au gros. Mais, attention, ils sont très bien organisés. En quelques minutes, ils peuvent isoler la marina Hemingway et bloquer les bateaux qui s'y trouvent. Dans ce cas...

Ils filaient parallèlement à la côte après avoir mouillé quatre lignes. Il faisait un temps de rêve. Pas une embarcation en vue, sauf deux coquilles de noix tout près du bord.

Un poisson mordit et ils sortirent de l'eau une bonite. George Wimont soupira :

— Quand on pense qu'il n'y a pas une seule poissonnerie à La Havane ! Les bateaux de pêche sont en panne ou n'ont pas le droit de sortir. Quant aux langoustes, elles sont vendues directement en Jamaïque. Je paie mon capitaine en dollars. Il les enterre dans son jardin, dans une boîte en fer, et les sort de temps en temps pour les laver... Il y a des millions de dollars enterrés un peu partout, à Cuba. Les Cubains n'ont aucune confiance dans le peso, même convertible,

qui ne vaut rien hors de Cuba. Alors, ils s'assoient sur leurs dollars et ils attendent.

— Quoi ?

George Wimont haussa les épaules.

— La fin de ce régime de fous. La liberté. Ici, les gens se battent à la machette pour une ampoule électrique. Il n'y a rien.

Un second poisson mordit. Malko, soudain, ne regretta pas d'avoir accepté de venir à Cuba. S'il pouvait hâter la fin du calvaire des onze millions de Cubains, ce serait une bonne action...

Cette mer désespérément vide était un spectacle saisissant ! Penser que Key West se trouvait à une centaine de milles au nord !

Une autre planète.

Il longeait la côte, qui de loin semblait celle d'un pays normal. Hélas ce n'était que le dernier laboratoire triste d'un marxisme tropical aux abois.

Un avion surgit dans le ciel, trop haut pour qu'on puisse voir ses couleurs. Malko se dit que c'était peut-être celui de Fedora Kulak. Bientôt, son dispositif serait complet. Il ne restait plus qu'à se découvrir en allant au cimetière Colon. Et là, il entra dans la zone rouge.

CHAPITRE VIII

Miguel Barreiro, allongé au bord de sa piscine, s'immobilisa, le pouls à 200. On venait de sonner à son portail. Sans se lever, il appela son cuisinier.

— Ignacio, va ouvrir !

À chaque seconde, il s'attendait à voir surgir des policiers qui l'emmèneraient Dieu sait où. Son entrevue avec Caridad Valdes, l'interrogatrice de la policía especial, l'avait traumatisé. Il mourait d'envie de fuir Cuba, sans oser le faire. Et s'il se faisait bloquer à l'aéroport ? Après son interrogatoire, il avait rendu visite au premier conseiller de l'ambassade d'Espagne, un de ses amis, et lui avait fait part de ses problèmes. Ils avaient convenu de se téléphoner tous les jours. Si Miguel Barreiro disparaissait, le diplomate devait aussitôt se mobiliser.

Sans garantie de résultat. On pouvait demeurer dans les caves de la Villa Marista des mois, sans que les Cubains le reconnaissent. Le système était totalement opaque.

Ignacio revint avec une enveloppe qu'il lui tendit.

— De parte del señor Steiner.

Miguel Barreiro ouvrit. C'était un carton pour un dîner le soir même chez le président de Nestlé, qui l'invitait régulièrement. Son premier réflexe de satisfaction laissa vite la place à un sentiment beaucoup plus mitigé. Lee Dickson était presque systématiquement invité à tous les dîners de Steiner...

L'Américain, n'ayant plus de nouvelles depuis la dernière « livraison » de la boîte aux lettres morte du paladar Le Chansonnier, devait s'impatience. Le dîner était une excellente occasion de lui dire qu'il ne pouvait plus compter sur lui pour avoir des nouvelles de la santé de Fidel Castro. Il avait trop peur.

Il alla s'habiller pour se rendre à un rendez-vous de chantier et sortit au volant de sa Mercedes. Nouveau choc au cœur : une Lada grise était garée juste en face. Ils ne bronchèrent pas quand il passa devant eux, mais, cent mètres plus loin, lorsqu'il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, il vit la voiture derrière lui. Ils le suivaient sans se cacher. Miguel Barreiro faillit en rater la Quinta. Une idée horrible venait de le traverser. S'il était suivi, « ils » sauraient qu'il se rendait au dîner Steiner. Or, Lee Dickson était, lui, forcément suivi. Quelle conclusion pouvaient en tirer les hommes de la Seguridad ? Miguel Barreiro repensa à l'allusion de l'interrogatrice de la policía especial à ses voyages à Cayman Islands. Si on le soupçonnait de rencontrer Lee Dickson à Cuba, il aggravait son cas.

Il n'irait pas à ce dîner. Et tant pis si les Américains apprenaient la mort de Fidel Castro par la radio. Le soulagement d'avoir pris cette décision fut de courte durée. Il y avait une autre épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Si Carlito était arrêté, il risquait de parler du secret qu'il avait confié à Miguel Barreiro. En additionnant ça aux contacts avec Lee Dickson, c'était l'accusation d'espionnage assurée. En s'engageant dans le tunnel menant au Vedado, Miguel Barreiro se jura de ne plus jamais approcher l'Américain.

* *

*

Malko avait à peine eu le temps de se doucher après sa promenade en mer pour aller retrouver Marita Diaz, la galeriste. Celle-ci l'attendait dans le lobby, lunettes de soleil dans les cheveux, T-shirt et pantalon de toile moulant, regard direct.

— On prend ma voiture, proposa-t-elle.

C'était un gros 4 x 4 Chevrolet tout neuf aux vitres fumées, en plaques orange, chose plutôt rare à Cuba.

— C'est le véhicule de mon ami, expliqua-t-elle. Un Espagnol qui a pris sa retraite ici.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— À Miramar, au paladar de la calle 10. Mais avant, nous allons chercher mon père.

— Votre père ?

— Oui, je me suis souvenue que je devais déjeuner avec lui aujourd'hui. Il m'a dit qu'il serait très content de vous rencontrer.

— Vous avez lu la lettre de votre frère ?

— Oui. Il ne se rend pas compte de nos problèmes. Sans cet embargo cruel et injuste, la vie serait bien meilleure...

Antienne classique du régime : l'embargo imposé par les États-Unis à Cuba était depuis longtemps une passoire ; les Américains vendaient même du sucre à Cuba !

Au moins, Marita Diaz affichait ses convictions. Tout de suite après le tunnel de Miramar, elle tourna à droite, gagnant la Première Avenue.

— Que fait votre père ? demanda Malko.

— Il est à la retraite depuis peu, mais il voyage beaucoup, en Angola surtout.

— Il était militaire ?

Marita Diaz sourit, très fière.

— Oui, il était colonel au G5. Vous savez ce que c'est ?

Malko faillit sauter par la portière.

— Non, prétendit-il, une boule lui obstruant soudainement le gosier.

Le G5 était le service de renseignement extérieur cubain ! Dont les membres avaient tenté d'exporter la révolution castriste dans toute l'Amérique latine et en Afrique. Il n'eut pas le temps de réfléchir longtemps. Le 4 × 4 venait de s'arrêter. Il aperçut un Noir, le crâne dégarni, portant veste et cravate, tenue inhabituelle à Cuba. Marita poussa une exclamation.

— Ah ! Il s'est encore habillé en espion ! J'ai honte !

* *

*

Le petit paladar de la calle 10 ressemblait à une paillote, avec son toit de chaume et sa vue sur la plage. Le père de Marita Diaz était en train de raconter à Malko comment il avait prêté main-forte à Salvador Allende, en 1973, afin d'aider à la révolution chilienne. Et ensuite, comment il avait fait de nombreux séjours en Angola, au Nicaragua, en Éthiopie ! Le regard vif, souriant, détendu, il était sympathique, mais Malko demeurait sur ses gardes. Comment la CIA ignorait-elle le métier du père de Marita ? Ce dernier avait forcément gardé des contacts dans les Services. Au mieux, il risquait de se renseigner sur Malko. Par routine.

Dans son métier, on ne débrayait jamais.

— Et vous ? demanda-t-il à Malko, que faites-vous ?

Malko parla de ses placements financiers, expliqua ce qu'étaient les hedge-funds. Le déjeuner se déroula sans encombre, sous une chaleur accablante. Pas trop mauvais. Des filets de « grouper(62) » frit accompagné de riz, et un flan.

— Que pensez-vous de Cuba ? demanda à la fin du repas le père de Marita.

— Le peuple cubain a beaucoup de courage, dit Malko sans se compromettre.

Le vieil espion sourit.

— Beaucoup de gens voudraient encore que notre révolution échoue. Moi, j'ai rempli mon devoir internationaliste, mais je suis toujours vigilant. Nous avons beaucoup d'ennemis au Nord. Et même nos amis russes se sont mal conduits avec nous. Moi qui ai été formé à Moscou, cela me fait de la peine. (Il regarda sa montre.) Je dois vous quitter. On va venir me chercher ici.

Marita Diaz s'arrangea pour payer et ils sortirent ensemble du

restaurant. Une Lada en plaques vertes – l’armée – attendait, un chauffeur en uniforme au volant.

— J’espère vous revoir, dit-il à Malko. Si vous vous intéressez à l’Afrique, je vous présenterai l’homme qui m’a tout appris, celui qui a créé chez nous le département « MC ».

— Qu’est-ce que c’est ?

Le Cubain sourit.

— Ce que les Américains appellent les « opérations spéciales ». Hasta luego.

Malko regarda s’éloigner la Lada aux plaques vertes ; mal à l’aise. C’était un piège, ou une coïncidence fâcheuse. Marita Diaz semblait ravie.

— J’admire beaucoup mon père, fit-elle. C’est grâce à ses relations que j’ai pu obtenir une belle maison ; il faudra que vous y veniez. Quand mon frère est parti, j’avais tellement honte ! Mes amis ne m’ont pas parlé pendant des semaines. J’aurais préféré qu’il se noie avant d’arriver en Floride...

Tout était dit. Ils roulaient vers le Nacional. Malko se sentit obligé de faire un geste.

— Venez prendre un verre sur la terrasse, proposa-t-il.

— ¡ Con mucho gusto ! Je vais garer la voiture.

* *

*

Isabel Jovellar arrivait au Nacional quand elle remarqua un 4 × 4 en plaques orange qui s’arrêtait sous le porche. Inhabituel. Automatiquement, elle sortit son carnet et nota le numéro de la plaque. Observant du coin de l’œil ses passagers en descendre : une brune, vraisemblablement cubaine, et un homme grand et blond, forcément étranger. Le couple entra dans l’hôtel et Isabel Jovellar se dirigea vers les ascenseurs. Elle monta jusqu’au huitième – le dernier étage –, poussa la porte de l’escalier de secours et grimpa à pied un escalier donnant accès à un bungalow construit sur le toit.

En haut des marches, une porte métallique grise, sans aucune inscription : cette partie de l’hôtel était interdite au public.

Elle sonna, regardant bien en face l’œillet fixé dans le battant.

Derrière cette porte se trouvait la pièce secrète qui regroupait tous les dispositifs d’écoute de l’hôtel ; certaines chambres du Nacional étaient espionnées par des caméras dissimulées dans les boiseries et d’autres, encore plus nombreuses, truffées de micros. Ces chambres étaient affectées par la direction à ceux qui devaient être surveillés par

la DGI.

Le battant s'entrouvrit et Isabel exhiba sa carte rouge de la DGSE.

— Buenos días, compañera, fit le policier, en ouvrant largement le battant.

Les murs de la pièce sans ouverture étaient tapissés de petits écrans de télévision, activés à partir d'un pupitre central. Une cinquantaine de magnétophones tournaient silencieusement. Le contenu de leurs écoutes était ensuite envoyé au QG, Villa Marista, où il était analysé. Isabel Jovellar sortit une courte liste de sa serviette. Quatre de ses « clients » potentiels étaient descendus au Nacional. Elle donna leurs noms au policier qui pointa sa liste : aucun ne se trouvait dans une chambre « aménagée ».

— Veux-tu que je les fasse changer de chambre ? demanda-t-il, plein de zèle.

— Pas tout de suite. Je vais d'abord enquêter un peu.

Il lui fallait quelques indices et, pour le moment, elle n'en avait pas. Elle redescendit et commença à interroger les femmes de chambre des différents étages, sans rien glaner d'intéressant. Les quatre « cibles » menaient une vie de touristes normaux. Aucun contact suspect. Isabel Jovellar se dit qu'elle allait recouper ces éléments avec ceux de ses collègues chargés de la surveillance des dissidents et des Américains. Parfois, même les professionnels commettaient des imprudences...

Un peu découragée, elle décida d'aller boire une limonade sur la terrasse du Nacional.

Un des endroits les plus agréables de Cuba, avec une vue imprenable sur le Malecon et l'Atlantique. Bâti sur un promontoire rocheux, l'hôtel dominait les environs. Presque toutes les tables du salon de thé en plein air étaient occupées. Près du bar, un orchestre de mariachis essayait de mettre un peu d'ambiance, pour secouer les touristes abrutis de chaleur et de visites guidées. Une grande pelouse occupait tout le promontoire, ornée de deux vieux canons, avec un petit restaurant à droite.

Isabel Jovellar se glissa à une table vide, se faisant la réflexion qu'elle était la seule Noire... Désaltérée, elle regarda autour d'elle et repéra le couple qu'elle avait vu sortir du 4 × 4. Ce qui lui rappela d'effectuer une vérification de ce côté-là. De toute façon, cela montrerait à son chef et amant qu'elle ne laissait rien passer. On ne faisait jamais assez de rapports.

Elle reprit sa liste, se demandant si parmi ces noms relevés avec un certain arbitraire, se cachait l'espion infiltré à La Havane.

Lee Dickson, debout à la fenêtre de son bureau, regardait les énormes vagues qui venaient se briser sur la rambarde de pierre du Malecon. Rongeant son frein jusqu'au soir. Pourvu que Miguel Barreiro vienne au dîner chez Steiner. C'est lui qui avait demandé au patron de Nestlé de l'inviter. Depuis le dernier compte rendu indiquant une aggravation de l'état de santé de Fidel Castro, Lee Dickson n'avait aucune nouvelle de sa source. Tous les soirs, il envoyait quelqu'un relever la boîte aux lettres morte du Chansonnier. En vain. Or, le compte à rebours avait commencé. Le contact avec le général Anibal Guevara était imminent et ce dernier exigerait sûrement des informations sûres avant de se lancer dans un golpe.

Il adressa de nouveau une prière au ciel pour que l'architecte espagnol vienne au dîner. Bien sûr, cela représentait un petit risque, mais les Cubains étaient accoutumés à voir Lee Dickson fréquenter les soirées des expatriés. Pourvu simplement qu'il n'y ait pas trop de micros chez Steiner et que son personnel ne soit pas totalement sous le contrôle de la DGSE... Pour calmer son angoisse, Lee Dickson prit une bouteille de scotch dans le bar et se versa une rasade de Defender « Success ». Six étages plus bas, des policiers plaçaient des barrières en travers du Malecon pour interdire la circulation à cause des vagues.

Son scotch avalé, l'Américain se mit à la rédaction d'un câble à destination de Langley résumant la situation. Seul point positif : Fidel Castro ne donnait toujours pas signe de vie. Dans un pays sans médias, aucun recoupement n'était possible ; il pouvait être parti chasser le crocodile dans les marécages autour de la baie des Cochons ou se promener dans la sierra Maestra. Il adorait cela. Les Cubains, trop occupés à survivre, se moquaient éperdument de son absence.

* *

*

Elle était là !

Malko venait de quitter Marita Diaz lorsqu'il avait aperçu de dos la silhouette d'une femme blonde avec un chignon qui se dirigeait vers la terrasse.

Il alla acheter un vieux journal italien chez le concierge et gagna la terrasse. Fedora Kulak s'était installée près du bar. Elle tourna la tête et leurs regards se croisèrent. Elle demeura impassible. Bonne professionnelle. L'orchestre des mariachis continuait son tour des

tables. Son chef s'approcha de Malko.

— ¿ Que gusta, señor ?

Malko comprit que la chance était de son côté. Il glissa un billet de dix pesos dans la main du musicien et désigna la table de Fedora Kulak.

— Si vous pouvez jouer quelque chose de romantique pour la blonda...

Le chef d'orchestre alla murmurer quelque chose à l'oreille de Fedora et, trois minutes plus tard, les sept mariachis, en demi-cercle autour de sa table, s'égosillaient sur Que linda es Vera Cruz. Leur numéro terminé, ils passèrent à la table suivante. Fedora tourna la tête vers Malko et lui adressa un petit signe de la main. Il se leva aussitôt et vint s'incliner devant elle.

— Thank you very much ! lança-t-elle. Venez donc prendre un verre.

Lorsqu'il fut assis, elle dit à voix basse :

— Bien joué. Tout va bien ?

— Jusqu'ici, mais je n'ai encore rien fait...

— Cela me rappelle l'Union soviétique, dit Fedora Kulak. Il faut faire très attention.

— Évidemment, approuva Malko. Je pense que nous pourrions dîner ensemble. Si on nous observe, cela n'étonnera personne.

— Dobre. Viens me chercher à huit heures au Habana Libre. Je serai dans le lobby.

Malko resta encore quelques minutes à la table puis remonta. Peu à peu, les choses se mettaient en place.

* *

*

Fedora Kulak était magnifique, avec une robe de soie imprimée qui volait autour d'elle, plaquant ses seins contre le tissu... Le chignon lui donnait une allure particulièrement altièrè.

— Nous allons à la Guarida, annonça Malko, là où on a tourné le film Fraises et chocolat. Dans la Vieja Habana.

Ils suivirent le Malecon, s'engageant ensuite dans l'étroite calle Concordia, bordée de vieux immeubles en piteux état.

Le paladar se trouvait au second étage d'un vieil immeuble qui avait dû être très beau, avec un escalier de marbre aux marches usées, des statues, des plafonds peints qui tombaient en lambeaux. Les trois salles pleines de charme étaient bourrées de touristes. Dans la rue, un orchestre jouait une salsa endiablée. Une ombre passa dans les yeux

cobalt de Fedora Kulak.

— On se croirait en vacances ! soupira-t-elle. Ce serait bon d'être comme tout le monde.

Ils dînèrent vite, chassés par un groupe bruyant de Canadiens. Dans la calle Concordia, ils échangèrent leur premier baiser cubain.

— J'ai envie de toi, murmura Fedora. Comme à Washington.

Malko la raccompagna pourtant sagement au Habana Libre. Il fallait que leur idylle soit vraisemblable, si on les observait.

Seul dans sa chambre, il regarda les vagues démontées, profitant de ses derniers moments de paix. Il avait décidé de se rendre au cimetière Colon le lendemain, pour déposer un bouquet de fleurs sur la tombe anonyme du général Arnaldo Ochoa.

Le vrai début de sa mission.

C'est là que les risques commençaient. En circulant, il avait remarqué que les policiers en gris qui pullulaient étaient tous équipés d'une oreillette qui les reliait à leur centrale ; ils pouvaient donc réagir très vite.

CHAPITRE IX

Un soleil brûlant écrasait l'immense cimetière Colon qui occupait plusieurs hectares au nord du quartier du Vedado. Un bus déversait des touristes espagnols au moment où Malko franchit le monumental portail d'entrée composé de trois arches de pierre représentant la Sainte-Trinité. Le cimetière faisait partie du circuit touristique, y compris la chapelle octogonale située à son centre, enrichie d'une immense fresque représentant le Jugement dernier.

Malko avait pas mal tourné dans la ville avant d'arriver là, effectuant plusieurs ruptures de filature discrètes et se garant finalement dans une des rues en contrebas de l'entrée nord, la principale.

Un magnifique corbillard briqué comme un sou neuf, une Cadillac de 1958, était garé devant la boutique où on pouvait se procurer le plan du cimetière, des fleurs et des souvenirs. Il acheta pour dix pesos deux bouquets d'orchidées à une vieille Cubaine ridée qui le regarda à peine, puis s'engagea dans l'allée centrale du cimetière.

À l'ombre d'un monument funéraire, il déplia le plan et s'orienta. L'allée B se trouvait à gauche de l'avenue principale menant à la chapelle. La plupart des panneaux indicateurs étaient couchés à terre ou illisibles. L'allée B s'enfonçait vers l'est, alternant des tombes très simples, souvent sans la moindre inscription, et de majestueux monuments, la plupart du temps en piteux état.

Il avait mémorisé le numéro de la tombe du général Ochoa, mais, après avoir parcouru deux fois l'allée, il s'arrêta, transpirant sous le soleil de plomb. Certaines tombes étaient numérotées, d'autres pas... Ce qui était le cas de celle du général Ochoa. Sa mission commençait mal et il se sentait tout bête avec ses petits bouquets de fleurs... Regardant autour de lui, il aperçut un Noir, torse nu, en train de réparer un monument à deux allées de là. Il se dirigea vers lui.

En le voyant, le Noir descendit de son échelle et lui sourit.

— ¿ Que quieres, amigo ?

— Je cherche la tombe d'El Grande General, dit Malko.

Le Noir se figea et secoua la tête.

— Je ne connais pas.

Déjà, il remontait sur son échelle. Malko sortit un billet de dix pesos convertibles et le lui tendit.

— Il paraît qu'elle est dans l'allée B. C'est seulement pour déposer quelques fleurs.

Le Noir hésita quelques instants, puis redescendit, prit le billet et, sans un mot, se dirigea vers l'allée B. Pour s'arrêter devant une tombe

envahie par les herbes, sans inscription, à côté d'un grand mausolée de marbre noir abritant les tombes de la famille Gabriel.

— Es aqui, annonça-t-il, avant de s'éloigner et de reprendre son travail.

Malko déposa le petit bouquet qui n'allait pas tenir longtemps sous le soleil brûlant et s'éloigna. Étrange bouteille à la mer... Remontant jusqu'à la chapelle, il se mêla aux touristes avant de repartir. Qui allait recueillir son signal ? Ce ne pouvait être qu'une personne travaillant au cimetière... Il regagna sa Skoda transformée en four. Selon le protocole établi par Lee Dickson, il reviendrait le lendemain pour prendre son premier contact vraiment dangereux. Joachim, l'homme qui le conduirait au général prêt à faire un golpe pour barrer la route à Raul Castro.

Revenu au Nacional, il fila à la piscine. Petit choc agréable : Fedora Kulak, en bikini rose, était allongée sur une chaise longue. Comme ils l'avaient prévu la veille. Malko s'installa à côté d'elle et le sourire de la Russe le réchauffa.

— Si on se baignait ? proposa-t-elle.

Ils entrèrent dans la grande piscine presque déserte et, debout dans l'eau, Fedora s'approcha à le frôler.

— J'espère qu'on pourra se retrouver ce soir, suggéra-t-elle. Ce soleil me met en feu.

— Pas de problème, promit Malko, mais il faudra surveiller ce que nous disons dans la chambre. À cause des micros.

— Il y a sûrement des micros, renchérit-elle. Nous avons l'habitude de travailler de cette façon. Les Cubains nous ont imités.

Malko, en maillot, gagna les toilettes et promena ses doigts sur le haut de la porte. Il sentit un nouveau plastique qu'il décolla. Il contenait une inscription similaire à la première : 888 43 28 10 PM.

Son prochain contact avec Lee Dickson, le chef de station de la CIA. Ce soir à dix heures.

* *

*

Lee Dickson dînait chez les Steiner, à Miramar. À côté de ce que les Cubains appelaient « la tour de contrôle », la hideuse ambassade ex-soviétique qui se dressait comme un monument de béton inachevé, en bordure de la Quinta. Ce que les passants prenaient pour des antennes sur le toit n'était en fait que des fers à béton rouillés : le sommet de la tour carrée n'avait jamais été terminé, faute de capitaux...

Jusqu'au moment où ils étaient passés à table, Lee Dickson avait

guetté l'arrivée de Miguel Barreiro. Le maître de maison avait appelé son portable mais il n'était pas branché.

Pour le chef de la station de la CIA, c'était tragique. Parce que l'autre partie de l'opération « Iglesia » était lancée...

Le dîner terminé, le maître de maison déboucha une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs et servit les invités. Lee Dickson s'éclipsa discrètement, d'abord dans le jardin, puis dans l'avenida Primera. Il avait repéré une cabine juste en face de la maison des Steiner. Il regarda autour de lui : le quartier était désert, pas un piéton, pas une voiture.

Appuyé au mur, il attendit : sa montre indiquait dix heures moins deux. La sonnerie du taxiphone le fit sursauter et il courut décrocher.

— C'est moi, annonça Malko.

— Où êtes-vous ?

— Au Nacional. J'ai déposé le bouquet ce matin. J'y retourne demain. Espérons que cela sera positif.

— Rien de négatif ?

— Sofar, so good... J'ai effectué la liaison avec F. Et de votre côté ?

— « Iglesia » est aux abonnés absents, avoua le chef de station. Je devais le voir ce soir, il n'est pas venu.

— Fâcheux, commenta Malko.

— Je vais mettre en route un plan de secours, promet l'Américain. De toute façon, nous avons un peu de temps devant nous.

— Espérons, conclut Malko. J'attends votre prochain message.

Lee Dickson raccrocha. Heureusement qu'il avait mis sur pied ce système de communication. Il avait payé très cher à un employé d'ETCSA, la compagnie cubaine de téléphone, les numéros d'une dizaine de cabines publiques de La Havane, qui fonctionnaient soit avec une carte, soit avec des pesos, pour les plus anciennes. Grâce à ce système, il pouvait communiquer sans crainte d'être intercepté. Les Cubains n'avaient pas les moyens techniques de mettre sur écoutes tous les taxiphones de La Havane.

Il regagna le jardin des Steiner, encore plus angoissé. Son hôte venait d'ouvrir une seconde bouteille de Taittinger Comtes de Champagne en l'honneur de l'anniversaire de sa femme. Lee Dickson prit une flûte mais il n'avait pas vraiment le cœur à se réjouir. Contrairement à ce qu'il avait affirmé à Malko, il n'avait aucun plan de secours pour contacter Miguel Barreiro.

* *

*

C'était une réunion restreinte dans le bureau du général Cienfuegos, avec Isabel Jovellar et le colonel Montero, patron du centre d'écoutes de Lourdes, une banlieue de La Havane. Jadis monté par les Allemands de l'Est, le centre était géré depuis par les Cubains. Le colonel Montero avait demandé à être reçu d'urgence, pour communiquer une information très importante.

— Mes hommes chargés du département « Impérialistes » ont relevé une anomalie dans le comportement du représentant principal de la CIA, Lee Dickson, annonça l'officier cubain. Depuis quelques jours, il a reçu deux appels sur des cabines publiques...

— Quelle est l'origine de ces appels ? demanda aussitôt le général Cienfuegos.

L'ETCSA, sur l'ordre de la DGI, avait fait en sorte que d'une cabine publique on ne puisse appeler les ambassades étrangères. Mais ces appels qui n'aboutissaient pas étaient néanmoins comptabilisés. Le service du colonel Montero recevait donc quotidiennement le relevé de toutes les communications données à partir de cabines publiques, avec les destinataires.

— C'est ce qui est bizarre, répondit le colonel Montero, ces appels ont été donnés à partir d'autres cabines publiques.

Un ange passa.

Quelque chose ne collait pas. Aucune cabine n'avait de numéro affiché. Elles étaient conçues pour donner des appels, non pour en recevoir. Le général Cienfuegos sentit qu'il y avait anguille sous roche. Les Américains avaient réussi à se procurer des numéros de cabines et pouvaient ainsi communiquer avec qui ils voulaient, à la barbe des Services cubains.

— Ce sont encore ces gusanos de dissidents, avança le colonel Montero. Il faut resserrer la surveillance autour d'eux. Ils doivent manigancer quelque chose.

Isabel Jovellar intervint.

— Compañero colonel, dit-elle, je ne pense pas qu'il s'agisse des dissidents. Ils n'ont jamais hésité à contacter ouvertement les impérialistes. (Elle échangea un regard avec le général Cienfuegos avant de continuer :) Le général pense que les impérialistes ont introduit chez nous un ou plusieurs agents que nous n'avons pas encore identifiés. Je crois que grâce au système des taxiphones, ils prennent leurs ordres.

Le général Cienfuegos regarda Isabel Jovellar avec un mélange de désir et de fierté. Non seulement elle avait un cul inouï, mais elle savait se servir aussi de son cerveau.

— Peut-on mettre les cabines de La Havane sur écoutes ? demanda-t-il.

— On peut le faire pour certaines, répliqua le colonel Montero,

mais pas pour toutes, nous ne possédons pas assez de matériel ni de personnel.

— Vous avez, bien entendu, la localisation des cabines d'où ont été donnés les appels ? demanda Isabel.

— Claro que si. Calle O, l'hôtel Nacional, dans le Vedado. Cet appel-là a été réceptionné par le chef de la CIA, hier soir à dix heures, avenida Primera, dans Miramar, en face de la résidence des Steiner, où il dînait. Il a été photographié par infrarouge pendant qu'il téléphonait.

Isabel Jovellar notait fébrilement. Elle leva la tête.

— Il me faut les heures exactes de ces deux appels, exigea-t-elle.

Le colonel Montero les lui donna. Après les avoir notées, Isabel Jovellar se tourna vers le général.

— Compañon General, j'ai besoin d'aide. J'ai sélectionné sept hommes qui pourraient être l'agent des Américains, bien qu'en apparence, ils ne se livrent à aucune activité répréhensible. Il faut désormais qu'ils soient suivis jour et nuit afin de vérifier s'ils utilisent des taxiphones.

— Absolument, confirma le chef de la DGI. Tu auras tout ce qu'il faut. (Puis, tourné vers le colonel Montero, il ajouta sèchement :) Je veux savoir très vite comment les Américains se sont procuré ces numéros. Quelqu'un à ETCSA travaille pour eux. Il faut le débusquer.

Il jubilait à l'idée de pouvoir prendre les Américains à leur propre jeu. Il restait à mettre en condition l'architecte espagnol dont il allait avoir besoin.

* *

*

Malko se réveilla avec un mal de tête affreux : il avait abusé du mojito, la veille au soir, avant de raccompagner Fedora Kulak dans sa chambre du Habana Libre où ils avaient enfin fait l'amour. Même s'ils étaient observés, il ne s'agissait que d'une idylle banale entre deux touristes solitaires. Il avait regagné le Nacional au milieu de la nuit, pour tester une surveillance possible, sans rien voir de suspect.

Une petite boule pesait sur son estomac : les choses se passaient trop bien. Compte tenu du quadrillage cubain, c'était un miracle d'arriver à contacter un homme comme le général Anibal Guevara sans se faire repérer. Il avait décidé de se rendre au cimetière Colon, pour la seconde visite, en compagnie de Fedora.

Le vent du sud était retombé, laissant place à des nuages blancs. Quelques gouttes de pluie tombaient. Il acheta Granma au concierge

et le parcourut. Rien que la prose habituelle. Visiblement, personne ne s'inquiétait de l'absence de Fidel Castro. Il prit sa voiture au parking et partit récupérer la Russe au Habana Libre. Celle-ci l'attendait devant l'entrée, en T-shirt et mini-jupe, avec son éternel chignon.

Elle se glissa dans la Skoda et échangea un baiser passionné avec Malko. Les segurosos qui traînaient dans le coin seraient édifiés. C'était l'attitude innocente d'un couple en plein début d'idylle. Arrivé au cimetière, Malko se gara sur le petit parking triangulaire en face de l'entrée et ils prirent la direction de la chapelle. Ensuite, ils parcoururent sans se presser le cimetière avant de revenir vers l'allée B.

Le bouquet de fleurs que Malko avait déposé sur la tombe du général Ochoa avait disparu.

Il restait à trouver Joachim. C'est alors qu'il aperçut l'homme qui l'avait renseigné la veille, en train de cimenter la dalle d'une sépulture. Il s'approcha de lui et l'apostropha.

— Señor, je cherche Joachim. Il travaille ici. Vous le connaissez ?

Le Noir se redressa, posa sa truelle et enveloppa Fedora Kulak d'un regard gourmand et admiratif avant de laisser tomber :

— C'est moi.

Ainsi, l'intermédiaire entre les comploteurs militaires cubains et la CIA était un fossoyeur. Malko n'eut pas le temps de se poser des questions. L'homme dit à voix basse :

— Allez au Cafe del Oriente, plaza San Francisco de Asis. À la uno de la tarde. Solo.

Déjà, il reprenait son travail. Malko entraîna Fedora. Sa mission avait vraiment commencé.

* *

*

Lee Dickson rongait son frein dans son bureau, se creusant la tête pour trouver une idée afin de réactiver « Iglesia ». Son silence était plus que contrariant : catastrophique. Fidel Castro n'avait pas donné signe de vie depuis maintenant quinze jours. Sans aucune explication officielle. La télévision ne programmat pour les jours suivants aucun de ses discours fleuves. Une seule explication : son état ne s'était pas amélioré et à chaque instant on pouvait annoncer sa mort.

Le neurochirurgien espagnol était toujours à Cuba. La CIA épluchait la liste de tous les passagers quittant La Havane. Aucune visite officielle n'était prévue pour Fidel Castro, ce qui n'était pas cependant inhabituel. Lee Dickson ne se faisait aucune illusion : si

Castro était vraiment mourant, ses Services devaient surveiller plus que jamais les Américains.

Malko avait sans doute eu son second contact au cimetière Colon. Lee Dickson avait fait déposer par un de ses adjoints venu déjeuner au Nacional un nouveau message dans les toilettes à l'attention de Malko, donnant le numéro d'un taxiphone situé à une station-service.

* *

*

Miguel Barreiro sortait de son chantier sur l'avenida 47 quand il aperçut la Lada grise qui l'avait déjà suivi. Cette fois, il y avait trois hommes à bord. Ils ne bougèrent pas quand il se remit à son volant, mais il n'eut pas le temps de démarrer. Un des trois hommes était descendu. Il ouvrit sa portière et prit place à côté de lui.

— Buenos dias, fit-il poliment.

— Buenos dias, répondit l'architecte, mort de peur.

— Mon chef aimerait vous parler. Pouvez-vous venir avec nous ?

— Où ?

— Vous connaissez la calle San Miguel...

L'architecte sentit ses jambes se dérober sous lui. Calle San Miguel, il y avait la Villa Marista ! Pourquoi n'était-il pas convoqué à la policía especial ? Si le policier n'avait pas été à ses côtés, il aurait démarré en trombe pour essayer de gagner l'ex-ambassade américaine...

— Si, si, croassa-t-il. Je connais.

— Muy bien. Hasta luego.

Le policier cubain descendit et regagna sa Lada. Miguel Barreiro démarra comme un automate, s'engagea dans les lacets de l'avenida 47 jusqu'à la passerelle sur la rivière reliant Miramar au Vedado et s'engagea dans la calle 23. Soudain, la panique le submergea. Arrivé au croisement avec le Paseo, au lieu de tourner à droite vers le sud, il prit à gauche, descendant vers le Malecon. Il allait tenter de se réfugier à la Section des intérêts américains. Tant pis s'il devait y rester des semaines ou des mois. Tout était préférable aux caves de la Villa Marista.

Surpris, le conducteur de la Lada se laissa distancer. Miguel Barreiro déboucha sur le Malecon avec plus de cent mètres d'avance. Il lui restait un kilomètre à parcourir. Comme il était étranger, les soldats le laisseraient entrer. Et Lee Dickson devait lui ouvrir... Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur : la Lada était encore loin.

Soudain, deux motards en bleu surgirent d'une rue transversale et l'encadrèrent. L'un d'eux lui fit signe de se garer et l'autre se plaça

devant lui, l'obligeant à ralentir, puis à s'arrêter. Ils avaient sûrement été prévenus par radio par les policiers de la Lada... Découragé, Miguel Barreiro se gara, les mains tremblantes, couvert de sueur.

La Lada grise s'arrêta derrière lui et l'homme qui lui avait parlé en sortit et le rejoignit, rigolard.

— Señor, vous m'aviez dit que vous connaissiez la route... Il fallait tourner à droite, dans le Paseo, pas à gauche. Je vais venir avec vous.

Miguel Barreiro bredouilla une réponse inintelligible et le policier prit place à côté de lui. Liquéfié, Miguel Barreiro s'efforça de conduire le plus lentement possible. « Encore une minute, monsieur le bourreau. » Son accompagnateur avait mis une station musicale et se trémoussait sur son siège au son d'une salsa. La Mercedes pénétra dans le QG de la DGSE par la porte latérale de la calle Anita et son « guide » lui dit de se garer au milieu des véhicules à plaques bleues. Avant de l'escorter vers le bâtiment du fond.

— Il n'y en aura pas pour longtemps, assura le policier d'un ton rassurant.

Miguel Barreiro reprit espoir. Il avait été fou de s'affoler. Dieu merci, ils l'avaient arrêté avant qu'il ait atteint la Section des intérêts américains ! D'ailleurs, on ne semblait pas lui tenir rigueur de cet écart... Ils suivirent un couloir aux murs verdâtres et le policier ouvrit une porte, puis s'effaça pour laisser passer Miguel Barreiro.

Ce dernier aperçut une petite pièce carrée avec une table en métal au fond. Deux Noirs athlétiques, en tricot de corps et pantalon vert, y étaient appuyés. L'architecte n'eut pas le temps de se poser de question. D'une violente poussée dans le dos, le policier venait de le projeter dans la pièce... Il atterrit pratiquement dans les bras d'un des deux Noirs, qui mesurait vingt-cinq centimètres de plus que lui.

De la main gauche, le Noir le prit à la gorge, et la droite emprisonna les parties sexuelles de Miguel Barreiro, les pressant comme une orange dont on veut extraire le jus. L'architecte poussa un hurlement et, sous le coup de la douleur atroce, se plia en deux et perdit connaissance.

Dalia Sanchez acheva au pas de course la visite des trois étages de la Fábrica de Tabacos Partagas, située en plein cœur de la Vieja Habana, dans un immeuble à l'architecture baroque datant de 1845. Ébaubis, les touristes s'extasiaient devant les ouvriers, hommes et femmes, qui roulaient cent vingt cigares par jour pour environ huit dollars par mois. Pour les encourager, de la musique était diffusée par des haut-parleurs et, dans chaque atelier, le matin, un contremaître lisait au micro les articles les plus militants de Granma... Dalia jeta un coup d'œil au passage au menu affiché de la cantine et fit la grimace : un *perro frito*(63) pour un demi-peso « normal », ce n'était pas cher, mais on avait l'impression que ces saucisses étaient composées avec le contenu des poubelles.

Le groupe suivant attendait en bas, en face de la tienda où l'on pouvait acheter tous les cigares fabriqués là. Elle canalisa les sortants avec un sourire, recevant quelques pesos convertibles au passage. C'était un bon job à cause de cela. Peu à peu, elle avait amassé un petit pécule d'environ 2000 dollars, enterré dans le jardin de sa tante, à Nuevo Wajay. Avant de prendre en charge son nouveau groupe, elle regarda machinalement autour d'elle, au cas où Carlito se manifesterait enfin. Cela faisait plusieurs jours qu'elle n'avait plus de nouvelles de lui. Après la fiesta makumé, il avait dormi dans son minuscule appartement de la calle Manrique, pour la quitter le dimanche matin.

Depuis, pas de nouvelles. Et le sexe infatigable du jeune garde de Fidel Castro lui manquait beaucoup. Certes, elle savait qu'il s'était mis dans une sale histoire, mais, grâce à son poste, il s'en sortirait sûrement. De toute façon, elle n'avait aucun moyen de le joindre.

Tout à coup, elle vit venir dans sa direction trois hommes au visage fermé, mal habillés, l'air hargneux. Ils l'entourèrent et l'un d'eux, doté d'une petite barbe, demanda :

— Compañera Sanchez ?

Des segurosos. L'estomac brutalement noué, Dalia répondit :

— Si, compañero.

— Compañera, vien con nosotros(64).

Dalia faillit protester, désignant les touristes qu'elle devait coraquer, lorsqu'elle aperçut une de ses collègues qui les emmenait... Déjà, le seguroso l'entraînait vers une petite pièce, derrière le magasin, affecté au directeur des ventes qui ne s'y trouvait jamais.

Il prit place derrière le bureau et fit signe à Dalia de s'asseoir sur une chaise, tandis que les deux autres se plaçaient en travers de la

porte. Le seguroso prit dans une serviette en plastique un gros dossier qu'il ouvrit devant lui.

— Compañera, tu connais bien le compañero Carlos Fernandez ?

— Si, reconnu Dalia Sanchez.

— Es-tu au courant de ses activités ?

— Si, il est affecté à la seguridad d'El Commandante.

Le seguroso frappa son dossier du plat de la main.

— Je parle de ses activités criminelles.

Dalia baissa la tête, paniquée, et bredouilla :

— Je ne sais pas, compañero.

— Il ne t'a jamais dit qu'il se livrait à un important trafic de viande de bœuf ?

— Non, affirma Dalia.

C'est vrai qu'elle ne l'avait su qu'après, le samedi soir où il était arrivé en retard à la fiesta makumé.

Le seguroso tourna une page de son dossier et leva la tête.

— Est-il exact que le compañero Fernandez a passé chez toi la nuit du 19 au 20 mars ?

— Si, confirma Dalia, effondrée.

— Tu as donc donné refuge à un criminel en fuite conclut sévèrement le seguroso. C'est un délit passible de trois ans de prison.

Il laissa Dalia se liquéfier quelques instants et continua d'une voix plus neutre :

— Tu as un bon dossier, compañera. Le CDR de ton quartier nous a communiqué des informations positives sur toi. Tu es una persona sana(65). Aussi, il a été décidé de ne pas te faire passer en jugement. Cependant, il faut t'appliquer une sanction. Tu avais été nommée à un travail réservé aux révolutionnaires d'élite. Tu es donc licenciée et tu dois quitter immédiatement ton travail. Voici le procès-verbal de renvoi de ton poste. Signe là.

Dalia Sanchez, dans un état second, se leva et signa. À quoi bon discuter ? Ils étaient les plus forts. Le seguroso remit son dossier dans sa serviette, ses aides ouvrirent la porte et Dalia se dirigea vers la rue d'une démarche mal assurée. Rattrapée par la voix sèche du seguroso.

— Tu n'auras pas l'occasion de revoir ce criminel, si tu en avais envie. Il a été jugé, condamné à la peine capitale et exécuté :

— Exécuté ! balbutia Dalia, sonnée.

On n'exécutait pas pour les délits de marché noir. Le seguroso ajouta aussitôt :

— Si. Avec son complice, ils ont abattu deux collègues de la policía especial. C'était un ennemi pathologique de la révolution.

Sans même savoir comment, elle se retrouva dans la calle Industria. Les trois hommes s'éloignèrent. Elle avait envie de pleurer. D'abord, à l'idée de ne plus revoir Carlito. Et surtout, sur son propre sort. Avec

une marque d'infamie comme la sienne, tout ce qu'elle pourrait trouver, c'était des jobs à huit ou dix dollars. En quelques minutes, elle était devenue un élément asocial, condamné à survivre de petits boulots. Encore heureuse si le CDR de son quartier lui renouvelait sa libreta... Elle avança comme une automate jusqu'au coin de la calle Dragonés et s'arrêta.

Il fallait survivre. Elle ne voyait qu'un moyen, le marché noir florissant des cigares. Connaissant bon nombre d'ouvriers de la fabrique, elle pouvait s'en procurer facilement : ils volaient tous comme des fous, afin d'arrondir leur salaire squelettique. Ensuite, il n'y avait plus qu'à les vendre aux touristes. Bien sûr, cela comportait quelques risques, mais il suffisait de graisser la patte des segurosos pour avoir la paix. En plus, elle pourrait toujours payer de sa personne. Le moral un peu en hausse, elle alla s'attabler devant une limonada pour attendre la sortie des premiers ouvriers.

* *

*

La petite place San Francisco de Asis se trouvait juste en face de l'embarcadère Sierra-Maestra, à l'entrée de la Vieja Habana. Plusieurs fiacres attendaient les touristes sur les pavés inégaux.

Malko repéra facilement le Cafe del Oriente, au fond de la place. Un maître d'hôtel en smoking, décalé sous les 35 degrés de chaleur, bayait aux corneilles sur le pas de la porte.

Il s'effaça poliment pour laisser entrer Malko. Celui-ci fut d'abord assourdi par les accords tonitruants d'un piano. Sur un podium, au fond à droite, une pianiste en noir, plutôt opulente, tapait à bras raccourcis sur son clavier, sûrement payée au décibel. Dans la salle, il n'y avait que quelques touristes venus boire un verre ou grignoter quelque chose. Malko s'installa à une table en face du comptoir. Se demandant avec qui il avait rendez-vous. Sa Skoda était garée un peu plus loin, et Fedora devait se trouver à la piscine du Nacional. Le maître d'hôtel s'approcha.

— Un bocadillo y una cerveza(66), commanda Malko.

Il était là depuis vingt-cinq minutes lorsque la pianiste cessa de jouer et commença à faire le tour des tables, demandant aux clients ce qu'ils voulaient qu'elle leur joue. Elle s'arrêta en face de Malko et demanda.

— ¿ Habla usted español ?

— Si.

La pianiste lui jeta un regard intense et, presque sans bouger les

lèvres, dit rapidement :

— La Quinta, esquina de la 14. Diez de la tarde(67).

Elle était déjà passée à la table suivante. Le sandwich de Malko arrivait. Pas engageant. Il but un peu de sa Bucanero. La pianiste s'était remise à jouer. Il resta encore dix minutes et ressortit sous le soleil brûlant. Il avait donc rendez-vous, mais avec qui ? En tout cas, le réseau clandestin du général Anibal Guevara fonctionnait. Il avait tiré un premier fil avec le bouquet déposé sur la tombe du général Ochoa et les choses s'enclenchaient.

C'était grisant de se dire que cela se passait sous les yeux des Services cubains...

* *

*

Miguel Barreiro avait l'impression de ne plus avoir un seul os intact. Pendant une heure, les deux Noirs l'avaient frappé avec une violence inouïe, mais en guidant soigneusement leurs coups, épargnant son visage, avant de s'éclipser sans un mot. Son bas-ventre le brûlait et il avait l'impression que ses testicules avaient doublées de volume. Le seul fait de les effleurer lui arrachait un hurlement. Assis par terre, le dos appuyé au mur, les yeux fermés, il reprenait son souffle quand il entendit la porte s'ouvrir.

Un homme pénétra dans la pièce, grand, les cheveux gris, vêtu d'une élégante guayabera brodée et d'un pantalon bleu. Il se planta en face de Miguel Barreiro et lui jeta :

— Debout.

L'architecte obéit. Tremblant, transpirant, il affronta le regard de son interlocuteur. Ce dernier lui dit :

— Je suis le général Francisco Cienfuegos.

Comme tous les habitants de l'île, Miguel Barreiro connaissait ce nom. C'est lui qui avait expédié en prison des milliers de plantados(68). Terrifié, l'architecte n'arrivait pas à prononcer un mot. Le général lui lança sèchement :

— Suivez-moi.

Miguel Barreiro obéit. Ils sortirent du bâtiment et gagnèrent l'élégante maison coloniale du QG. Au premier étage, dans un magnifique bureau lambrissé, qui sentait bon le cigare, le général prit plusieurs photos sur son bureau et les tendit à Miguel Barreiro.

— Mira.

L'architecte, dès le premier coup d'œil, faillit se trouver mal. C'était des documents noir et blanc, d'assez mauvaise qualité. Il reconnut tout

de suite l'hôtel Hyatt de Cayman Islands. La salle à manger où il dînait avec Lee Dickson, le soir où il lui avait remis l'enregistrement de Carlito. Les autres clichés montraient l'Américain en train d'embarquer sur un vol American Airlines à destination de Miami et sortant de sa voiture, à La Havane, devant la Section des intérêts américains...

— Señor Barreiro, fit la voix glaciale du général Cienfuegos, si vous étiez citoyen cubain, ces photos suffiraient à vous faire fusiller. Dans votre cas, vous encourez une peine de vingt ans de prison sans libération conditionnelle, dans un pénitencier de l'Est. Là où nous enfermons les éléments les plus asociaux. Vous savez qui est cet homme ?

Miguel Barreiro tenta de reprendre le dessus.

— Claro que si. C'est un diplomate américain que j'ai rencontré à plusieurs reprises dans des dîners à La Havane. Nous nous sommes croisés par hasard à George Town et il m'a invité à dîner. Mais je...

Brutalement, le général l'attrapa par les cheveux et se mit à le secouer en hurlant :

— I Gusano ! I Lagarto(69) ! Tu trahis le pays qui t'enrichit. Tu ne sais pas qui est cet homme ?

Il repoussa violemment l'architecte dans un fauteuil. Étourdi, K.O., Miguel Barreiro n'osait plus ouvrir la bouche.

Le général Cienfuegos se pencha sur lui.

— Tu sais très bien qui c'est : le chef des espions impérialistes à Cuba !

— Je croyais qu'il était seulement diplomate, prétendit Miguel Barreiro.

— menteur ! hurla le général cubain. On t'a surveillé chaque fois que tu es allé à Grand Caïman. Lee Dickson arrivait aussitôt.

Miguel Barreiro sentait son cerveau se dissoudre... Le général Cienfuegos se calma d'un seul coup. Il se retourna et déclencha un petit magnétophone posé sur son bureau.

— Écoute bien ! lança-t-il à Miguel Barreiro.

Une voix mal assurée s'éleva dans le bureau. L'architecte n'eut pas de mal à reconnaître celle de Carlito... Ce que disait le jeune garde du corps de Fidel le glaça. Carlos Fernandez racontait à un interrogateur qui ne se manifestait que par de brèves questions comment Miguel Barreiro l'avait questionné sur la santé de Fidel Castro, sur l'attaque cérébrale dont il avait été victime. Le général Cienfuegos arrêta le magnétophone puis fit le tour du bureau et alluma un de ses Cohiba « robuste », soufflant la fumée au nez de Miguel Barreiro et reprenant :

— L'Espagne est un pays ami de Cuba. Si tu signes des aveux complets reconnaissant que tu questionnais pour le compte des Américains, tu ne resteras pas longtemps en prison. Tu seras expulsé.

Sinon, tu retournes en cellule et, dans quelque temps, tu signeras avec joie.

— Je ne veux pas aller en prison, larmoya Miguel Barreiro.

Une lueur de triomphe passa dans le regard sombre du général cubain. L'architecte était brisé. Il restait à enfoncer le dernier clou.

— Mira, continua-t-il. Tu as revu ce Carlito à ton retour de Grand Caïman. Il nous l'a dit. Et tu lui as demandé comment allait El Commandante. Cette information, comment l'as-tu transmise ? Nous savons que tu n'as pas rencontré Lee Dickson, nous ne t'avons pas lâché d'une semelle.

— Si, je l'ai vu chez des amis, prétendit Miguel Barreiro, essayant de sauver la boîte aux lettres morte du paladar Le Chansonnier.

— menteur, lâcha l'officier cubain. Je vais te renvoyer discuter avec les deux compañeros qui t'ont accueilli. Tu sais, ils n'aiment pas les makumés...

À l'idée de se retrouver aux mains des deux Noirs féroces, Miguel Barreiro craqua définitivement. À mots hachés, il révéla l'existence de la boîte aux lettres morte.

Intérieurement, le général Cienfuegos jubilait. Désormais, il maîtrisait la situation.

— Bueno, fit-il. Est-ce que tu veux coucher chez toi ce soir ?

— Si, claro, bredouilla Miguel Barreiro.

— Muy bien. Tu vas écrire ce que je vais te dicter, ahora, et déposer ça au paladar. Assois-toi au bureau.

Miguel Barreiro obéit et écrivit quelques lignes sous la dictée du général. Lorsqu'il eut terminé, celui-ci plia le papier et le tendit à l'architecte.

— Rentre chez toi et prends une douche, tu sens la sueur. Ensuite, va là-bas.

Miguel Barreiro se glissa hors du bureau, avec l'impression de sortir d'un cauchemar. Il aurait dû se douter que les Cubains avaient des espions à Cayman Islands... Il retrouva sa voiture là où il l'avait laissée et poussa un cri en s'asseyant, tant ses testicules étaient douloureux. L'idée de ce qu'il était en train de faire lui donnait envie de vomir, mais il n'avait pas le choix.

* *

*

Malko avait trouvé le message de Lee Dickson en rentrant au Nacional, après son « contact » au Cafe del Oriente.

Après avoir rejoint Fedora Kulak à la piscine de l'hôtel, il la mit au

courant du rendez-vous du soir sur la Quinta. Il s'y rendrait seul. Pour que ce soit crédible, il conseilla à la jeune femme de se préparer pour une visite touristique de La Havane commençant à quatre heures.

Il faisait comme s'ils étaient suivis tous les deux en permanence. Laissant Fedora Kulak se rendre au bureau de Cubanatour, il prit la Skoda et alla s'installer au bord de la piscine du club Habana.

À six heures, il alla téléphoner de la cabine du club-house. Lee Dickson parut ravi du rendez-vous à venir. Lui n'avait rien de neuf.

Après le coucher du soleil, il s'installa au bar, puis au restaurant pour y grignoter un poisson vaguement grillé, arrosé de l'éternelle Bucanero. Ensuite, il traîna, contemplant le ciel étoilé. C'était un comble de fixer un rendez-vous clandestin sur l'artère la plus fliquée de La Havane...

À dix heures moins le quart, il quitta le club Habana, direction la Quinta.

À son début, il repéra deux voitures de patrouille blanches et des motards embusqués dans l'ombre. Il avait beau savoir que cela ne le concernait pas, ce n'était pas rassurant... les quadras(70) défilaient à toute vitesse. Il approchait. Calle 20, 18, 16, 14...

Personne au coin de la calle 14. Pourtant, il était dix heures pile. Soudain, alors qu'il avait presque franchi le carrefour, il repéra une silhouette sur le terre-plein central. Une femme, probablement une jineteria, en train de faire du stop. À moins que...

Il tourna dans la calle 12 et revint sur ses pas par la Septième Avenue, reprenant la Quinta la hauteur de la calle 42. Refaisant le même itinéraire. Cette fois, au lieu de serrer à droite, il resta sur sa gauche. Ses phares éclairèrent la silhouette debout sur le terre-plein de la Quinta, au coin de la calle 14, et il remarqua qu'elle ne cherchait pas à arrêter une voiture qui le précédait. Il ralentit. Aussitôt, la fille leva la main.

Dès qu'il se fut arrêté, elle fit le tour de la Skoda et se glissa à l'intérieur. C'était une fille d'une trentaine d'années, plutôt jolie, vêtue d'un haut blanc et d'un pantalon noir. Elle toisa Malko rapidement et dit aussitôt :

— Vamos. Calle San Lazaro.

Il se retourna : personne derrière. La fille semblait nerveuse. Impossible de savoir si ce n'était pas vraiment une jineteria. Ils descendirent le Malecon et il s'engagea ensuite dans la calle San Lazaro, parallèle à celui-ci. On était dans le vieux quartier de La Havane, où Malko avait accompagné Beatriz.

— I Aqui ! lança sa passagère.

Il se gara et ils pénétrèrent dans un vieil immeuble décrépit, prirent un ascenseur qui ressemblait à un monte-charge. Sans échanger un mot. Au sixième, ils montèrent encore un étage à pied, jusqu'à un petit

appartement dont elle verrouilla soigneusement la porte avant de le traverser, pour gagner une terrasse avec une vue splendide sur la mer et les toits du quartier. Malko regarda la terrasse vide.

— C'est vous que je dois voir ? demanda-t-il.

— No. Espera(71).

Ils restèrent immobiles, dans l'ombre. Puis Malko perçut un léger sifflement qui venait de l'autre extrémité de la terrasse qui se prolongeait jusqu'au Malecon, morcelée en petites parcelles séparées par des murets peu élevés. La fille se tourna vers Malko.

— Vamos.

Elle enjamba le premier muret et il l'imita. Au troisième, à peu près au milieu de l'immeuble, il aperçut une silhouette qui avançait dans leur direction. Un homme qui échangea quelques mots à voix basse avec la fille. Celle-ci repartit vers son appartement. Malko voyait à peine le visage de son interlocuteur. Ce dernier se déplaça pour se mettre dans la lueur d'une ampoule jaunâtre accrochée un peu plus loin.

— C'est vous qui avez vu Joachim ? demanda-t-il.

— Oui, dit Malko. Vous êtes le général...

— Non.

— Qui êtes-vous ?

— Un de ses amis. Et vous ?

— Vous le savez. Je travaille avec Lee Dickson.

— Qui voulez-vous rencontrer ?

— Le général Anibal Guevara qui est entré en contact avec les Américains à Moscou, en 2000, lorsqu'il était attaché de défense.

— Pourquoi ?

— D'abord, j'ai un message à lui remettre, une lettre manuscrite du président des États-Unis, George W. Bush. Et j'ai aussi une information extrêmement importante à lui communiquer.

— Donnez-la-moi.

— Non, s'excusa Malko. Je n'ai le droit de la révéler qu'au général.

— C'est trop dangereux pour le général de vous rencontrer.

— Vous le faites bien, vous.

— Moi, je suis en retraite. Cela n'a pas la même importance. Mais, si on me voyait avec vous, j'irais en prison pour plusieurs années.

Malko réalisa que l'immeuble comportait deux entrées, dont une sur le Malecon. Donc, même s'il avait été suivi, son interlocuteur n'était pas en danger.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, expliqua celui-ci. Il faut convenir de quelque chose.

— Je veux rencontrer le général Guevara, vite, répéta Malko. C'est la raison de ma présence à Cuba. Moi aussi, je risque gros. Je suis sous une fausse identité et les Cubains ne me feront pas de cadeau.

— Vous venez des États-Unis ?

— Non. Du Canada.

L'interlocuteur de Malko semblait hésiter. Soudain, il y eut un bruit dans la pénombre du côté de la calle San Lazaro. L'inconnu plonge aussitôt la main dans une sacoche de cuir et Malko aperçut un gros pistolet noir... Il décida de contre-attaquer.

— Comment puis-je savoir que vous venez bien de la part du général ? demanda-t-il. Je ne sais même pas votre nom.

La remarque sembla piquer au vif son interlocuteur.

— Je suis le colonel José Cardenas. J'étais le pilote personnel du général Ochoa. J'ai passé trois ans en Angola, un an en Éthiopie et un an au Nicaragua. Je suis à la retraite depuis dix ans maintenant.

Il avait rangé son pistolet. Leur chuchotis dans le noir donnait une tournure presque comique à cette entrevue bizarre.

— Vous vous êtes beaucoup battu pour Fidel Castro, remarqua Malko. Pourquoi avoir changé de camp aujourd'hui ?...

— Je n'ai pas changé de camp, rétorqua aussitôt l'officier cubain. Ma femme est morte il y a quelques années. Je voulais aller retrouver un amour de jeunesse à Miami. On me l'a refusé et c'est une injustice. Le délai de cinq ans était passé. J'ai assez donné de ma vie pour être bien traité.

Encore un déçu du régime...

— Je comprends, approuva Malko. Il ne s'agit d'ailleurs pas de trahir votre pays, au contraire. Simplement d'aider les Cubains à vivre mieux.

— C'est impossible, trancha le colonel. Le système est verrouillé. J'ai assisté à beaucoup de tentatives, mais aucune n'a réussi. Le Lider Maximo contrôle tout... Je pense que vous perdez votre temps. D'ailleurs, il y a longtemps que les Américains ont renoncé...

— Vous ne croyez pas aux dissidents ?

— Les dissidents... (Le colonel sourit dans l'obscurité.) Ce sont des intellectuels et ils n'ont pas d'armes. Personne derrière eux non plus. En plus, la Seguridad les surveille jour et nuit.

— Vous pensez ne pas avoir été suivi ? demanda Malko.

— J'en suis sûr. Je n'ai pas de voiture. Je suis venu en taxi collectif et non en stop. Ma retraite n'est que de quinze dollars par mois !

— Très bien, conclut Malko, si vous voulez rendre service à votre pays, arrangez-moi une rencontre avec le général Anibal Guevara. C'est très important. Si c'est impossible, je quitte Cuba.

— J'ignore s'il acceptera, rétorqua le colonel cubain. Il n'a pas très confiance dans les Américains. Ils sont souvent maladroits et ne tiennent pas leurs promesses.

Malko préféra ne pas relever. Le colonel José Cardenas lui tendit la main.

— Hasta luego. Je vais transmettre votre demande.

— Comment me préviendrez-vous ?

— On vous préviendra. Soyez vigilant. Nora vous connaît, maintenant. Adiós.

Ils se serrèrent la main et le colonel Cardenas se fondit dans l'obscurité. Malko regagna le petit appartement. Nora était assise sur un lit, en train de fumer une cigarette, les jambes croisées.

— Donnez-moi cent dollars, demanda-t-elle.

Devant l'expression surprise de Malko, elle expliqua :

— On ne sait jamais. Si un seguroso me demande ce que je faisais avec vous, je dirai que nous avons fait l'amour...

Malko posa le billet de cent pesos convertibles sur une table encombrée de papiers et elle dit simplement :

— Adiós. Hasta luego.

Ils ne se serrèrent pas la main. Lorsqu'il redescendit, il était plutôt encouragé. Il avait affaire à un vrai réseau clandestin, pas à des amateurs. Son euphorie se dissipa en une fraction de seconde quand il sortit calle San Lazaro. Une voiture de police blanche était arrêtée juste derrière la sienne.

CHAPITRE XI

Malko, dissimulé dans l'ombre de la porte, s'immobilisa, le poulx à 200. Il sentait le sang battre dans ses tempes. C'était ce qu'il avait redouté depuis son arrivée à Cuba. Toutes les précautions prises étaient inutiles. La solution la plus sûre était de gagner à pied le Malecon et de filer chez George Wimont pour se faire exfiltrer le lendemain matin sur le Bertram. Mais s'il était déjà repéré, il se ferait arrêter à la douane de la marina Hemingway... Il regarda autour de lui : la calle San Lazaro était vide. Finalement, prenant son courage à deux mains, il se dirigea vers sa voiture. Au moment où il mettait la clef dans la serrure, le gyrophare bleu s'alluma sur le toit de la voiture de police et un policier en sortit. Un métis à la peau sombre qui, parvenu à la hauteur de la Skoda, lui tendit la main.

— Documentos, por favor.

Malko tendit le contrat de location, son permis de conduire et son passeport. Le policier les examina longuement à la lumière d'une torche puis leva la tête et dit :

— Le stationnement est interdit de ce côté de la rue, señor.

Malko l'aurait embrassé.

— Je l'ignorais, affirma-t-il.

Le policier lui rendit ses papiers et s'éloigna sans un mot. Sans même lui réclamer d'argent. Les policiers cubains avaient pour ordre de ménager les touristes, une des ressources principales du pays... Cinq minutes plus tard, Malko roulait sur le Malecon, pour regagner le Nacional.

* *

*

Isabel Jovellar ne tenait plus en place, grisée par nouvelle importance. Elle avait désormais sous ses ordres une douzaine de segurosos qui lui apportaient chaque matin à sept heures leur rapport. Elle suivait deux pistes en même temps. D'abord, la traque des communications téléphoniques échangées entre différentes cabines publiques, et, d'autre part, le criblage des suspects susceptibles d'être l'espion sin rostro, sans visage comme elle l'avait surnommé.

Elle se pencha d'abord sur le rapport du colonel Montero. La veille, à six heures, Lee Dickson avait reçu un appel au taxiphone d'une station Cupet où il s'était arrêté pour faire le plein. L'appel venait d'un

taxiphone situé au club Habana... Hélas, elle en ignorait la teneur...

Après avoir bu un café, elle reprit les dossiers des suspects. Après plusieurs éliminations successives, ils se réduisaient à deux. Les autres ne se trouvaient pas à proximité d'une cabine à l'heure où les appels avaient été passés. Les deux possédaient des passeports canadiens ; l'un habitait au Habana Libre, l'autre au Nacional. Tous deux étaient seuls à Cuba, avaient loué des voitures, mais ne semblaient se livrer à aucune activité anormale.

Isabel Jovellar réfléchissait à ses deux clients quand le standard de la Villa Marista lui annonça un appel dirigé sur elle par le secrétariat du général Cienfuegos. Elle le prit.

— Compañera Jovellar, annonça une voix d'homme, je suis le lieutenant-colonel Lenin Diaz. J'ai servi trente ans au G5 et suis actuellement à la retraite.

Avec un prénom pareil, cet officier ne pouvait être qu'un bon communiste, se dit Isabel Jovellar. Chaleureusement, elle répondit :

— Buenos días, compañero coronel. ¿ Que pasa ?

— J'ai rencontré par hasard avec ma fille, il y a trois jours, un étranger en vacances à Cuba. Il lui avait apporté une lettre de son frère, qui s'est enfui chez les impérialistes il y a plusieurs années. J'ai déjeuné avec lui. Il m'a semblé intéressant...

— Ah, si ! fit distraitemment Isabel Jovellar, se disant que ces anciens combattants voyaient des espions partout.

Un véritable espion n'aurait pas déjeuné avec un colonel du G5, même à la retraite. Néanmoins, par politesse, elle demanda :

— Avez-vous noté son nom ?

— Claro que si. Walter Zimmer. Il a un passeport canadien et habite...

Isabel Jovellar n'écoutait plus que d'une oreille, le regard fixé sur la feuille où elle avait noté le nom de ses deux suspects. Un des deux s'appelait Walter Zimmer. Chambre 804 au Nacional.

— Compañero, demanda-t-elle, qu'est-ce qui a éveillé tes soupçons ?

— Rien de précis, avoua le lieutenant-colonel Lenin Diaz. Mais, durant toutes ces années, j'ai fréquenté beaucoup de gens du Renseignement. Ils ont tous quelque chose en commun. Or, cet homme leur ressemble...

— Dans quelles circonstances l'as-tu rencontré ?

Lenin Diaz le lui dit, parlant au passage du 4 × 4 de sa fille, ce qui fit « tilt » chez Isabel Jovellar. Elle revit l'homme blond descendant du 4 × 4.

— Muchas gracias, compañero coronel, conclut-elle. Je vais faire vérifier cette information.

Elle raccrocha, folle de joie, jurant de ne parler à personne de cet

appel : elle n'avait pas envie de se faire voler sa victoire. Cette fois, elle avait un élément de plus. Il n'y avait plus qu'à resserrer le filet de la surveillance, en faisant très, très attention.

Enfourchant sa Suzuki, elle prit la direction du Nacional. Au huitième, elle interrogea longuement la responsable de l'étage sur l'occupant de la chambre 804. Sans apprendre grand-chose. Un client sans histoire.

— Il vient de descendre à la piscine, conclut-elle. Tu veux inspecter sa chambre, compañera ?

Autant se faire bien voir de la Seguridad.

Isabel Jovellar accepta. En quelques minutes, elle eut tout regardé, sauf le petit coffre encastré dans la penderie. Sans rien trouver. Elle descendit alors à la réception et se fit introduire chez le manager, pour assurer les mesures nécessaires.

Ensuite, elle décida qu'elle avait droit à une petite pause et alla s'installer sur la terrasse devant une limonada pour relire la fiche de Walter Zimmer, établie par les segurosos de l'hôtel. Il n'y avait pas grand-chose, hormis le fait qu'il semblait avoir une aventure avec une touriste installée au Habana Libre. Une certaine Fedora Koulanine, canadienne elle aussi. Une très belle femme blonde.

Sa limonada bue, elle reprit la Suzuki et fila au Habana Libre. Débriefant d'abord un des segurosos du lobby. Il avait repéré cette belle étrangère et elle était absente pour le moment. Isabel Jovellar se fit conduire à sa chambre, la 505, et l'inspecta sans trouver autre chose que beaucoup de lingerie très féminine. Elle redescendit au sous-sol. Au Habana Libre, la « chambre de contrôle » se trouvait à côté du garage souterrain. En voyant sa carte rouge de la DGI, le responsable fondit de respect.

— Que puis-je faire pour toi, compañera ? demanda-t-il aussitôt.

— Mettre la tecnica sur la habitación 505.

Il regarda son carnet et annonça :

— Mais c'est déjà fait, compañera.

Isabel Jovellar le fixa, stupéfaite.

— Qui t'a donné l'ordre de le faire ?

Le policier se troubla, bredouilla, et, finalement, avoua qu'il l'avait fait de son propre chef.

— Pourquoi ? demanda sèchement Isabel Jovellar.

Des explications embrouillées du seguroso, il ressortit que lui et ses collègues avaient tout simplement envie d'observer cette belle étrangère dans son intimité... Les heures s'écoulaient lentement dans ce poste de contrôle... Isabel Jovellar ne fit aucun commentaire. Après tout, elle aussi, quand elle était plus jeune, il lui était arrivé d'observer des couples en train de faire l'amour.

— Muy bien, conclut-elle, désormais, tu me rends compte à moi

personnellement. Voilà mon téléphone.

Elle remonta à la lumière du jour et prit le chemin de la calle San Miguel. Elle avait hâte d'annoncer la bonne nouvelle à son chef. Elle avait peut-être démasqué l'espion sin rostro. Si seulement il avait pu être pris en compte la veille, elle aurait une certitude.

* *

*

On frappa à la porte de Malko. C'était un ouvrier de la maintenance. Dix minutes plutôt, il avait appelé la réception pour signaler que sa climatisation ne fonctionnait plus. Le technicien farfouilla partout, démontra le conduit de ventilation et, finalement, demanda à appeler la réception. Il passa ensuite le combiné à Malko.

— Votre climatisation ne peut être réparée, expliqua l'employée. Nous n'avons pas la pièce nécessaire. Nous allons vous installer à côté, dans une junior suite, pour le même prix. Je suis désolée : à cause de l'embargo nous manquons de tout. Je vous envoie une femme de chambre pour vous aider à déménager.

Malko accepta et remercia.

Il n'aimait pas trop ce changement de chambre. C'était une vieille méthode des Services de l'Est pour attribuer une chambre « sonorisée ». Mais, après tout, c'est lui qui s'était plaint...

Son transbordement effectué dans la chambre 805, il partit chercher Fedora pour aller déjeuner au club Habana.

Prudent, au cas où la Skoda aurait été sonorisée, il attendit d'être sur la plage du club pour résumer à la jeune femme son rendez-vous de la veille au soir.

— Je n'aime pas l'histoire de cette voiture de police, fit la Russe. Nous faisons cela aussi, en Union soviétique. Et le changement de chambre non plus.

— Toi, tu n'as pas été déménagée ?

— Non.

Donc, au pire, elle n'était pas suspecte. Malko essaya de se détendre. En attendant le prochain rendez-vous avec le général Anibal Guevara, il n'avait rien à faire. Sinon maintenir le contact avec Lee Dickson.

En dépit du ciel bleu, du soleil et de la brise tiède, Malko était angoissé par la remarque de Fedora Kulak. C'était une professionnelle.

* *

Miguel Barreiro luttait contre la dépression. Il se savait dans la gueule du monstre et il lui fallait une volonté farouche pour continuer ses visites de chantier. Par contre, il avait cessé toute vie sociale, et même toute activité sexuelle. Le soir, il se faisait préparer à manger par son jardinier-cuisinier et se couchait ensuite, sursautant au moindre bruit. Il se réveillait en sueur, en plein cauchemar. Par moments, il avait envie d'aller raconter sa trahison à Lee Dickson, mais ne s'en sentait pas le courage. Lâchement, il se disait que s'il donnait satisfaction aux Cubains, ceux-ci le laisseraient ensuite tranquille.

Quelle connerie d'avoir voulu jouer les espions...

* *

*

— Votre amie vous demande en bas, annonça la voix d'une employée de la réception.

Malko venait de rentrer au Nacional après avoir déposé Fedora au Habana Libre. Intrigué, il descendit. Il n'attendait personne. Il inspecta le lobby et la terrasse et allait remonter lorsqu'il aperçut Nora, la Cubaine qui l'avait présenté au colonel José Cardenas, en train d'acheter un magazine chez le concierge. Ils échangèrent un regard rapide. La jeune femme s'éloignait déjà vers le sous-sol. Malko la rattrapa dans l'escalier. Sans cesser de descendre, elle dit rapidement :

— Allez au cimetière Colon, ce soir vers onze heures. Présentez-vous à la porte Zapata. Il y aura Joachim.

Elle entra dans la cafétéria et lui en profita pour aller vérifier dans les toilettes s'il y avait un message. Ce qui était le cas. Un nouveau numéro pour un rendez-vous téléphonique le lendemain à une heure.

Fidel Castro ne donnait toujours pas signe de vie. Malko était à la fois excité et angoissé.

La rencontre avec le général Anibal Guevara était décisive. Mais comment se rendre au cimetière de Colon en pleine nuit sans se faire repérer ?

* *

*

— J'ai une idée, proposa Fedora. Tu vas rentrer avec moi au Habana Libre et mettre ta voiture au parking souterrain. Ensuite, tu repartiras par l'entrée principale, à pied, en laissant ton véhicule. Passe d'abord par le Nacional, comme si tu rentrais. Et ensuite, prends un taxi...

— Bonne idée pour la première partie, concéda Malko, mais je ne prendrai pas de taxi : trop risqué. J'irai à pied. Même si cela doit prendre un peu de temps. Ce rendez-vous en pleine nuit, dans un cimetière, me semble bizarre.

Fedora Kulak sourit.

— Le pays tout entier est bizarre. Tu n'as pas le choix. Allez, viens.

Ils quittèrent le paladar Chez Adela, dans la calle F, où une fois de plus ils avaient mangé une langouste à peine décongelée. Sentant la tension de Malko, Fedora lui dit tendrement :

— Vide-toi le cerveau. Il faut que tu sois en forme tout à l'heure. Tu n'as pas d'arme, aucune protection. C'est comme une jungle dont tu ne peux pas sortir. Il faut réussir.

Il gara la Skoda dans le grand garage du Habana Libre et ils prirent l'ascenseur intérieur. Le stationnement étant impossible autour de l'hôtel, la démarche de Malko n'avait rien d'étonnant. À peine dans la chambre, Fedora fit passer son polo par-dessus sa tête, découvrant un soutien-gorge noir bien rempli. Elle vint se coller à Malko, ses yeux cobalt dans les siens.

— Fais-moi bien jouir, dit-elle. Cela te donnera du courage.

* *

*

Julio Ramirez, seguroso en charge de la surveillance des chambres du Habana Libre, se régala. Normalement, il devait passer la nuit à examiner successivement les trente écrans de télé surveillant un nombre identique de chambres. Seulement, depuis une demi-heure, il ne bougeait pas de la 505. Observant la blonde étrangère en train de faire l'amour avec l'homme qu'elle avait ramené, tout en se masturbant furieusement. Spectacle rare, les touristes bas de gamme qui déferlaient sur Cuba, pour la plupart de vieux couples, épuisés par une journée de bus, s'effondraient d'habitude dès leur retour à l'hôtel. Là, Julio Ramirez avait l'impression de regarder un film X. Cette femme splendide dont la croupe callipyge fascinait le seguroso était en train d'administrer une fellation prolongée à son partenaire appuyé au mur, elle étant agenouillée face à lui.

Le stade suivant fut encore plus excitant. Agenouillée sur le lit, la

femme reçut l'homme, prosternée, les mains crispées sur le drap. Julio Ramirez en avait la bouche sèche. Il entendit à peine le coup frappé à la porte. Il fallut qu'il jette un coup d'œil à la pendule pour comprendre. C'était la relève.

Il se précipita vers la porte, déverrouilla et fit entrer une de ses collègues de la Seguridad, une mignonne métisse au museau de souris, avec une petite jupe bleue, en train de grignoter un bocadillo.

— Je ne suis pas en retard ! lança-t-elle, s'arrêtant net.

Julio Ramirez avait oublié de refermer son pantalon et un sexe rouge et raide pointait sur la fille qui éclata de rire.

— Hé ! Tu t'ennuies ?

Julio Ramirez était si excité qu'il la prit par le bras et l'emmena devant l'écran.

— I Mira !

À son tour, elle se figea, regardant la scène. La femme était maintenant allongée sur le ventre et l'homme semblait faire des tractions au-dessus d'elle, enfonçant à la verticale dans sa croupe un membre qu'on apercevait fugitivement. C'est à peine si la segurosa sentit que Julio Ramirez lui prenait la main, la posant sur son sexe. D'elle-même, elle se mit à le masturber lentement, le regard glué à l'écran. On n'entendait plus dans la pièce que leurs souffles courts...

Soudain, Julio Ramirez appuya sur la nuque de sa collègue, qui, de bonne grâce, s'accroupit et le prit dans sa bouche... Dans la chambre, les positions avaient encore changé. L'homme était désormais allongé sur le dos et la femme le chevauchait, de profil par rapport à la caméra. On voyait sa lourde poitrine balloter au rythme de son galop...

Le téléphone sonna.

— Julio, fit la voix du seguroso en poste dans le hall. Tu suis la 505 ?

Julio Ramirez eut un rire étranglé.

— Ils baisent comme des lapins ! lança-t-il. Tu devrais venir voir.

— Muy bien, je peux m'absenter un moment ?

— No problemo, affirma Julio Ramirez avant de raccrocher.

Sa collègue l'aspirait avec application et il ne tenait plus en place. Il farfouilla sous sa courte jupe, lui arracha sa culotte et la fit asseoir sur lui, de face, ce qui lui permettait de suivre l'autre couple, par-dessus son épaule.

Il explosa en même temps que l'homme dans la chambre et il vit la femme s'effondrer sur la poitrine de son partenaire. Sa collègue était en train de remettre sa culotte. Ils n'échangèrent pas un mot et il recommença à « balayer » les autres chambres, sans trouver, hélas, de spectacle aussi intéressant. Lorsqu'il revint à la 505, elle était vide ! Il eut un moment d'angoisse, puis la femme, nue, surgit de la salle de

bains et se coucha. Il attendit un peu, mais personne ne la rejoignit.

L'homme avait quitté les lieux, pendant qu'il vérifiait les autres chambres !

Brutalement affolé, Julio Ramirez se rua sur la ligne directe de son collègue du bas. Pas de réponse : il était allé boire une bière dans le coin ou draguer en face du cinéma Yara. Julio Ramirez regarda l'écran noir : la femme avait éteint. Il hésita : fallait-il noter l'incident sur le carnet où il relevait tous les faits sortant de l'ordinaire ? Dans ce cas, son collègue risquait d'être puni pour avoir abandonné son poste. C'est-à-dire renvoyé dans l'est du pays, d'où il venait... Julio Ramirez se rassura en se disant que ce couple ne paraissait pas dangereux, en dépit des soupçons de la DGI. Les impérialistes ne baissent pas avec cette fougue. Souvent on leur désignait des « cibles » qui se révélaient complètement innocentes. Il signa donc son tour de veille avec la mention « Rien à signaler » et s'esquiva, laissant sa collègue en faction jusqu'à six heures du matin.

* *

*

Malko marchait rapidement sur le trottoir défoncé de la Rampa en direction du nord. Lorsqu'il était sorti du Habana Libre, il avait pu se noyer dans un groupe de touristes canadiens qui arrivaient avec tous leurs bagages et accaparaient l'attention des employés de la réception. Espérant que personne ne l'avait repéré, il avait l'impression d'être un poisson rouge dans un bocal où rodaient des requins. À Cuba, il n'avait pas de protection rapprochée, pas d'arme, et le danger semblait impalpable. Mais il était partout. Tournant la tête, il aperçut, le long du trottoir d'en face, une voiture blanche de la police, immobilisée sous un fromager, tous feux éteints. Il y en avait des dizaines dans toute la ville, sans parler des motards, des policiers en civil ou en uniforme : un maillage redoutable et quasi automatique.

S'il n'avait pas encore été repéré, il pouvait passer à travers, mais dans le cas contraire, il n'avait aucune chance.

Encore une vingtaine de quadras. La ville était à peine éclairée, ce qui l'arrangeait. Sur la carte, il avait repéré la porte Zapata, à l'ouest du cimetière. Quelques voitures remontaient la Rampa. Une Lada était en panne, son conducteur penché sur le capot ouvert. Dans cette partie de la ville, il n'y avait ni restaurants ni bars, mais des grappes de gens qui prenaient le frais devant leur maison. À l'intérieur de la sacoche de cuir de Malko se trouvait la lettre du président George W. Bush dont il avait hâte de se débarrasser. La seule présence de cette

missive pouvait l'envoyer en prison pour le restant de ses jours. Et personne ne viendrait à son secours.

Pour se laver le cerveau, il repensa à Fedora. Il avait encore l'impression d'être fiché dans sa croupe. Elle avait eu raison. Cette séance de baise lui avait redonné le moral. Il s'arrêta au croisement avec la calle 14 dans laquelle il s'engagea. Au bout de cent mètres, elle se jetait dans la calle Zapata, qui longeait le cimetière Colon dont il aperçut le mur. Il tourna le coin : la rue était totalement déserte.

Encore cent mètres et il aperçut un portail de bois dont un des battants était ouvert : l'entrée Zapata du cimetière Colon. Il s'immobilisa dans l'ombre et, à sa grande surprise, en quelques minutes, vit plusieurs silhouettes pénétrer dans le cimetière !

Il n'y avait quand même pas de visites à cette heure tardive. C'était tellement étrange qu'il faillit faire demi-tour ! Les aiguilles lumineuses de sa Breitling indiquaient onze heures. L'heure du rendez-vous. Il prêta l'oreille : aucun bruit. Pas une voiture. Il se décida à parcourir les derniers mètres le séparant du portail, et aperçut deux silhouettes dans l'ombre, embusquées le long du battant fermé. Un couple le dépassa et s'arrêta près du portail. Il y eut un bref conciliabule avec les deux « vigiles ». Malko vit une bouteille changer de mains et le couple pénétra dans le cimetière...

Il se lança à son tour. Les deux « vigiles » s'avancèrent : des jeunes gens dont un barbu. Ils n'eurent pas le temps de lui adresser la parole. Une haute silhouette surgit derrière eux, chuchota quelques mots et ils reculèrent. Malko reconnut dans la pénombre Joachim le fossoyeur. Celui-ci demanda à voix basse :

— Vous êtes venu comment ?

— À pied.

— Muy bien. Venez avec moi.

La nuit était assez claire et on distinguait vaguement les monuments funéraires les plus importants et les allées. Ils parcoururent en silence presque la moitié du cimetière. Puis Malko aperçut un groupe qui bavardait, installé sur une tombe, se passant une bouteille de rhum.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une bande de freaks, expliqua Joachim, ils viennent ici de temps en temps pour une fiesta. Je leur fournis le rhum. Ça les excite d'être ici.

Sur une tombe voisine, on avait planté des bougies dont la flamme vacillait sous la brise tiède. Il faisait presque froid. Assis sur une autre tombe, un barbu gratouillait une guitare tandis que ses copains se repassaient une bouteille de rhum. Un peu à l'écart, un couple, allongé sur une pierre tombale, faisait l'amour. La fille gémissait spasmodiquement. Une forte odeur de marijuana flottait dans l'air. Ils

parcoururent encore deux cents mètres et Joachim s'arrêta devant un monument funéraire en marbre noir fermé par une grille.

Au moment où il allait entrer, une silhouette surgit de l'obscurité. Malko reconnut les cheveux courts et gris du colonel José Cardenas, le pilote d'hélicoptère. Il avait un pistolet passé dans la ceinture et le visage grave.

— Je dois vous fouiller, dit-il. D'abord, votre sacoche.

Malko la lui tendit et l'autre la palpa sous toutes les coutures.

— Déboutonnez votre chemise, ordonna ensuite l'ex-colonel cubain.

Malko obéit et le Cubain se mit à le palper littéralement sous toutes les coutures. Il comprit alors ce qu'il cherchait : un micro ! La fouille terminée, il se planta devant lui.

— Vous devez savoir, señor, que s'il y avait un problème, vous mourrez le premier.

Visiblement, il ne faisait pas entièrement confiance à Malko. Celui-ci s'insurgea.

— Moi aussi, je risque beaucoup en venant ici, observa-t-il.

L'ex-pilote d'hélico hocha la tête.

— Le G5 est très fort. Ils ont tellement infiltré de gens dans l'entourage des dissidents ! La secrétaire de Martha Beatriz Roque travaillait pour eux : elle n'a jamais été démasquée. Ce n'est qu'après avoir fait arrêter plus de trente sympathisants qu'elle est apparue au grand jour ! Aujourd'hui, c'est une héroïne de la révolution. Vous me jurez n'avoir eu aucun contact avec les gens de Miami ?

— Aucun, affirma Malko.

Pour la première fois, il sentait un danger palpable. Il aperçut Joachim qui l'observait, une machette à la main ; redoutable. La guitare continuait à égrener ses notes, un peu plus loin. L'ex-pilote lui montra la grille entrouverte du caveau.

— Arriba, por favor.

Malko écarta le second battant qui s'ouvrit en grinçant et pénétra à l'intérieur. Une bougie diffusait une lueur tremblante. Un homme en chemise, les cheveux gris, le visage énergique barré d'une moustache, était assis sur une stèle. Il se leva et tendit la main à Malko :

— Buenas noches. Je suis le général Anibal Guevara.

Malko prit la main tendue du général cubain et la serra longuement. La grille grinça derrière lui. Joachim venait de la refermer, pour mieux protéger le rendez-vous.

Finalement c'était un lieu bien choisi pour un rendez-vous secret. Il remercia le ciel d'être parvenu à ce premier contact et prit dans sa sacoche la lettre remise par Frank Capistrano.

— Général, annonça-t-il, je suis avant tout chargé de vous remettre un message du président des États-Unis.

Il demeura silencieux tandis que le général cubain ouvrait l'enveloppe et lisait les quelques lignes manuscrites. Il s'attarda longuement sur la signature, puis replia la lettre.

— Señor, dit-il, cette lettre est une marque d'estime que j'apprécie beaucoup, mais ce n'est qu'un encouragement. Et, en dépit du désir que j'ai pour mon pays d'abattre ce régime abominable, je n'en vois pas la possibilité. D'autant que les États-Unis n'interviendront pas.

— Pas directement, reconnut Malko, mais le président Bush vous donne l'assurance que, si vous parveniez à prendre le pouvoir à Cuba, votre gouvernement serait immédiatement reconnu par les États-Unis.

— Nous n'en sommes pas là, coupa avec une certaine froideur le général Anibal Guevara.

— C'est exact, reconnut Malko, mais si le président Bush a pris le risque de m'envoyer ici, c'est qu'il y a un fait nouveau, qui demande à être exploité immédiatement. Savez-vous que Fidel Castro a été victime d'une attaque cérébrale et se trouve en ce moment entre la vie et la mort ? Incapable de gouverner.

Au long silence qui suivit, Malko comprit qu'il venait de marquer un point. Le silence dans la crypte était absolu, à l'exception de quelques lointaines notes de guitare. Malko réalisa soudain que sa chemise était collée à son torse par la transpiration. Il régnait une chaleur oppressante et humide dans cet espace confiné.

— Comment possédez-vous cette information ? demanda le général Guevara.

— Par une source proche de lui, expliqua Malko. Quelqu'un qui a assisté à ce malaise et l'a vu s'effondrer sur son bureau. Je ne peux vous en dire plus pour l'instant.

— À quand remonte cet incident ?

— Une quinzaine de jours.

Nouveau silence, puis le général lança à Malko :

— Attendez-moi ici.

Il ressortit du caveau et disparut dans l'ombre du cimetière. Malko

attendit une dizaine de minutes, en tête en tête avec la bougie. Obsédante, la guitare continuait à égrener ses accords. Malko se demanda si les freaks venus baiser, boire et se défoncer à la marijuana soupçonnaient ce qui se passait à côté d'eux. La grille grinça et le général réapparut.

— Je viens de discuter avec le colonel Cardenas, annonça-t-il. Même Radio Bamba n'a pas fait état de rumeurs de ce genre, mais cela n'a rien d'étonnant. Son premier cercle est absolument étanche.

— Le chef d'état-major, le général Albano Lopez Muera est nécessairement au courant, remarqua Malko.

— Non, rétorqua Anibal Guevara. Même s'il l'est, il n'en fera part à personne. Le patron réel de l'armée, c'est Raul Castro, qui, lui, est forcément au courant. Mais je vous le répète, c'est étanche. El Viejo peut être soigné soit dans sa clinique privée dans l'edificio du Conseil d'État, soit dans l'aile spéciale de l'hôpital Cimeq, à Siboney. Dans les deux cas, ce sont des structures impénétrables.

— Nous possédons un élément supplémentaire que nous avons pu recouper, précisa Malko. Un célèbre neurologue espagnol est arrivé à Cuba quelques jours après cet accident de santé. Et, a contrario, avez-vous une information qui rende cette histoire invraisemblable ?

Le général Guevara réfléchit longuement et finit par reconnaître :

— Non. Il n'est pas apparu à la télévision depuis plus de deux semaines, mais ce n'est pas inhabituel. Je n'ai pas entendu parler de déplacements ou de réunions, mais ce n'est pas une preuve absolue. Il reste parfois des semaines sans se manifester. C'est un élément à prendre en compte, mais ce n'est pas la solution du problème...

— Bien, dit Malko. Je suis venu vous poser une question très simple. Dans le cas où nous aurions la preuve de la mort de Fidel Castro, avant qu'elle soit rendue publique, êtes-vous prêt à provoquer un changement de régime, écartant l'héritier constitutionnel, Raul Castro ? Quelle est votre fonction actuellement ?

— Je dirige une brigade d'hélicoptères de combat et un centre d'entraînement à la guérilla urbaine à Baracoa, non loin de La Havane.

— Avez-vous des sympathisants dans l'armée prêts à se mobiliser pour un golpe ?

Le général Guevara esquissa un sourire, pour la première fois.

— J'ai des sympathisants. Nous avons tous été traumatisés par le sort honteux réservé au général Arnaldo Ochoa, un homme d'honneur qui a toujours servi son pays. Raul Castro n'est pas aimé dans l'armée, et, sans la protection de son frère aîné, je doute qu'il tienne longtemps. Seulement, on ne sait que lorsqu'on met les gens au pied du mur s'ils sont courageux ou non... Néanmoins, je pense que certains de mes camarades seraient d'accord pour se rallier à moi, à condition qu'il s'agisse d'une opération intérieure cubaine.

— C'est comme cela que les États-Unis le conçoivent, affirma Malko. La lettre du président Bush n'est là que pour la suite, afin, en quelque sorte, de garantir qu'un nouveau régime recevrait une aide économique des États-Unis. J'ai une question. Les Services de sécurité sont extrêmement présents. Comment réagiraient-ils en cas de golpe ?

— Beaucoup ont à leur tête des militaires que nous connaissons bien. Je pense que l'on pourrait obtenir leur neutralité, à quelques exceptions près.

— Et dans l'armée ?

— C'est plus difficile à dire. Mais beaucoup de mes camarades sont écœurés, même s'ils ne l'expriment pas.

Debout face à Malko, le général Guevara semblait de plus en plus nerveux. Malko comprit qu'il ne fallait pas trop prolonger l'entretien.

— Général, conclut-il, quelle assurance vous faut-il pour que vous preniez la tête d'un golpe ?

* *

*

Joachim, ancien combattant de l'Angola, vouait une profonde admiration au général Guevara sous lequel il avait servi, et continuait à révéler la mémoire du général Ochoa, héros de l'armée cubaine. Il n'avait jamais cru à la fable du trafic de drogue inventée par Fidel Castro. Il ignorait la raison de ce rendez-vous nocturne, mais se doutait qu'il avait une grande importance ! Le général Guevara ne se déplaçait pas beaucoup.

C'est lui qui en avait choisi la date, profitant de la fiesta des freaks, qui justifiait les va-et-vient dans le cimetière en pleine nuit. L'un d'entre eux justement s'approcha de lui.

— Tu as encore du rhum ? demanda-t-il à voix basse.

Joachim alla jusqu'à une tombe et prit une bouteille dans l'ombre.

— Un dollar, annonça-t-il.

Ce n'était pas cher. Le jeune homme lui donna le billet, puis, au moment de s'éloigner, lança rapidement :

— Il y a deux types pas clairs, là-bas, qu'on ne connaît pas. Ils ont beaucoup insisté pour venir, mais je me demande s'ils ne travaillent pas pour...

Il laissa sa phrase en suspens. Joachim sentit son estomac se nouer. Si la Seguridad intervenait, elle était capable de cerner le cimetière. Lui y perdrait sa place, pour avoir laissé entrer les freaks, mais, beaucoup plus grave, le général Guevara risquait, lui aussi, d'être pris dans la rafle.

— Bueno, dit-il, montre-moi ces types.

Le fossoyeur suivit le jeune freak jusqu'à un petit caveau. Il pencha la tête à l'intérieur et se retourna.

— Ils sont partis ! Mira, les voilà, là-bas !

Il désignait deux silhouettes qui s'éloignaient vers la porte Zapata. Joachim, sans un mot, fonça à leur poursuite. Alors qu'il allait les rattraper, l'un deux se retourna, l'aperçut et lança quelques mots à son camarade. Aussitôt, les deux se mirent à détalier à toutes jambes. Seulement, le grand Noir courait plus vite qu'eux...

Conscients qu'ils se faisaient rattraper, ils s'arrêtèrent et firent face.

— ¿ Amigo, que bolla(72) ? demanda l'un d'eux.

— Où allez-vous ?

— On n'a plus de pesos pour le rhum et la gancha. On s'en va...

Joachim hésita. C'était vraisemblable. Soudain, il fut rejoint par un de ses fournisseurs de rhum qui lui souffla à l'oreille :

— ¡ Cuidado ! Ce sont des chiviatos(73). Ils travaillent avec la calle M(74)...

Ils avaient entendu. Le premier démarra, mais Joachim le rattrapa aussitôt et le saisit au collet.

— Muchachos, fit-il, il faut que l'on parle.

Sans résister, les deux le suivirent jusqu'à un grand caveau abandonné. Au moment d'y entrer, Joachim s'immobilisa en entendant des bruits : deux silhouettes s'agitaient à l'intérieur. Il lui fallut quelques secondes pour distinguer un grand Noir en train de baiser une fille debout.

Les ongles de la fille crissaient sur le ciment du mur. Le Noir se retourna et jeta :

— ¡ Via o voy a reventarte la cabeza(75) !

Joachim leva sa machette.

— ¡ Se va ! Rapido.

Le Noir vit la machette et, lentement, retira de sa partenaire un gros bâton noir tendu à l'horizontal. Il remonta son short et sortit avec la fille. Joachim poussa les deux mouchards, qui n'en menaient pas large, à l'intérieur. L'un deux, terrifié, décida de se mettre à table.

— Mira, fit-il, c'est vrai qu'on nous a envoyés voir ce qui se passait. Mais, je te jure, on ne parlera pas de toi. Par contre, on a remarqué des gens bizarres, ça, on peut en parler, non ?

— Quels gens bizarres ?

— Ça doit être des types de Baracoa(76) ou du marché noir.

Joachim ne répondit pas, le cœur glacé. Les gens à qui il faisait allusion étaient les participants au rendez-vous secret. Cet imbécile venait de se condamner à mort. Il releva la tête et dit d'une voix égale :

— Bueno, allez-y.

Ils lui tournèrent le dos, trop contents de s'en tirer. On n'aimait pas les mouchards à Cuba, même s'ils étaient légion.

La machette s'abattit en biais sur le cou du plus proche, lui tranchant net les vertèbres cervicales. Il poussa un cri étranglé et tomba en avant, la tête presque détachée du tronc.

L'autre se retourna ; il eut tout juste le temps d'avoir peur. D'un revers puissant, Joachim lui sectionna la gorge jusqu'à l'os, reculant vivement pour ne pas être éclaboussé de sang. Il contempla les deux corps qui imprégnaient le sol de la crypte de leur sang. Triste. Il n'aimait pas tuer, mais le risque présenté par ces deux minables était trop grand. Il était en tout cas rassuré : personne ne se doutait de rien. Il enjamba les cadavres pour regagner l'allée. Avant l'aube, il enterrerait les deux corps dans le nord du cimetière, là où reposaient les non-réclamés, les sans famille ; personne ne les y chercherait.

Lorsqu'il repartit, il vit le Noir qu'il avait dérangé qui continuait à pilonner sa partenaire appuyée à une stèle de marbre rose. La guitare, plus loin, continuait d'égrener ses sonorités alanguies. Un des freaks l'interpella à voix basse :

— Alors, les deux types ?

— C'est bon, assura le fossoyeur. Je les ai laissés partir. Ils ne feront pas de problèmes.

Il reprit sa veille devant le caveau où se tenaient le général Guevara et l'étranger blond. Les étoiles brillaient et le cimetière avait retrouvé son calme. Un peu plus loin, des éclats de voix indiquaient une bagarre. Le rhum commençait à faire son effet. Joachim se demanda pourquoi un homme aussi important que le général Anibal Guevara se trouvait là.

* *

*

Le général Guevara était resté longtemps silencieux après la question de Malko. Il lança finalement :

— Je ne bougerai pas tant que je n'aurai pas la certitude absolue que Fidel Castro est mort. Sinon, le golpe est voué à l'échec ! Les gens ont trop peur de lui.

— Me faites-vous confiance ? demanda Malko.

— Je le pense, pourquoi ?

— Je suis le seul à pouvoir vous annoncer cette nouvelle. Bien sûr, ce sera à notre source de la confirmer. Mais elle est fiable. Par contre, nous n'aurons pas beaucoup de temps pour agir.

— J'ai depuis longtemps en tête ce que je veux faire, trancha le

général. Il suffit de prévenir une douzaine de camarades, soit pour m'assurer de leur neutralité, soit pour les entraîner avec moi.

— Une partie de l'armée ne risque-telle pas de demeurer fidèle à Castro ?

— Une partie, oui, pour un certain temps. Mais il n'y a plus d'armée. Le matériel russe est obsolète, nous manquons de carburant et d'armes modernes. Fidel Castro a fait fabriquer à Cuba des missiles Alexandre, sol-air, mais personne ne les a encore essayés. Mes hélicoptères sont toujours prêts à décoller. En quelques heures, nous pouvons prendre le contrôle de MININT(77), du MINFAR (78) et de la télévision. Je pense que quelques rafales de roquettes tirées sur le MININT calmeront les plus fanatiques. Ensuite, il faudra improviser.

— C'est-à-dire ? insista Malko.

— J'annoncerai la suspension de la Constitution et des élections libres sous le contrôle de l'armée. Un groupe prendra le contrôle de la Villa Marista, afin de paralyser la DGSE. Évidemment, je n'exclus pas une violente réaction populaire. Beaucoup de Cubains ont des comptes à régler.

Il eut un geste fataliste puis regarda sa montre.

— Bueno, je vais mettre la lettre de George W. Bush en lieu sûr. Il s'agit d'un document historique. Quand vous serez certain que Fidel Castro est mort, prévenez Joachim. Il est tous les jours au cimetière. Nous nous reverrons alors très vite. Hasta luego.

Après avoir serré la main de Malko, il sortit du caveau et s'éloigna dans le cimetière, escorté du colonel José Cardenas en direction de la porte Zapata. Malko attendit un peu avant de prendre le même chemin, à la fois soulagé et angoissé. La balle était dans le camp de Lee Dickson. Sans « Iglesia », rien ne se passerait.

Les rues étaient totalement désertes. Il mit plus d'une demi-heure à regagner le Nacional. Plus un seul taxi devant et le lobby était désert, à part deux employées à la réception. Il regagna sa chambre et se coucha, mais fut long à s'endormir.

Pourvu que ce rendez-vous à haut risque débouche sur quelque chose.

* *

*

Lee Dickson n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il se leva et décida d'aller fumer un cigare au bord de la piscine. Il passa par le bar et se versa dans un verre une rasade de Defender « 5 ans d'âge » qu'il emporta dehors. Maintenant que le contact était rétabli avec

« Iglesia », son angoisse avait basculé sur la démarche de Malko pour contacter le général Anibal Guevara. Si ce dernier refusait l'offre américaine, il n'y avait plus d'opération et le post-castrisme avait de beaux jours devant lui. Ce serait un régime, comme l'Algérie ou la Birmanie, dirigé par une armée corrompue tenant tous les leviers de commande économiques.

Il tira une longue bouffée de son cigare, écoutant des cris d'oiseaux de nuit. Le silence de Fidel Castro se prolongeait. Chaque matin, Lee Dickson avait l'estomac noué en allumant la radio. Un signe de vie du Lider Maximo serait la catastrophe absolue. La nouvelle de sa mort, un coup dur : rien n'était encore prêt. Il s'ébroua : encore près de douze heures avant de connaître le résultat de l'entrevue entre Malko et le général Guevara.

Un oiseau de nuit cria, puis vola lourdement entre les arbres. Lee Dickson écrasa son cigare dans le cendrier, termina son Defender et partit se recoucher.

* *

*

Isabel Jovellar arriva très tôt à la Villa Marista. Les rapports de la nuit sur son « suspect » préféré étaient déjà là. Pas grand-chose. Pas de cabine téléphonique, il avait dîné dans un paladar avec la femme résidant au Habana Libre, puis il l'avait raccompagnée et était resté avec elle. Une note du seguroso surveillant les chambres du Habana Libre signalait qu'ils avaient fait l'amour et éteint la lumière à dix heures et demie.

L'enquêtrice prit ensuite la fiche du même « sujet principal », établie de leur côté par les hommes postés au Nacional. Aussitôt, quelque chose lui sauta aux yeux. L'occupant de la chambre 805 était revenu à pied à l'hôtel vers deux heures du matin, se couchant immédiatement !

Pensivement, elle contempla les deux fiches. Cela ne collait pas. Un homme s'endormait à onze heures au Habana Libre et rentrait chez lui trois heures plus tard, à pied, au Nacional, alors qu'il avait laissé sa voiture au Habana Libre. Que signifiait ce trou ? Et pourquoi les segurosos de garde au Habana Libre n'avaient-ils pas signalé son départ ? Elle alluma un cigare et réfléchit. Une hypothèse plausible était une défaillance du seguroso de garde au Habana Libre. Elle devait tirer cela au clair. Pour l'instant, à part les soupçons subjectifs du lieutenant-colonel Lenin Diaz, elle n'avait aucun élément à charge contre ce Walter Zimmer.

Il était plus que jamais indispensable de pousser l'enquête sur les cabines téléphoniques. Pour l'instant, Isabel Jovellar ne pouvait réagir qu'a posteriori, sans rien savoir du contenu des conversations échangées entre Lee Dickson et l'espion sin rostro.

Elle appela le colonel Montero : il n'avait encore rien découvert. L'enquête continuait en « criblant » systématiquement tous les employés d'ETCSA, mais cela prenait du temps.

Après avoir raccroché, Isabel Jovellar se renversa en arrière sur son fauteuil et tira une longue bouffée de son cigare. Ruisselante d'orgueil ; pour la première fois depuis longtemps, la CIA avait une grosse opération en cours sur le territoire cubain et c'est elle qui était chargée de son démantèlement.

Il restait un point crucial à établir. Quel était le but des Américains ?

La précédente opération de la CIA avait consisté, en 1993, à exfiltrer la propre fille du dictateur cubain, Alina, via Madrid. Une exfiltration qui avait plongé Fidel Castro dans une fureur indescriptible. Deux agents de la DGSE avaient été fusillés et plusieurs autres envoyés dans un camp de rééducation à l'est de l'île. Or, Isabel Jovellar savait qu'en cas d'échec, même sa liaison avec le général commandant la DGI ne la préserverait pas des foudres du Lider Maximo. Elle n'avait qu'une issue : réussir. Pour cela, il fallait pousser tous ses pions en même temps. Elle prit son téléphone et appela un des segurosos attachés à l'enquête. Elle avait décidé de faire la connaissance de Miguel Barreiro. La cheville ouvrière des contre-mesures de la DGSE.

* *

*

Malko sortit du Nacional et partit à pied récupérer sa voiture dans le garage du Habana Libre. Il avait besoin de décompresser en attendant l'évolution d'une situation que personne ne maîtrisait. Seul Dieu connaissait l'heure de la mort de Fidel Castro. En attendant, il avait décidé d'aller avec Fedora à la plage de Tarara, vingt-cinq kilomètres à l'est de La Havane.

Il était quand même satisfait d'avoir réussi à obtenir le rendez-vous crucial avec le général Guevara, sans avoir été suivi.

* *

*

En voyant la Lada grise garée devant son portail, Miguel Barreiro sentit son estomac se nouer. Un des segurosos, celui qu'il connaissait, s'approcha en souriant.

— Señor Barreiro, on vous attend calle San Miguel.

Il s'inclina comiquement. Derrière la politesse castillane, il y avait une ironie féroce. Miguel Barreiro ne discuta même pas.

— Vamos, fit-il.

— Venez dans notre voiture, on vous ramènera.

Terrifié, l'architecte espagnol prit place à l'arrière. Ses testicules étaient encore horriblement douloureux. La voiture sentait l'ananas pourri. Il ferma les yeux, se demandant ce qui l'attendait. Lorsqu'il arriva calle San Miguel, des policiers en uniforme manœuvraient sur la grande pelouse attenante au bâtiments, dominée par la maquette d'une Kalachnikov, emblème de la révolution, haute de cinq mètres. Encadré par les segurosos, il se dirigea vers le bâtiment du fond.

Un des hommes frappa à une porte et ouvrit le battant, s'effaçant pour laisser entrer l'architecte espagnol. Celui-ci hésita quelques secondes, se demandant à quelle horreur il allait être encore confronté.

Surprise : une splendide Noire, un cigare à la main, sa lourde poitrine moulée dans un haut rouge sans soutien-gorge, le contemplait, l'air intéressé. Seul détail inquiétant : une machette était posée sur son bureau. La porte se referma et la Noire annonça :

— Je suis Isabel Jovellar, assistante du compañero général Cienfuegos. Il m'a chargée de continuer l'enquête vous concernant.

Soulagé de ne pas être torturé tout de suite, Miguel Barreiro objecta d'une voix mal assurée :

— Quelle enquête ? El général est au courant de tout.

— Non, trancha-t-elle. Un de nos hommes qui vous surveillait à Grand Cayman a disparu. On a retrouvé sa voiture dans le parking du restaurant Papagallo, mais pas son corps. Nous pensons qu'il a été assassiné par vos amis américains et que vous êtes complice. C'est un crime extrêmement grave.

Miguel Barreiro tombait des nues.

— Mais, je n'ai jamais entendu parler de cet homme. Je le jure sur la Vierge Marie...

— Il va falloir le prouver, lança froidement la Cubaine. Bueno, tu as fait ce que t'a ordonné el general ? ajouta-t-elle, passant au tutoiement.

— Si, claro, répondit, honteux, Miguel Barreiro.

— Bueno, je vais te dicter un nouveau message. Encouragé par la douceur relative de l'interrogatoire, l'architecte se pencha en avant et posa la main sur le bureau.

— ¡Mira ! Si les Américains savent que... Ils me tueront.

Le regard de la Noire se figea. D'un geste vif comme un serpent, elle empoigna la machette et l'abattit de toutes ses forces sur le bureau, enfonçant profondément la lame dans le bois, à quelques centimètres de la main de Miguel Barreiro ! Celui-ci fit un tel bond en arrière qu'il renversa sa chaise et tomba à terre. À peine relevé, il dut faire face à la machette pointée sur lui.

— Tu veux être fusillé comme ce makumé de Carlito ? lança Isabel Jovellar, menaçante. Je n'ai qu'à signer un papier. Alors, tu vas faire exactement ce que je te dirai. Et peut-être que tu garderas tes couilles. ¿ Entiende ?

Miguel Barreiro demeura muet, abasourdi. Sachant qu'il allait encore gravir une étape de son chemin de croix.

De plus en plus nerveux, Malko parcourait au volant de la Skoda les allées du club de Tarara, une enclave en bord de mer qui ressemblait à un ancien camp militaire abandonné. À vingt-cinq kilomètres à l'est de La Havane, des bungalows, en piteux état, s'alignaient dans un décor qui rappelait le mur de l'Atlantique construit pendant la guerre par les Allemands sur les côtes françaises. Des blockhaus détruits, des piquets antichars enfoncés dans le sable, de la ferraille partout, une digue en béton brut. Aménagé, c'eût été un endroit de rêve, mais le sable était si pollué qu'on pouvait à peine s'y installer. Et surtout, il n'y avait pas une seule cabine téléphonique ! Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Une heure dix : Lee Dickson devait s'angoisser.

Il n'y avait qu'une chose à faire : abandonnant Fedora Kulak sur le sable, il se dirigea vers la sortie pour regagner le moignon d'autoroute par lequel il était venu.

Il dut parcourir presque cinq kilomètres avant de repérer un arrêt d'autobus avec deux taxiphones. Le premier était en panne. Il pria : le second se mit à sonner avec un bruit d'évier. Enfin Lee Dickson décrocha. Malko l'entendait à peine et les gens autour de lui le regardaient curieusement. Il était rare de voir un étranger se servir d'un taxiphone. En plus, il était obligé de parler anglais.

— Tout s'est bien passé ? demanda Lee Dickson.

— Oui, confirma Malko, mais il ne bougera pas sans la certitude de la solution biologique. Ce n'est pas négociable...

La voix de l'Américain lui parvenait faiblement, au milieu des crachotements et des sifflements.

— Tout va bien de ce côté, assura-t-il. « Iglesia » est au contact avec sa source. Il n'y a plus qu'à prier Dieu. Je vous préviendrai par le canal habituel.

* *

*

Miguel Barreiro se sentait vidé. La tête lui tournait. La Cubaine avait abattu ses cartes. L'architecte espagnol se trouvait pris entre l'arbre et l'écorce. Il était assez intelligent pour comprendre qu'il se retrouvait mêlé à une affaire qui le dépassait, où tout le monde se servait de lui, et qui risquait de mal se terminer. Son interrogatrice lui

avait appris que sa belle villa était truffée de micros, il avait envie d'y mettre le feu. Désormais, il était nu. Avec au-dessus de la tête une accusation de vingt ans de prison pour espionnage. Comme lui avait dit Isabel Jovellar, la seule façon de se faire pardonner était de permettre la défaite des ennemis de la révolution.

La voiture s'arrêta et il réalisa qu'il était en face de chez lui...

— ¡Hasta luego ! lui lança ironiquement le seguroso qui l'avait ramené.

Miguel Barreiro fonça jusqu'à sa chambre et vomit : ses testicules le faisaient toujours souffrir et sa libido était aux abonnés absents. Il prit une douche, annula ses rendez-vous et s'allongea sur le lit. Avec une sérieuse envie de se trancher les veines. Il avait l'impression de ramper dans un tuyau avec une vague lueur au bout, sans savoir si ce n'était pas la mort.

Au bout d'un moment, il se traîna jusqu'à son bureau et se mit à écrire le mot qu'il devait laisser le soir même dans la boîte aux lettres morte du paladar Le Chansonnier. Avec l'impression d'enfoncer un clou de plus dans son cercueil. Mais s'il ne se pliait pas aux ordres de la DGI, il savait ce qui l'attendait : le sous-sol de la Villa Marista...

* *

*

Fedora Kulak et Malko retrouvèrent la Skoda, garée en plein soleil en face du petit restaurant de Tarara qui ne servait pratiquement rien, sauf des bières. Cuits par la chaleur. Ils s'étaient baignés, avaient un peu flirté dans l'eau peu profonde, tandis qu'un couple de Cubains s'accouplait non loin d'eux sans la moindre gêne. Bien que Tarara soit surtout fréquenté par des expats, il y avait quelques Cubains. Ils mouraient de faim. Au moment où Malko ouvrait la portière de la voiture, une fille s'approcha, très sexy dans un tricot de coton élastique jaune qui moulait ses seins et une jupe rouge très ajustée.

— Buenos dias, dit-elle, vous allez à La Havane ?

Malko n'osa pas dire non.

— Oui.

— Vous pouvez m'emmener ?

Le stop était une réalité banale à Cuba, faute de transports collectifs.

— Bien sûr, accepta Malko.

La fille s'installa à l'arrière. Une ravissante métisse. Avant d'arriver au tunnel passant sous le port, elle demanda :

— Où allez-vous ?

— Au Nacional.

Elle prit alors dans un sac de plage un paquet et le défit, découvrant des cigares.

— Ce sont des Cohiba, annonça-t-elle. Seulement deux dollars pièce. Je travaille à la fabrique Partagas. Je peux avoir ce que vous voulez.

Malko déclina l'offre poliment. Ce pouvait être une provocation. Elle les quitta dans le parking du Nacional et ils la virent se diriger vers la piscine, avec ses cigares.

Fedora Kulak suivit des yeux sa démarche dansante et remarqua perfidement :

— Elle ne doit pas vendre que des cigares... Tu as vu ses yeux : ils nagent dans le sperme...

* *

*

Le général Anibal Guevara, assis dans sa jeep russe fatiguée, regardait le ballet des hélicoptères MI-24 censés détruire un nid de résistance ennemi dans une ville en ruines. Ils se relayaient pour attaquer à la roquette un bloc d'habitations déjà passablement abîmées. Des tireurs « ennemis », postés sur les toits plats, ripostaient à l'arme légère...

Une fois par mois seulement, à cause des restrictions de fuel, un exercice similaire se déroulait sur la base de Baracoa. Officiellement, il s'agissait de s'entraîner à une invasion des troupes américaines supposées avoir pris pied à La Havane. Fidel Castro en personne était venu y assister une fois, posant de nombreuses questions. À travers elles, le général Guevara avait compris qu'il s'agissait surtout de pouvoir éventuellement briser une insurrection modestement armée de Cubains révoltés contre le régime... Contre les troupes américaines, munies de missiles sol-air, les MI-24 n'auraient pas tenu longtemps, et encore moins les MI-8...

Le dernier hélico se posa et le colonel en charge de l'exercice vint rendre compte à son chef. Ils avaient combattu ensemble en Angola et en Éthiopie, dans la bataille de l'Ogaden. Comme modestes jeunes officiers.

— Viens à la maison ce soir, à las seis de la tarde, proposa le général. D'autres camarades seront là. On va boire du rhum et raconter des chismes(79).

Anibal Guevara habitait une petite maison dans le Nuevo Vedado, quartier de petites collines, colonisé par l'armée, non loin du cimetière

Colon, avec des rues défoncées et beaucoup d'apagones. Malheureusement, le général n'avait pas les moyens d'acheter un générateur et se contentait d'en emprunter parfois un à la base. Depuis son rendez-vous du cimetière Colon, il avait beaucoup réfléchi et conclu qu'il tenait peut-être l'occasion unique de sa vie. Il n'était pas ambitieux et détestait la politique, se contentant de sa maigre solde et des quelques avantages de sa fonction, dont cette maison plutôt agréable. Il lui restait cinq ans avant la retraite et il savait qu'il n'aurait plus d'avancement. Les postes les plus élevés étaient réservés à des amis de Raul Castro, qui ne voulait que des hommes sûrs autour de lui.

Il s'était renseigné autour de lui, avec une infinie prudence, sur ce que lui avait révélé l'agent de la CIA. À mots couverts, on lui avait confirmé que Fidel Castro avait un problème de santé. Son frère Raul allait le voir tous les jours. Il semblait être hospitalisé dans sa clinique privée de l'immeuble du Conseil d'État, sans qu'on en soit certain. En tout cas, personne ne l'avait vu depuis plus de deux semaines. Bien sûr, seule une poignée de fidèles étaient au courant. Le peuple cubain, n'ayant aucun moyen d'information, ne se doutait de rien, plutôt soulagé de ne pas avoir à subir les interminables discours du Lider Maximo. Pour le reste, la machine, bien huilée, tournait toute seule.

Le général Guevara regagna sa grosse Skoda et prit la route de Nuevo Vedado. Il avait invité à un pot une demi-douzaine d'amis qui avaient grimpé la hiérarchie militaire en même temps que lui et partageaient la même détestation d'un régime qu'ils avaient pourtant servi avec leur sang, de l'Afrique à l'Amérique latine. C'étaient des purs, qui n'avaient pas ménagé leur peine pour leur « devoir internationaliste ». Les yeux dessillés, ils avaient compris que, comme d'autres dictateurs, Fidel Castro menait son pays à la catastrophe pour assouvir un fantasme idéologique chevillé à son cerveau. Que crèvent les Cubains pour que Cuba soit le dernier falot d'un communisme disparu partout ailleurs, sauf en Corée du Nord...

Fouetté par la fascination qu'il exerçait sur le dictateur vénézuélien Hugo Chavez, qui avait remplacé l'URSS comme fournisseur de pétrole, Fidel Castro était reparti dans ses fantasmes marxistes-léninistes, alors que Cuba manquait de tout et aurait sombré depuis longtemps sans les remesas des gusanos de Floride.

Arrivé chez lui, le général Guevara descendit de sa voiture à plaques vertes et renvoya son chauffeur. Ce dernier travaillait sûrement aussi pour la Sécurité militaire. Inutile qu'il repère ses visiteurs. À Cuba tout ce qui était inhabituel était immédiatement rapporté aux « organes ». Les faits les plus anodins, comme une voiture restée trop longtemps à un certain endroit.

Le colonel José Cardenas, le pilote retraité dont le cœur était à

Miami, l'attendait en bavardant avec sa femme. Les deux hommes s'installèrent avec des bières dans le jardin, où il ne pouvait pas y avoir de micros. Par surcroît de précaution, le général Guevara mit la radio sur une station musicale, assez fort pour couvrir le bruit des conversations. Après la première gorgée de Bucanero, il demanda au colonel Cardenas :

— Qu'en penses-tu ?

L'ancien pilote d'hélicoptère n'hésita pas.

— Il faut y aller ! Dès qu'il est sûr qu'El Loco(80) n'est plus de ce monde. Sinon, la bande des Gaviota va s'incruster pour très longtemps.

Il faisait allusion aux officiers supérieurs qui s'étaient, avec l'accord de Raul Castro, emparés de l'industrie juteuse du tourisme. Après les hôtels, ils s'étaient lancés dans le transport des touristes avec Transgaviota. Eux avaient intérêt à ce que le régime perdure...

Une Lada avec une plaque verte s'arrêta devant la maison et un homme en uniforme vert olive en descendit : le général Emilio Zapatero, qui avait le titre pompeux de « commandant de l'armée d'occident », c'est-à-dire de la partie ouest de Cuba, incluant La Havane.

Une heure plus tard, ils étaient au complet : sept officiers supérieurs qui avaient tous servi sous les ordres du général Arnaldo Ochoa et continuaient à vénérer sa mémoire. Tous savaient qu'il avait été fusillé parce qu'il voulait être le Gorbatchev cubain, en profitant de son aura de militaire, héros des guerres internationalistes. Aucun ne l'avait oublié et tous seraient heureux de le venger. Autour de ces sept officiers, il y avait une galaxie de majors, de capitaines, de lieutenants qui pensaient comme eux.

C'était assez pour un golpe, un putsch rapide et efficace, décapitant les chefs militaires pro-Castro. Parmi les présents se trouvait un colonel, numéro 2 du MININT, qui connaissait par cœur l'organigramme du système répressif.

Réfugiés dans le garage, porte ouverte sur le jardin, ils levèrent leurs verres et le général Guevara lança, d'une voix ironique :

— ¡Venceremos ! ¡Patria o muerte !

Le cri de ralliement de Fidel Castro. Qui s'appliquait parfaitement à leur projet. Si celui-ci échouait, ils étaient tous promis au peloton d'exécution.

* *

*

Isabel Jovellar, empalée sur le sexe de son amant, comme chaque jour à la même heure, savourait un double plaisir : le plaisir sexuel et la satisfaction intellectuelle d'avoir cerné l'opération américaine. Son amant ne l'avait pas laissée s'expliquer avant de lui arracher sa culotte. C'était un rite sacré. En plus, en face de la calle San Miguel, un petit orchestre de salsa s'entraînait pour une fiesta, ce qui plongeait Isabel dans un état second. C'est elle qui déclencha le plaisir du général Cienfuegos : elle avait hâte de lui dire tout ce qu'elle savait. Elle accéléra son balancement d'avant en arrière, lui arrachant très vite un cri rauque, tandis qu'il se déversait dans son ventre en lui pétrissant les seins.

Cinq minutes plus tard, ils étaient sagement installés autour de la table basse et Isabel Jovellar se lança dans ses explications.

— J'ai enfin identifié l'espion sin rostro, il s'appelle Walter Zimmer, habite au Nacional et possède un passeport canadien. Aujourd'hui, il se trouvait à la plage de Tarara. Il en est parti vers une heure pour téléphoner d'une cabine sur l'autopista. Il a été photographié. Au même moment, l'Américain Lee Dickson recevait un appel dans une des cabines du club Habana ! Leur conversation a été courte. Ils se méfient.

— Évidemment, on ne sait pas ce qu'ils se sont dit...

— Non, reconnu Isabel Jovellar, mais désormais nous sommes sûrs qu'une opération est en cours. Pendant ce temps, on nous amuse avec les dissidents.

Le général ralluma son cigare.

— Qu'a-t-on appris sur ce Walter Zimmer ? Tu as percé sa véritable identité ?

— Pas encore, avoua la Cubaine. D'après l'Immigration, son passeport canadien semblait authentique. Là-bas, au Canada, nous n'avons pas assez de gens pour effectuer une enquête, mais peu importe le nom sous lequel on le fusillera...

Le général Cienfuegos sourit à ce trait d'esprit. Il était fier de la jeune femme.

— Quels contacts a-t-il eus ? demanda-t-il.

Isabel Jovellar baissa la tête. C'était le point faible de son récit.

— Nous n'en avons identifié aucun, avoua-t-elle ; mais nous ne le surveillons que depuis hier. Il y a un trou de trois heures dans son emploi du temps, entre onze heures et deux heures du matin.

— Il faut trouver ce qu'il a fait ! C'est tout ?

— Non. Il a une liaison avec une touriste qu'il a apparemment rencontrée ici.

— Qui est-ce ?

— Une Canadienne, d'origine russe. Très belle. Elle loge au Habana Libre.

— Tu penses qu'elle travaille avec lui ?
— Je ne crois pas. Ils se voient seulement pour baiser.
— Si c'est une Russe, on pourrait peut-être demander à nos amis, suggéra le général.

Depuis quelque temps, les relations s'étaient réchauffées entre la Russie de Poutine et Fidel Castro, très amertumé par le lâchage de Boris Eltsine, qui avait brutalement cessé de subventionner Cuba. Comme un homme qui entretient une maîtresse et lui coupe les vivres du jour au lendemain. Entre 1990 et 1993, le PNB cubain avait baissé de 30 % ! S'en était suivi le « Periodo especial », célèbre pour ses privations de toutes sortes.

Mais, depuis trois ans, le SVR(81) coopérait avec la DGI cubaine et celle-ci travaillait même aux États-Unis pour le compte des Russes, ce qui avait valu à deux agents cubains des condamnations à vie pour espionnage.

— C'est une bonne idée, approuva Isabel Jovellar. Voici les photos prises de lui et de cette femme.

Le général regarda les documents et tomba en arrêt devant la grande blonde au chignon. Isabel Jovellar ne s'y trompa pas.

— Si tu l'interroges, celle-là, dit-elle, je serai là...

Le général Cienfuegos posa les photos, sans commentaire. Isabel le connaissait bien.

— Donc, conclut-il, au moins un agent américain a une activité suivie depuis quelques jours à La Havane, avec une liaison constante avec le chef espion des Américains. Une opération bien préparée, comme le montre leur façon de communiquer. Et encore, nous ne savons pas tout... Tu as interrogé l'ETCSA pour savoir comment ils ont pu se procurer les numéros des cabines ?

— Je viens d'avoir de bonnes nouvelles, affirma-t-elle. Le colonel Montero soupçonne un employé de l'ETCSA qui effectue les réparations dans le bâtiment de la Section des intérêts américains. Le responsable de son CDR nous avait déjà signalé qu'il s'était livré à divers achats, dont un réfrigérateur d'occasion. Or, il n'a pas de parents à Miami... On va l'interroger.

— Parfait. Fais vite, approuva le général.

Il tira longuement sur son cigare, regardant la pelouse mal entretenue au-delà de ses fenêtres, et posa la question dont il connaissait la réponse. Juste pour juger de sa perspicacité.

— À ton avis, quelle est la mission de cet agent impérialiste ?

Isabel Jovellar ne répondit pas. Elle se posait la question sans avoir trouvé la réponse. Bien sûr, il y avait la filière Miguel Barreiro. Là aussi, ils avaient découvert une source des Américains. Qui fonctionnait déjà depuis un moment sous leur nez. Comme quoi, on n'était jamais assez vigilant. Comme le disait jadis le génial Félix

Dzerjinski, fondateur de la Tchéka : « Si vous êtes en liberté, ce n'est pas parce que vous êtes innocent, mais parce qu'on n'a pas assez cherché. »

— Je vais essayer de le découvrir, promit Isabel Jovellar.

Elle lui expliqua son idée et le général approuva. Plus on cernerait l'agent américain, plus on avait de chances de le coincer. Mais il leva son cigare.

— ¡ Cuidado ! Il ne faut pas qu'il se doute de quelque chose. Sinon ils ne bougeront plus et ils activeront le plan B. Ils en ont sûrement un.

* *

*

La nuit était tombée et le sol du garage du général Guevara était jonché de bouteilles vides de Bucanero. Les sept participants avaient discuté avec animation de chaque possibilité. Tous étaient tombés d'accord. En quelques heures, une action bien menée pouvait neutraliser le MININT, les bureaux de Fidel Castro et de son frère Raul, et l'émetteur de télévision qui permettrait d'annoncer aux Cubains la mort du Lider Maximo et le début d'une ère nouvelle.

Le général sortit dans la rue pour raccompagner ses amis. Certains étaient venus à moto, d'autres en voiture. Seul le colonel José Cardenas était à pied. Il aperçut un homme qui les observait en promenant son chien. Pedro Gomez, le responsable du CDR de son quartier. Il alla vers lui et l'étreignit dans un abrazo énergique.

— ¿Cómo esta, compañero ? J'aurais dû t'inviter ! Nous étions réunis pour fêter l'anniversaire de la victoire de l'Ogaden contre les forces impérialistes, il y a vingt-cinq ans. Lorsque nous accomplissions notre devoir internationaliste.

— Ah, muy bien, fit le mouchard, ravi.

Cela ferait quelque chose à mettre dans son rapport hebdomadaire sur les gens de son quartier qu'il avait la charge de surveiller pour la DGSE. Près de 120 000 CDR quadrillaient Cuba, faisant remonter à la tête de l'hydre les informations les plus minimes. Rien ne devait échapper à la vigilance révolutionnaire.

Malko ouvrait la portière de la Skoda afin d'aller récupérer Fedora au Habana Libre pour une balade en mer avec George Wimont lorsqu'il aperçut la petite vendeuse de cigares de la veille. Elle portait la même tenue : tricot très jaune et très moulant, jupe ajustée rouge, sandales. Un sac à l'épaule. Avant que Malko ait pu réagir, elle avait ouvert l'autre portière de la Skoda et s'était glissée à l'intérieur !

Furieux de cette intrusion, il monta à son tour dans la voiture.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

Elle ouvrit son sac et montra plusieurs boîtes de cigares, puis dit d'une voix suppliante, avec une mimique assortie, presque comique :

— Señor, j'ai besoin d'argent. Mon frère a le sida, il est à l'hôpital, mais je dois payer les médicaments. Es muy caro. Il a attrapé cette saloperie en Angola, en faisant son devoir internationaliste... Je vous vends la boîte de Cohiba pour seulement 20 cucs.

— Je ne fume pas, dit Malko.

Troublé quand même par la sensualité qui se dégageait de cette fleur tropicale, probablement vénéneuse. Sa jupe avait remonté très haut sur ses cuisses et les pointes de ses seins étaient nettement visibles sous le tricot jaune. Quant à son regard, c'était du feu liquide.

— Vous les donnerez à un ami, supplia-t-elle, en posant une main légère sur sa cuisse.

Malko jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le gardien du parking regardait, intéressé. Inutile d'attirer l'attention sur lui. L'attitude ambiguë de la fille faisait qu'on ignorait ce qu'elle offrait : elle ou ses cigares... Il prit des billets dans sa poche et lui en tendit deux de dix pesos.

— Voilà, dit-il, mais je ne veux pas des cigares.

Un sourire radieux éclaira le visage de la jeune Cubaine. Serrant les billets dans sa main, elle se pencha encore plus et ses lèvres effleurèrent la commissure des lèvres de Malko.

— Muchísimas gracias, señor, je m'appelle Dalia. Vaya con dios.

Elle sauta à terre, laissant les cigares, et s'éloigna d'une démarche balancée sous le regard lubrique du gardien de parking. Il donnerait les cigares à George Wimont.

— Compañera, je pense avoir identifié le suspect, annonça, triomphant, le colonel Montero.

Isabel Jovellar sentit l'adrénaline se ruer dans ses artères.

— ¡Muy bien ! Amène-le-moi. Comment s'appelle-t-il ?

— Compañera, je ne peux pas. Il ne travaille pas aujourd'hui. Il s'appelle Tomas Coro. C'est un employé de l'ETCSA. Avant de travailler dans l'edificio des impérialistes, il avait été chargé de vérifier tous les taxiphones du Vedado et de Miramar.

Isabel Jovellar en aurait rugi de bonheur.

— Il faut le trouver, décréta-t-elle. Dès que c'est fait, tu m'appelles avant de l'arrêter.

* *

*

George Wimont regarda la boîte de cigares offerte par Malko.

— Ce sont des vrais, dit-il, ravi ; déjà emballés pour l'exportation. Il y a le timbre et l'hologramme. Merci. Ils produisent cent millions de cigares par an, mais les ouvriers en volent bien dix millions ! Allez, on y va.

Fedora Kulak monta la première sur le Bertram, superbe dans un deux-pièces noir et un paréo. Elle et Malko s'installèrent sur la dunette, et elle lui sourit.

— Tu vois, tu n'auras pas eu besoin de moi. Ta mission est presque terminée. Encore un rendez-vous avec ce général Guevara et tu reprends l'avion. Le reste ne te regarde pas.

— J'espère que tu as raison ! soupira Malko. Je n'arrive pas à croire que, dans ce système policier, la Seguridad ne se soit aperçue de rien. J'ai quand même pris de sacrés risques.

Fedora Kulak, en train de s'enduire le visage de crème, se contenta de sourire.

— Je connais bien ce système. Chez nous aussi, il y avait souvent des ratés. Sinon, je ne serais pas ici, mais enterrée dans le cimetière de la Loubianka.

Cinq minutes plus tard, le Bertram s'engageait dans le chenal. Alors qu'il en était presque sorti, un petit patrouilleur émergea du port militaire voisin, piquant vers le large. George Wimont lui jeta un regard surpris.

— Tiens, ils ont touché du fuel ! Ça fait des semaines que je n'en avais pas vu sortir.

Le navire s'éloignait, laissant derrière lui un panache de fumée noire. Il ne devait pas filer plus de douze nœuds. Eux partirent

parallèlement à la côte et lancèrent leurs lignes. Le temps était magnifique et cette mer vide impressionnante. De loin, La Havane paraissait belle... Ils roulaient depuis vingt minutes lorsque Fedora, allongée sur la banquette, lança :

— Je ne me sens pas bien. Je descends un peu. Je crois que j'ai le mal de mer.

Elle descendit l'échelle et disparut à l'intérieur du Bertram. Cinq minutes plus tard, Malko, inquiet, dit à George Wimont :

— Je vais voir comment elle est.

— J'ai des pilules contre le mal de mer, dit l'Anglais. Si ça va trop mal, je lui en donnerai.

Malko trouva Fedora allongée sur la grande couchette de la cabine avant. Lorsque leurs regards se croisèrent, il se dit qu'elle ne paraissait pas vraiment malade. Au contraire, une lueur amusée éclairait ses yeux bleu cobalt.

— Tu te portes mieux ?

Elle s'étira, tendit les bras vers lui, et, du même geste, glissa une main possessive dans son maillot.

— Beaucoup mieux depuis que tu es là. Dis-moi, la petite qui t'a vendu les cigares, elle était aussi sexy qu'hier ? Tu n'as pas eu envie de lui arracher sa culotte blanche qu'elle montrait si facilement ?

Tout en lui parlant, elle le caressait et obtint un résultat immédiat. Elle sourit.

— Tu vois que ça t'excite que je te parle d'elle.

Malko protesta. La bouche de Fedora remplaça sa main. En un clin d'œil elle ôta son bas de maillot et vint s'empaler sur Malko.

Lorsqu'ils remontèrent, il regarda machinalement, la ligne d'horizon. Le patrouilleur cubain était là, paraissant immobile. Cette présence dérangea Malko, l'oppressant même. Il avait l'impression d'être surveillé. Un cri de George Wimont détourna son attention.

— Marlin ! À moi !

Une des lignes était tendue et on distinguait au bout une forme qui se débattait furieusement. Le poisson fit un bond hors de l'eau : c'était bien un marlin noir d'environ un mètre cinquante. George Wimont tendit la canne à Malko.

— Remontez-le ! C'est une belle pièce.

Pendant que Malko le remplaçait, Georges Wimont alla chercher dans le réfrigérateur une des bouteilles de Taittinger apportées par Malko pour fêter la prise du poisson.

— J'ai découvert une épicerie russe ! annonça Fedora Kulak. Au coin de l'avenida A et de la calle 13, dans une assez jolie villa. J'ai discuté avec une « babouchka » qui vient là tous les jours vendre des gâteaux faits par elle. Il n'y a plus qu'une centaine de « Soviétiques » à La Havane et ils vivent très mal. C'est amusant, le premier conseiller de l'ambassade de Russie est un ancien silovik engagé par mon ancien chef, le général Polyakov. Il a bien réussi. Evgueni Alexandrovitch Tifonov.

— Il vaudrait mieux ne pas le croiser, remarqua Malko.

Fedora éclata de rire.

— Au contraire ! D'abord, aujourd'hui, le camarade Poutine est plus proche de George Bush que de Fidel Castro. Ensuite, Tifonov a toujours rêvé de me sauter. S'il me croise ici, avec le soleil et la salsa, il va devenir fou...

Ils bavardaient sur la terrasse du Nacional, au son des mariachis. Presque détendus. Malko baissa les yeux sur sa Breitling.

— Il faut que j'aille téléphoner.

En rentrant de la virée en bateau, il avait trouvé, dans les toilettes, le message habituel de Lee Dickson. Appeler à six heures. Il gagna le lobby et dut faire la queue pour utiliser le taxiphone à côté du concierge. Il appela d'abord George Wimont pour le remercier, puis composa le numéro laissé dans les toilettes.

— Il y a une Lada qui ne me lâche pas depuis ce matin, annonça d'emblée Lee Dickson. Vous, pas de problème ?

— Pas encore, fit Malko en regardant autour de lui. Avez-vous du neuf ?

— Oui. D'après Iglesia, son état est désormais irréversible. Vous pouvez transmettre...

— Inutile, objecta Malko. La personne concernée ne bougera pas tant que l'issue biologique n'aura pas eu lieu.

Il sentit la réprobation muette de l'Américain. Celui-ci aurait bien envoyé les comploteurs au massacre, juste pour lancer l'opération « Iglesia ». Il croyait les choses mûres, mais ce n'était pas lui qui prenait les risques. Il insista :

— Je vous ai dit que c'était irréversible... Donc le risque est limité.

— Attendons l'information finale, s'obstina Malko.

— Shit ! fit soudain Lee Dickson. Ils viennent vers moi, je vous laisse.

Il raccrocha brutalement et Malko regagna la terrasse du Nacional avec un sentiment de malaise. Pourquoi la DGI traquait-elle soudainement Lee Dickson ?

Les mariachis s'en donnaient à gorge déployée devant les touristes ravis. Fedora lui jeta un regard inquiet.

— Rien de neuf ?

— Hélas, non, soupira Malko.

Combien de temps allait-il attendre l'annonce officielle de la mort de Fidel Castro ? Avec les Services cubains rodant autour de lui, il avait l'impression d'être assis sur un tas d'explosif équipé d'une mèche lente.

— Où va-t-on dîner ? demanda Fedora.

Il ne répondit pas : Dalia, la vendeuse de cigares, venait d'apparaître sur la terrasse, et se dirigeait vers le bar. En passant devant leur table elle adressa à Malko un sourire qui valait presque une fellation. Fedora ne s'y trompa pas.

— Cette petite salope a envie de te mettre dans son lit ! remarqua-t-elle.

* *

*

— Compañera, nous l'avons retrouvé ! Il dîne en ce moment dans un paladar de Miramar, Doctor Cafe, calle 38, entre la Primera et la Segunda. Qu'est-ce qu'on fait ?

La voix du colonel Montero vibrait d'excitation. Isabel Jovellar lança sans hésiter :

— Io vengo. Ne faites rien avant.

Abandonnant sa Suzuki, elle alla réquisitionner au garage une Lada et son chauffeur.

— Vamos a Miramar, dit-elle. Rapido.

Pendant qu'elle roulait, elle appela de son portable le général Cienfuegos, lui laissant un message. Vingt minutes plus tard, sa voiture stoppait derrière une Moskvitch où se trouvaient quatre hommes, en face d'une maison isolée dans un jardin. Un panneau indiquait : « Doctor Cafe. Las mejores pizzas. »

Un des segurosos de la Moskvitch vint vers elle.

— Nous l'avons récupéré quand il est passé chez lui. Ensuite, il a ramassé une fille et ils sont en train de dîner.

— ¡Vamos ! fit simplement Isabel Jovellar.

Pour parvenir au restaurant, installé derrière la maison, il fallait longer celle-ci par un étroit chemin. Isabel Jovellar prit la tête des trois segurosos. À travers les fenêtres, on apercevait l'intérieur de la villa, avec un énorme chien en faïence.

Ils débouchèrent sous une grande tonnelle, décorée de différents drapeaux étrangers. Il y avait six ou sept tables, mais seules deux étaient occupées. L'une par deux Noirs, l'autre par un couple. Tout le fond était occupé par deux énormes fours à pizza, spécialité de la

maison. Au-dessus du bar, une radio crachait des salsas à la chaîne.

La patronne, une grosse femme mal fagotée, vint au-devant des nouveaux venus et comprit tout de suite à qui elle avait affaire. Elle-même était une ancienne inspectrice des paladars, qui, avec ses bakchichs, en avait monté un.

— Buenos dias, compañeros, lança-t-elle. ¿Una cerveza ?

À Cuba, on ne refuse jamais une bière. Les trois segurosos et Isabel s'installèrent au bar, et trinquèrent à la révolution.

— Compañera, demanda ensuite Isabel Jovellar, tu connais le couple au fond ?

Un Cubain d'une quarantaine d'années en chemisette, escortée d'une créature style jineteria, tous seins dehors, très foncée, la bouche rouge comme une goyave bien mûre. Leurs mains enlacées parlaient pour eux. Une serveuse sortit de la cuisine, portant un plat avec une énorme langouste. Isabel Jovellar tiqua et lança à la patronne :

— Compañera, tu as la facture d'achat de cette langouste ?

La patronne du paladar se troubla et bredouilla. Isabel Jovellar continua d'une voix sévère :

— Tu sais qu'il est interdit par la loi de pêcher et de commercialiser des crustacés. Tu risques six ans de pénitencier. C'est un délit extrêmement grave. Une atteinte à l'économie. Toi qui as jadis dénoncé ces comportements...

— C'est vrai, plaida la grosse tenancière. J'ai eu tort ! Un pêcheur me l'a apportée, c'est exceptionnel.

— Muy bien, conclut Isabel Jovellar. Tu vas me donner le nom de ce pêcheur.

— Si. Inmediatamente, accepta aussitôt la tenancière du paladar, trop contente de s'en sortir avec une simple petite dénonciation qui ne vaudrait au pêcheur qu'un ou deux ans de prison.

Les deux Noirs, des diplomates africains, réclamèrent l'addition qu'on leur apporta immédiatement. Dès qu'ils furent partis, Isabel Jovellar dit sèchement :

— Compañera, va chercher cette facture et ferme le restaurant. Nous ne voulons pas être dérangés.

La tenancière s'empressa d'obéir. Le couple, jusque-là, ne s'était aperçu de rien, la radio couvrant le bruit des conversations.

Les trois segurosos et Isabel Jovellar s'approchèrent de la table. L'un des hommes exhiba sa carte :

— Seguridad del Estado, compañero. ¿Su documentos ?

Le dîneur sortit sa sedula, imité par sa compagne. Le seguroso examina les documents, puis les rendit et fit d'un ton sévère :

— Compañero, tu sais qu'il est interdit de manger des langoustes achetées illégalement !

Le dîneur se troubla.

— Mais je ne savais pas, *compañero* ! Elles sont sur le menu.

La fille avait piqué du nez dans son assiette. Un des *segurosos* demanda :

— C'est ta femme ?

— Euh, non.

— Alors, qu'elle s'en aille !

Il avait à peine fini de parler que la *jineteria* filait déjà vers la sortie, trop heureuse d'échapper à l'interrogatoire. Au chômage, elle survivait de petits trafics et retrouvait deux fois par semaine Tomas Coro qui la nourrissait, l'emmenait dans une *hosada*(82) avec une bouteille de rhum et lui donnait cent pesos.

Les *segurosos* et Isabel Jovellar prirent des chaises et s'installèrent face à Tomas Coro. C'est Isabel qui démarra l'interrogatoire.

— Toma, tu travailles à la ETCSA, si ?

— Si, *compañera*, répondit l'homme, commençant à sentir confusément qu'il ne s'agissait pas seulement de marché noir.

— Combien gagnes-tu ?

— 400 pesos(83), plus les primes.

— Muy bien, approuva Isabel. Avec ta *libreta*, tu vis bien, non ? Et tu fais quoi ?

— Je vérifie les installations des impérialistes, répondit Tomas Coro. D'ailleurs tous les *compañeros* de chez vous me connaissent. Je dois faire des rapports toutes les semaines. Je fais aussi de la « *tecnic* », ajouta-t-il avec un sourire entendu.

Jusque-là, il ne s'affolait pas trop. Simple contrôle de routine. Il allait s'en tirer. Soudain, Isabel Jovellar saisit un couteau aiguisé et pointu posé sur la table, comme pour jouer avec. Personne ne s'attendait à la suite. D'un geste brutal, elle planta violemment la lame dans la main gauche de Tomas Coro qui poussa un hurlement abominable. Aussitôt, un des *segurosos* se leva et alla augmenter le volume de la radio. C'est dans un flot de salsa qu'Isabel hurla :

— ¡Gusano ! ¡Perro inmundo ! Qui t'a donné l'argent pour te payer des langoustes volées au peuple !

Elle avait décidé de ne pas perdre de temps.

Sur la carte du paladar, une langouste coûtait 40 cucs, c'est-à-dire plus de mille pesos. Deux fois et demi le salaire mensuel du technicien... Celui-ci, la main clouée à la table, regardait son sang couler. Pris d'un tremblement incoercible, il finit par balbutier :

— Les impérialistes me donnent des petites choses à réparer. J'ai même travaillé chez l'un d'eux. Il m'a fourni tout le matériel.

L'ambiance était surréaliste dans ce restaurant vide, noyé de musique à fond la caisse. Isabel Jovellar se pencha à l'oreille de Tomas Coro.

— Et toi, qu'est-ce que tu leur as donné ?

Le Cubain demeura muet. Impitoyable, elle demanda :

— Avant d'être chez les impérialistes, tu faisais quoi ?

— Je vérifiais les cabines de taxiphone du Vedado et de Miramar.

— Muy bien, muy bien, approuva Isabel Jovellar. Tu commences à dire la vérité. Peut-être, finalement, que tu vas t'en tirer avec un ou deux ans de prison. À qui as-tu donné la liste des numéros de ces cabines ?

L'un des segurosos se leva et alla contempler les fours à pizza. Pour s'amuser, il enfonça son bras dedans et le retira vivement avec un cri de douleur. L'intérieur était encore très chaud. Tomas Coro, blême, la main toujours clouée à la table, protesta.

— ¡Compañera ! Je ne sais pas de quoi tu parles. Je n'ai jamais rien donné aux Américains.

Le seguroso qui venait de se brûler murmura quelques mots à l'oreille d'Isabel Jovellar qui aussitôt arbora un large sourire.

— Tomas, hurla-t-elle pour couvrir le bruit de la salsa, nous ne voulons pas t'emmener Villa Marista. C'est trop loin et nous sommes pressés. Il faut que tu nous dises tout.

— Je n'ai...

Il n'eut pas le temps de continuer. Elle venait d'arracher le couteau de sa main et le sang jaillissait à flots. Deux segurosos le forcèrent à se lever, puis l'empoignèrent par les jambes et le torse. Délicatement, le troisième lui ôta ses sandales.

— ¡Arriba ! lança Isabel Jovellar.

Les deux segurosos enfournèrent alors le prisonnier dans le four à pizza, ne laissant dépasser que la tête et le haut du torse ! Ses pieds et ses jambes en contact avec la grille brûlante, le malheureux se mit à pousser des cris abominables, à peine couverts par la musique. Lorsqu'ils le retirèrent du four, ses pieds et ses mollets étaient couverts de plaques rouges et de cloques. Brûlés au troisième degré, malgré son pantalon. Isabel Jovellar se pencha sur lui.

— Gusano, tu vas me dire ce que je veux... Sinon, on va te rôtir à l'autre bout.

Le souffle court, l'employé du téléphone s'accrocha : s'il parlait, il était sûr d'être fusillé. Dominant la douleur atroce, il jura en sanglotant :

— Compañera, je n'ai rien fait...

Agacée, Isabel lança d'une voix furieuse :

— ¡Ahorita, la cabeza(84) !

Enthousiastes, les deux segurosos enfournèrent cette fois leur victime la tête la première dans le four à pizza ! Les hurlements, même étouffés par les parois du four, atteignirent un niveau tel que la tenancière, timidement, passa la tête à la porte de la cuisine. Lorsqu'elle vit le spectacle, elle referma vivement. On pouvait lui

reprocher d'entraver la marche de la justice, si elle intervenait.

Lorsque les segurosos retirèrent une nouvelle fois Tomas Coro du four, son visage était boursoufflé de traits rouges, là où il avait touché le gril brûlant. Ses cheveux brûlaient et il hurlait sans discontinuer. Isabel Jovellar prit une bouteille de Bucanero sur la table et en versa le contenu sur sa tête en lançant :

— Arrête de gueuler, gusano ! On va te cuire vivant, si tu ne parles pas... Comme une langouste...

Cette fois, la douleur avait été trop forte. En plus, Toma Coro savait que ce n'était pas une menace en l'air. Ces segurosos avaient tous les pouvoirs. De ses lèvres brûlées et enflées s'échappèrent quelques mots.

— Si, es verdad, je leur ai donné des numéros.

— Lesquels ?

— Je ne sais plus. Je ne me souviens plus. J'ai la liste au bureau. C'est ceux que j'avais réparés... Compañera, fais quelque chose, j'ai trop mal.

— Quand tu auras parlé. On va à ton bureau.

Les deux segurosos traînèrent le blessé par les aisselles. Isabel Jovellar sortit la dernière après avoir éteint la radio. Débordante de joie. Cette fois, elle venait de franchir un pas décisif. L'espion de la CIA ne pouvait plus s'échapper.

CHAPITRE XV

Fedora Kulak et Malko avaient dîné dans un des paladars les plus chic de Miramar, le Torcoroco, où on leur avait servi, au prix du caviar, un morceau de bœuf racorni comme une semelle. Sans qu'il puisse expliquer pourquoi, Malko se sentait mal à l'aise. Cette opération complexe traînait en longueur, et chaque heure passée à La Havane augmentait les risques. Comme si elle avait deviné ses soucis, Fedora posa une main sur sa cuisse.

— Je te sens tendu. Ce soir, prends un somnifère et dors. Moi, je vais me mettre de la crème, j'ai attrapé un coup de soleil sur le bateau.

Il la raccompagna au Habana Libre, avant de repartir pour le Nacional. Au moment où il sortait de la Skoda, une ombre surgit devant lui.

Dalia, la vendeuse de cigares. Toujours dans la même tenue. Elle regarda craintivement autour d'elle et dit à voix basse :

— Señor, aujourd'hui j'ai été arrêtée par les segurosos de l'hôtel. Ils m'ont confisqué mes cigares et m'ont interdit de revenir, sinon, ils m'envoient dans un camp de rééducation, dans l'Est.

— Je suis désolé, dit Malko, mais...

Elle lui fourra un morceau de papier dans la main.

— Voilà mon adresse. J'ai encore beaucoup de cigares chez moi. Vous pouvez venir quand vous voulez, le soir.

Surpris, il ne put s'empêcher de lui demander :

— Mais pourquoi vous intéressez-vous tellement à moi ?

Elle sourit.

— Les autres touristes restent un jour ou deux. Vous, non. Venez m'acheter des cigares, j'ai tellement besoin de cucs... Hasta luego.

Elle disparut dans l'obscurité et Malko rentra à l'hôtel, mettant le papier froissé dans sa poche. Il savait que jusqu'au lendemain, il n'aurait pas de nouvelles de Lee Dickson. Encore d'interminables heures à attendre. Dur pour les nerfs.

* *

*

Les techniciens de la DGI avaient travaillé vite et bien, après les aveux de Tomas Coro. Celui-ci avait donné les numéros de dix cabines communiqués à Lee Dickson pour la modique somme de 500 cucs.

Tout de suite après ses aveux, il avait été abattu dans une des caves

de la Villa Marista. Pas question de tenir un procès public qui aurait révélé les faiblesses du régime. Isabel Jovellar s'étira : il était trois heures du matin, mais elle ne sentait pas la fatigue. Désormais, les dix cabines étaient sur écoute, en temps réel, ce qui permettait de réagir instantanément.

C'était le moment de donner l'estocade à l'opération américaine. On allait enfin savoir ce que mijotait la CIA. Isabel se sentait gonflée de fierté à l'idée d'appuyer sur cet ultime bouton. Rapidement, elle écrivit un mot à l'intention de l'équipe de segurosos du matin, demandant qu'on lui amène Miguel Barreiro, et partit se coucher.

* *

*

Miguel Barreiro ouvrit la bouche comme un poisson hors de l'eau et cracha un jet d'eau sale. Ses poumons éclataient. Les deux Noirs athlétiques qui l'avaient déjà torturé une fois l'avaient attaché sur une sorte de croix de bois munie de lanières et le plongeaient régulièrement dans une baignoire d'eau savonneuse. C'était « la piscine », une des spécialités des bourreaux de la Villa Marista.

— ¿Te gusta l'agua(85) ? demanda ironiquement un des segurosos.

C'est lui qui avait inventé la croix et le harnais permettant de manier plus facilement les prisonniers. Ce qui lui avait valu un cadeau somptueux de son chef : un side-car presque neuf confisqué à un trafiquant de viande.

Pour toute réponse, Miguel Barreiro cracha et toussa, les poumons en feu. Quand on était venu le chercher à huit heures dans sa maison, il s'était bien douté qu'il allait subir une nouvelle épreuve. Pourtant, il avait été accueilli presque gentiment par la grande Noire dont il ne se souvenait que du prénom, Isabel. Dans son bureau, elle lui avait expliqué ce qu'elle attendait de lui. Et Miguel s'était cabré.

— C'est impossible, avait-il répondu à la demande de la segura. Si je fais cela, ils me tueront.

Elle avait haussé les épaules, citant un proverbe cubain : La suerte vien, la suerte se va(86)... Comme Miguel Barreiro refusait toujours d'obéir, elle avait soupiré.

— ¡Boba(87) ! tu finiras par le faire, mais avant, ça va être très désagréable.

Et c'était atroce, depuis que les deux Noirs étaient venus le chercher. De nouveau, ils le plongèrent la tête la première dans la baignoire. Il essaya de retenir sa respiration, mais finit par ouvrir la bouche, laissant l'eau s'engouffrer dans ses poumons. Cette fois, quand

ses bourreaux le remontèrent, livide, suffoquant, ils comprirent qu'ils risquaient de le tuer, ce qui allait à l'encontre de leurs ordres. Toujours attaché sur la croix, ils le posèrent sur le carrelage, comme un poisson échoué. Il reprenait à peine son souffle lorsque la porte s'ouvrit sur Isabel Jovellar, un cigare à la main. Elle jeta un regard dégoûté à l'architecte et lança :

— Pourquoi vous le laissez se reposer ? Allez, continuez.

Lorsque les deux hommes empoignèrent la croix, Miguel Barreiro craqua.

— ¡Tien piedad(88) ! supplia-t-il. Je vais faire ce que vous voulez...

Isabel Jovellar le regarda avec froideur.

— Tu es sûr ?

— Si, si.

— Bueno, détachez-le.

Elle sortit du bureau et les Noirs le détachèrent, le séchèrent et le rhabillèrent. Des robots. Ils le conduisirent ensuite dans le bureau de la segura. Celle-ci, avec un sourire presque chaleureux, annonça, reprenant le vouvoiement :

— Señor Barreiro, vos ennuis sont terminés. C'est le dernier service que nous vous demandons. Ensuite, vous serez libre de rester à Cuba ou de partir, mais je crois que vous aimez bien notre pays ?

— Si, reconnut faiblement l'architecte.

— Muy bien, conclut-elle. Voilà ce qu'il faut écrire.

L'architecte l'écouta sans l'interrompre. C'était la fin de sa vie. Elle poussa devant lui un bloc et un stylo. Miguel Barreiro se mit au travail, le cerveau vide.

* *

*

Richard Lorenz, un des deputies de Lee Dickson, était en train de dîner au Chansonier avec une diplomate philippine. Chaque soir un des membres de son équipe venait relever la boîte aux lettres morte. C'était d'ailleurs un endroit agréable, sophistiqué, avec plusieurs salons accueillant chacun deux ou trois tables. Les jeunes serveurs homosexuels virevoltaient d'une pièce à l'autre, l'ambiance était animée. Situé dans une ancienne demeure luxueuse, c'était un des endroits les plus agréables de La Havane. Des couples attendaient d'avoir une table sur la terrasse autour d'un mojito. Il se leva et s'excusa d'un sourire auprès de son amie.

Dès qu'il eut poussé la porte rouge des toilettes, il souleva le couvercle de porcelaine du réservoir d'eau. Son cœur fit un bond dans

sa poitrine. Un sachet en plastique transparent était suspendu à un crochet. Le jeune Américain le retira de l'eau, l'essuya, l'ouvrit et déplia le papier qu'il contenait. Il y avait quelques mots en espagnol : « El Viejo a été débranché hier soir. La mort sera annoncée dans quarante-huit heures. »

Il plia le papier, le mit dans sa poche et demanda l'addition dès qu'il fut revenu à la table. Ce qu'il avait sur lui était de la dynamite. En principe, les Cubains, très soucieux de légalisme, ne s'attaquaient pas aux diplomates, mais tout pouvait arriver.

— Tu veux aller boire un verre chez Lee Dickson ? demanda-t-il à sa cavalière.

— Pourquoi pas ? fit la jeune Philippine.

Richard Lorenz sortit son portable et appela le chef de station de la CIA qui répondit immédiatement.

— C'est Dick, annonça-t-il. On a fini de dîner. C'est encore la fête chez vous ?

— You bet ! lança Lee Dickson. Il y a encore plein de rhum. On vous attend.

* *

*

Lee Dickson referma son portable, euphorique. Ils avaient convenu que Richard Lorenz ne téléphonerait que s'il avait récupéré quelque chose dans la boîte aux lettres morte. Si seulement cela pouvait être LA nouvelle !

Pendant vingt minutes, il trépigna intérieurement. À peine Richard Lorenz fut-il arrivé qu'il l'entraîna dans son bureau. Muet d'émotion, le jeune agent de la CIA lui tendit le papier.

— My God ! lâcha Lee Dickson après avoir lu. On y est !

Exultant, il alla prendre dans le bar une bouteille de scotch, du Defender « 5 ans d'âge », remplit deux verres et leva le sien.

— God bless us !

Ensuite, il se remit à penser. L'urgence absolue était de prévenir Malko afin qu'il avertisse le général Anibal Guevara. Il questionna Richard Lorenz :

— Vous avez confiance dans votre copine philippine ?

— Oui, en principe. Pourquoi ?

— Il faut prévenir Malko, dès demain matin. Cela m'ennuie de vous y envoyer. Pensez-vous qu'elle pourrait aller au Nacional déposer le message ?

— Ce sont les toilettes des hommes, remarqua le jeune deputy.

— Shit ! O.K., vous irez.

Il alla à son coffre et y prit la liste des numéros des taxiphones, sélectionnant celui situé dans le centre commercial. Il écrivit sur l'habituel plastique transparent, fixant le rendez-vous à midi. Cette nuit-là, il n'allait pas beaucoup dormir. D'autant qu'il devait rédiger un télégramme pour Langley. Urgence et secret absolu.

L'après-Castro était en route.

* *

*

Miguel Barreiro était étendu sur son lit, dans la pénombre. Deux heures plus tôt, il avait congédié son jardinier-cuisinier, disant qu'il s'absentait quelques jours. Il avait mis de la musique classique et éclairé les deux tableaux qu'il préférait : des caricatures représentant des animaux mythiques dotés de sexes monstrueux. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentait bien. Sans angoisse pour le lendemain.

Parce qu'il n'y aurait pas de lendemain.

Une demi-heure plus tôt, il avait avalé un cocktail des différents barbituriques qu'il possédait dans sa pharmacie. Du Nembutal, particulièrement. Il connaissait les doses. Il allait s'endormir, après un certain engourdissement, et ne pas se réveiller. Après son retour du Chansonnier, il avait rédigé plusieurs lettres, d'abord à l'intention de sa mère, et ensuite de quelques amis proches. Personne n'était dans la confiance. Il savait désormais qu'on s'était servi de lui, des deux côtés, et qu'il finirait broyé. Jamais les Cubains ne lui pardonneraient, et les Américains le laisseraient tomber.

Il ferma les yeux, pensa quelques instants au corps magnifique de Carlito, puis bascula dans le néant.

* *

*

Malko avait peu et mal dormi. Après le breakfast, il descendit à la piscine, mais s'imposa d'attendre une heure avant de se rendre dans les toilettes. Un message était là. Il apprit le numéro par cœur et jeta le plastique dans la cuvette, puis tira la chasse.

Pourvu que Lee Dickson ait vraiment quelque chose à lui dire. Fedora Kulak le rejoignit vers onze heures. Elle avait bien dormi. Un

peu avant midi, Malko passa une chemise et remonta dans le lobby. Il acheta un magazine chez le concierge, puis gagna le taxiphone.

Lee Dickson décrocha avant même la fin de la première sonnerie.

— El Viejo est mort ! Lança-t-il.

Rapidement, il donna les détails à Malko, concluant :

— Il faut prévenir le général. Nous avons quarante-huit heures devant nous. C'est formidable.

Bizarrement, Malko n'était pas aussi euphorique que l'Américain.

— Je vais être obligé de prendre un gros risque, objecta-t-il.

— Nous n'avons pas le choix, trancha l'Américain.

Il raccrocha brusquement. Malko en fit autant. Pour prévenir les conjurés, il ne disposait que d'un moyen : Joachim. Redescendu à la piscine, il annonça à Fedora Kulak :

— Nous allons visiter le cimetière Colon.

* *

*

— ¡Es un golpe ! lança d'une voix blanche le chef d'état-major de l'armée cubaine, le général Albano Lopez Muera.

Tout le monde baissa la tête, atterré. Il y avait là le chef de la DGI, le général Cienfuegos, le ministre de l'Intérieur, deux généraux de l'armée de terre et Raul Castro, la moustache en berne. La réunion se tenait au dernier étage du MINTAR, le ministère de la Défense, en face du Palais de la Révolution. Ils venaient tous d'écouter à plusieurs reprises la traduction de la conversation échangée deux heures plus tôt entre Lee Dickson et son agent connu sous le nom de Walter Zimmer. Elle ne laissait aucun doute sur ce qui se préparait : un coup d'État. Désormais, les Cubains savaient ce que les Américains avaient en tête, à l'occasion de la maladie du Lider Maximo. Il ne leur manquait qu'un élément capital : les identités des conjurés.

C'est-à-dire le plus important.

— Je vais lancer le plan Alba, proposa le chef d'état-major. Et ensuite nous ferons le ménage.

Le patron de la DGSE, le général Cienfuegos, secoua la tête.

— Si nous ne prenons pas ces chiens la main dans le sac, argumenta-t-il, nous risquons de les rater. Ils sont malins puisque la Sécurité militaire ne les a pas détectés. Il doit s'agir d'officiers insoupçonnables. Si nous ne leur laissons pas le temps de se découvrir, ils ne bougeront pas et recommenceront à la première occasion.

Un long silence accueillit sa déclaration. Puis, Raul Castro lança à son tour :

— Es verdad. Nous devons attendre qu'ils se découvrent et leur écraser la tête, comme à des serpents.

— Et si..., avança le chef d'état-major.

Suggérant tout haut ce que tout le monde pensait tout bas. Si le golpe se déclenchait à la vitesse de l'éclair, balayant tout sur son passage ?

Le général Cienfuegos se fit rassurant.

— Laissez-moi faire. Nous allons prendre les impérialistes à leur propre jeu.

Il leur expliqua comment et au bout d'une demi-heure, la séance fut levée. Il avait gagné. Sa Lada le ramena à la Villa Marista où l'attendait Isabel Jovellar.

Ils gagnèrent aussitôt son bureau et le général Cienfuegos étreignit sa collaboratrice dans un abrazo fougueux.

— ¡Vamos a sengarlos(89)! lâcha-t-il triomphalement.

Isabel Jovellar commençait déjà à onduler contre lui. Elle aussi, folle d'excitation. Elle termina sur le bureau, les jambes à la verticale, tandis que son amant se ruait en elle, comme une bielle bien huilée.

* *

*

Joachim n'était pas au cimetière !

Depuis une heure, Fedora et Malko parcouraient l'immense cimetière Colon à la recherche du fossoyeur lié au général Anibal Guevara.

En vain.

De plus en plus angoissé, Malko se dirigea vers le petit local en face de la porte Zapata. Personne, là non plus. Joachim devait être malade...

Premier gros grain de sable.

Il repartit, découragé. Le seul autre contact qu'il possédait pour joindre le général Guevara, c'était Nora, la Cubaine qui lui avait fait rencontrer le colonel José Cardenas, l'ancien pilote d'hélicoptère. Seulement, aller chez elle sans s'assurer qu'on ne le suivait pas, c'était faire courir un risque mortel à toute l'opération.

En redescendant vers le Malecon, il se creusa la tête pour trouver une solution. Normalement, il ne pourrait pas joindre Lee Dickson avant le lendemain. Ce qui faisait perdre vingt-quatre heures. Arrivé au Malecon, il tourna à gauche. La seule personne qui puisse l'aider était George Wimont.

* *

*

— Il est allé se promener au cimetière Colon avec son amie blonde, annonça à Isabel Jovellar le seguroso en charge de la surveillance de Walter Zimmer.

— Qui a-t-il rencontré ?

— Personne.

— Tu es certain ?

— Absolument certain, compañera. Nous ne l'avons pas perdu de vue une seconde.

Perplexe, Isabel Jovellar se demanda ce que signifiait cette étrange visite, et interrogea :

— Où est-il maintenant ?

— Chez un étranger qui travaille dans le pétrole, George Wimont. Il a déjà fait du bateau avec lui, paraît-il.

— Muy bien, ne le lâchez pas, mais soyez très prudents.

* *

*

— J'ai une idée, proposa George Wimont. Ce soir, je donne une soirée. Je vais vous y inviter officiellement, en vous téléphonant.

— Et vous inviterez Lee Dickson aussi ?

Le courtier en pétrole sourit.

— Non, ce serait risqué, mais nos deux maisons, à Siboney, sont à une cinquantaine de mètres l'une de l'autre, à l'intérieur d'un périmètre très surveillé. Cependant, il est facile, surtout la nuit, d'aller d'une maison à l'autre sans se faire repérer. Je vais envoyer ma femme à la Section des intérêts américains sous prétexte de demander un visa US. Elle préviendra Lee Dickson.

Malko reprit la route du Vedado, un peu soulagé. Il restait encore un problème de taille : comment joindre Nora en étant certain de ne pas être surveillé ? Et là, il n'avait pas encore de solution.

* *

*

Tous les agents de la station CIA de La Havane étaient sur les dents,

cherchant à intercepter des messages radio ou téléphoniques permettant de confirmer la mort de Fidel Castro. En vain : le système était toujours aussi opaque. À Langley, Porter Goss retenait son souffle. Il attendait une confirmation de La Havane, avant d'avertir le président Bush.

La secrétaire de Lee Dickson frappa à sa porte et déposa sur son bureau un message : le neurologue espagnol venu soigner Fidel Castro était reparti la veille au soir pour Madrid.

Enfin, un signe tangible !

Le chef de station s'empressa d'expédier à Langley un message codé « flash », et reprit sa veille. Sa crainte était de voir Raul Castro annoncer la mise en œuvre du plan Alba qui compliquerait beaucoup leur opération. Il se leva et alla observer la circulation sur le Malecon.

Aucun signe, nulle part, d'une activité anormale. Il n'y avait plus qu'à prier.

* *

*

Des torches avaient été plantées tout autour de la piscine, à la fois pour éloigner les moustiques et pour éclairer les lieux. Lorsque Malko et Fedora arrivèrent chez George Wimont, il y avait déjà une vingtaine de personnes, en train de boire et de bavarder. Le Taittinger et le Defender coulaient à flots. Entre eux, les expats buvaient peu de rhum. Le courtier en pétrole les accueillit chaleureusement et commença à les présenter à la ronde.

Surprise : parmi les invités, Malko repéra Marita Diaz, la fille de l'officier du G5, qui lui sauta au cou.

— Vous ne m'avez pas rappelée ! lui reprocha-t-elle.

— Je le ferai, promit Malko.

Il se fondit dans la foule des invités, puis rejoignit George Wimont à l'intérieur de la maison. Celui-ci ouvrit une porte donnant sur le jardin, à l'opposé de la piscine, et désigna une zone de végétation tropicale qui semblait impénétrable.

— La maison de Lee se trouve à cinquante mètres dans cette direction. Vous verrez les lumières. Il vous attend. Dans cette zone, on n'a jamais vu de segurosos. Allez-y et revenez vite.

Malko se glissa dans le jardin et commença à progresser au milieu des lianes, des fromagers et des bambous. On se serait cru en pleine jungle. On n'y voyait goutte et ce n'est qu'en arrivant à la lisière de ce bois touffu qu'il finit par apercevoir la villa de l'Américain. Ce dernier devait le guetter, car il sortit de l'ombre juste devant lui.

— Bravo ! dit-il. Vous avez prévenu nos amis ?

— Non, avoua Malko.

Lee Dickson, décomposé, écouta le récit de Malko.

— Il faut trouver un moyen de les joindre ! insista-t-il. C'est une question d'heures.

— Rien n'a encore filtré ? demanda Malko.

— Rien.

Silence, troublé par le bruissement des insectes. Malko demanda soudain :

— Vous avez le message d'« Iglesia » ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Je voudrais le leur apporter. Pour crédibiliser cette information.

Lee Dickson en eut un haut-le-corps.

— Ce serait de la folie de vous promener avec ! Si on vous arrête...

— En principe, personne ne sait qui je suis, objecta Malko. Ces officiers vont risquer leur vie. Ils ont besoin de preuves.

— Oui, admit à regret Lee Dickson.

— Donnez-le-moi.

— Bien, je vais le chercher.

Il allait s'éloigner vers la maison quand Malko ajouta à voix basse :

— Je voudrais une arme.

— Une arme ! sursauta Lee Dickson, mais c'est de la folie. Si on vous trouve avec une arme, on saura tout de suite que vous n'êtes pas un simple touriste.

— Si on découvre cette arme sur moi, rétorqua Malko, c'est qu'on saura déjà que je ne suis pas un simple touriste. Donc, cela ne change rien.

— Mais que voulez-vous faire d'une arme ?

— Nous allons entrer dans une zone de turbulences, expliqua Malko. Dieu sait ce qui peut se passer. Mon exfiltration est organisée avec George Wimont, mais il peut se produire des dérapages. J'aimerais bien, le cas échéant, être à même de me frayer un chemin jusqu'à son bateau.

Lee Dickson, peu enthousiaste, finit par céder.

— O.K., je vais vous donner ce que j'ai. Mais ici, la seule possession d'un pistolet, c'est quinze ans...

— Ça s'ajoutera à ma condamnation à vie pour espionnage, fit Malko, philosophe.

L'Américain s'éloigna vers la villa et revint quelques instants plus tard, avec le message d'« Iglesia » et un paquet enveloppé dans un linge qu'il déplia, révélant un vieil automatique Tokarev calibre 32.

— Je ne l'ai jamais essayé, avoua l'Américain, je ne sais même pas d'où il vient. Il était déjà ici quand je suis arrivé.

Malko glissa le pistolet automatique dans sa ceinture, sous sa

chemise flottante, et tendit la main à Lee Dickson.

— O.K., je vais tenter, cette nuit, de joindre Nora. Laissez-moi un numéro pour que je vous appelle demain matin. Disons midi.

Lee Dickson alla chercher la liste des taxiphones et en communiqua un à Malko. Ensuite, il lui pressa longuement la main. Pris d'une inspiration subite, Malko demanda brusquement :

— Vous êtes absolument sûr d'« Iglesia » ?

— Il a toujours apporté des infos de premier choix, fit simplement l'Américain ; il déteste ce régime et ne peut être acheté. Pour moi, c'est du béton.

Malko replongea dans la végétation tropicale, guidé par la musique qui montait de la maison de George Wimont. Il venait à peine de se glisser dans le living qu'il se trouva nez à nez avec Marita Diaz, un verre à la main.

— Où étiez-vous passé ?

— Je me promenais, dit Malko.

La galeriste eut un sourire entendu.

— Attention, votre amie est très entourée... D'ailleurs, elle est magnifique. J'aurais voulu vous présenter mon ami, mais il n'est pas à La Havane.

— Ça sera pour une autre fois...

Marita Diaz regarda sa montre.

— Oh la la, il est tard. Je vais rentrer.

Tilt. Malko revit le 4 × 4 aux vitres fumées. Pour aller voir Nora, il avait impérativement besoin d'une rupture de filature.

— Vous pourriez me ramener ? demanda-t-il. Je suis un peu fatigué.

— ¡Con mucho gusto ! Allez chercher votre amie.

Malko se dirigea vers un des groupes où Fedora était entourée d'une demi-douzaine de mâles salivant de désir.

— Je repars avec Marita, lui glissa-t-il. Tu reviendras avec la voiture.

D'un signe de tête, elle acquiesça. Malko revint vers Marita Diaz.

— Elle veut encore rester ! Ça ne fait rien, elle reviendra avec ma voiture. ¿Vamos ?

— Vamos.

Le gros 4 × 4 sortit du parking et tourna à gauche dans la calle 150. À travers les vitres fumées, on ne voyait rien de l'extérieur. Malko se détendit. Ceux qui surveillaient éventuellement la maison de George Wimont ne pouvaient se douter une seconde qu'il se trouvait dans ce véhicule.

Vingt minutes plus tard, Marita Dias s'arrêta dans la calle O, à l'entrée de l'allée menant au Nacional.

— Buenas noches, dit Malko. Et merci.

Il avança un peu dans l'allée tandis que le 4×4 redémarrait, revenant aussitôt sur ses pas. Il n'avait plus qu'à gagner à pied la calle San Lázaro et à prier pour que Nora soit là.

Il faisait encore chaud et Malko arriva en nage devant l'immeuble de la calle San Lazaro où demeurait Nora. Dieu merci, la porte de la rue n'était pas verrouillée. À tâtons, car il n'y avait pas de lumière, il entreprit de grimper les sept étages. Au quatrième, un couple se disputait avec des cris aigus. Arrivé en haut, Malko se servit de son Zippo pour trouver la porte. Bien entendu, la sonnette ne marchait pas. Il regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling : minuit dix. Nora devait dormir. Il se résolut à frapper... Heureusement, il n'y avait pas d'autre porte sur le palier.

Au bout de quelques minutes, n'obtenant aucune réponse, il fit une pause. Il ne pouvait quand même pas défoncer la porte à coups de pied ! Tandis qu'il soufflait, il entendit un crissement de l'autre côté du battant et une voix de femme demanda doucement :

— ¿ Que quieres ?

— Nora, c'est votre ami de l'hôtel Nacional.

Un bruit de verrou et le battant s'écarta sur la Cubaine en T-shirt blanc et jean, les traits tirés par la peur. Elle ouvrit et Malko se glissa à l'intérieur.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à voix basse.

— J'avais un message urgent à transmettre à Joachim, expliqua Malko. Je suis allé au cimetière et il n'y était pas.

— Je sais. Il est allé voir sa mère à Pinardel Rio. Elle a un cancer. Il sera là demain.

— Demain, c'est trop tard, dit Malko. Vous avez un moyen de joindre le général Guevara ?

Elle fronça les sourcils.

— À cette heure-ci ?

— Oui. Fidel Castro est mort. Il faut le lui annoncer tout de suite.

Nora sembla sceptique.

— Vous en êtes certain ? Il a beaucoup de tours dans son sac.

— J'en ai la preuve écrite, assura Malko. Il ne faut pas perdre une minute.

La Cubaine demeura silencieuse quelques instants puis laissa tomber :

— ¡Muy bien ! Je vais aller le prévenir moi-même. Ahora.

— Vous avez une voiture ?

Nora esquissa un sourire triste.

— Les seuls qui ont des voitures sont les amis de Fidel Castro et ceux qui ont de la famille en Floride. Non, je vais marcher. À cette heure-ci, il n'y a ni gua-gua ni taxis collectifs.

Malko prit le mot d'« Iglesia » dans sa sacoche.

— Vous donnerez ceci au général. Et vous lui souhaiterez bonne chance.

Ils descendirent ensemble et se séparèrent calle San Lazaro. Malko ne croisa pratiquement personne jusqu'au Nacional. Pensant aux caméras, il se garda bien de mettre le pistolet dans le coffre de la penderie, et le laissa dans sa pochette de cuir.

Désormais, le compte à rebours avait commencé. Sa mission était terminée. Dès le lendemain matin, il irait faire une réservation à la Cubana de Aviación.

* *

*

Le général Cienfuegos écumait de rage. Pointant le doigt sur Isabel Jovellar encadrée de deux segurosos, il s'écria :

— Walter Zimmer est arrivé à la soirée chez George Wimont dans sa voiture avec la blonde. Celle-ci est repartie seule à une heure dix, et le señor Zimmer est revenu à deux heures du matin au Nacional, à pied. Comment est-il parti de chez Wimont ? Où est-il allé ?

Un ange traversa le bureau. Volant à tire-d'aile vers la Floride. Personne ne connaissait la réponse, ce qui augmenta encore la fureur de l'officier cubain, à la fois fou de rage et terrifié. Car si, après avoir averti d'un golpe et conseillé de laisser faire en contrôlant la situation, il y avait un problème, il était très mal.

— Compañero general, avança Isabel Jovellar, nous ne savons pas ce qui s'est passé hier soir, c'est vrai, mais j'ai peut-être un élément intéressant.

— Quoi ? aboya le général Cienfuego.

— J'ai eu tout à l'heure un rapport de la patrouille 84. Elle a repéré cette nuit une femme qui sortait du domicile du général Anibal Guevara, calle Tulipan, dans le Nuevo Vedado. Ils l'ont interpellée, pensant à un cambriolage, mais elle n'avait rien sur elle. Elle a prétendu être restée tard à bavarder.

— Le général Anibal Guevara, fit rêveusement le patron de la DGI. J'ai vu passer un papier sur lui, ces jours-ci.

Il appela sa secrétaire et lui exposa le problème. Cinq minutes plus tard, elle revint avec un rapport expédié par le responsable du CDR 126 de la zone 7. Le général Cienfuegos le parcourut rapidement et poussa un rugissement de joie.

— On me signale ici une réunion de plusieurs officiers supérieurs il y a trois jours au domicile du général Guevara. Les numéros de leurs

voitures et de leurs motos sont notés. Ils préparaient le golpe !

Il n'en revenait pas de ce coup de force de la junte :

— Il faut d'abord les identifier, lança-t-il. Vite. Allez arrêter la femme qui sortait de chez Guevara et amenez-la ici.

Le général ramassa ses papiers et se leva.

— Je vais au MININT, annonça-t-il.

— On arrête l'agent américain ? demanda Isabel Jovellar.

— Non, pas encore, mais ne le laissez pas filer...

— Muy bien, je vais donner des instructions.

* *

*

Malko se réveilla à neuf heures du matin. Le ciel était bleu. Il appela Fedora au Habana Libre et elle lui promit de ramener la Skoda rapidement. Le pistolet toujours dans sa sacoche de cuir, il alla prendre son breakfast au sixième étage, puis partit à pied à la Cubana de Aviación, en bas de la Rampa. Il fit la queue à côté d'une jeune femme en blanc telle une première communiant. Une adepte de la santería qui venait de prononcer ses vœux.

Son tour vint, il demanda une place pour Toronto, en montrant son passeport. L'employée souriante interrogea son ordinateur puis leva la tête.

— Señor, il n'y a pas de place avant la semaine prochaine. Essayez Air Canada.

Il ressortit, gagna les bureaux d'Air Canada, un peu plus haut. Pour en ressortir avec le même résultat : tous les vols étaient complets jusqu'à la semaine suivante... Furieux, mais pas encore inquiet, il revint à Air France, à côté de la Cubana. Là encore l'employée s'excusa, désolée :

— Nous avons eu un problème avec un avion. Nous ne pouvons vous embarquer que mercredi prochain. Mais, vous avez un ticket pour Toronto, pas pour l'Europe...

— Je dois rentrer à Toronto d'urgence, expliqua Malko. Tant pis si j'ai à passer par l'Europe. Merci.

Il ressortit, pas vraiment rassuré. Il ne croyait pas, dans son métier, aux coïncidences. Tous les vols ne pouvaient pas être pleins. Donc, « on » ne voulait pas qu'il sorte de Cuba. Dans ce genre de pays, il était extrêmement facile de donner des ordres aux compagnies aériennes.

Cela signifiait une chose : il était au minimum suspect, au pire identifié...

En dépit de son expérience, il avait du mal à ne pas paniquer. Il savait comment les choses commençaient : toujours en douceur avec des sourires, pour ne pas effrayer la victime. Mais une fois qu'il serait dans les griffes de la Seguridad, c'était fichu. Il se rendit compte brutalement à quel point il était seul. Impossible de joindre Lee Dickson. Il restait Fedora Kulak en réserve. Mais que pouvait-elle faire ?

De la cabine du lobby, il appela George Wimont. Après l'avoir à nouveau remercié, il demanda d'un ton égal :

— Je ferais bien un tour en bateau cet après-midi...

— Aïe ! fit le courtier en pétrole. Mon skipper n'est pas là aujourd'hui. On peut faire ça demain ?

— O.K., accepta Malko, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Demain matin neuf heures. J'espère qu'il y aura beaucoup de poissons...

Il raccrocha, noué. Désormais, à chaque instant, il pouvait s'attendre à voir surgir les segurosos de la DGI. Machinalement, il se dirigea vers la piscine. Les heures allaient passer lentement.

* *

*

Nora colla son œil à l'œilleton de la porte et sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Ils étaient trois, occupant tout le petit palier. Des segurosos. Comme elle n'ouvrait pas, ils se remirent à frapper le battant en hurlant.

— Seguridad del Estado ! Ouvrez tout de suite.

Elle recula au moment où la porte commençait à se fendiller sous les coups de pied. Deux coups de feu claquèrent et les trois policiers se ruèrent dans l'appartement. Nora était déjà sur la terrasse, franchissant un à un les petits murets séparant ses différentes parties.

— ¡Pare(90) ! hurla un des segurosos en se lançant à sa poursuite, pas trop inquiet, car ses collègues bloquaient l'entrée de l'immeuble, côté Malecon.

Après avoir franchi le dernier muret, Nora continua à courir. Pendant quelques fractions de seconde, elle sembla rester immobile dans l'air, puis disparut.

Lorsque le premier seguroso se pencha au-dessus du parapet, les gens commençaient à entourer le corps disloqué écrasé sur le trottoir du Malecon.

Le général Anibal Guevara venait de réunir ses principaux adjoints dans la salle d'opérations de la base de Baracoa pour travailler sur un exercice anti-guérilla urbaine, le thème étant la neutralisation d'un quadra tenu par des subversivos. Il s'agissait en réalité de planifier la neutralisation des deux derniers étages du MININT. Opération prévue pour l'heure suivante. Son ami, le numéro 2, avait convoqué les principaux cadres du MININT pour une réunion à cette heure-là. Bien entendu, il arriverait en retard...

Son portable sonna et il vit s'afficher sur le cadran le numéro de son ami le colonel Jaime Durango. À peine eut-il celui-ci en ligne qu'une giclée massive d'adrénaline faillit lui faire exploser les artères.

— Anibal ! Ils viennent de me stopper. Las Tropas(91). Ils me menacent.

Anibal Guevara entendit le bruit strident d'un coup de frein, puis des coups de feu et la voix pleine de désespoir du colonel Durango.

— Ils veulent m'arrêter ! ¡Adiós !

La communication fut coupée. Blême, le général Anibal Guevara leva les yeux et vit une colonne de véhicules traverser la base, se dirigeant vers le local où il se trouvait.

Ses officiers le regardaient sans comprendre. Trois camions venaient de s'arrêter en face du bâtiment, déversant des hommes en tenue grise, las Tropas, la garde prétorienne de Fidel Castro. Ils se déployèrent autour du bâtiment tandis qu'un de leurs officiers se précipitait dans la pièce, pistolet au poing.

— Señores y amigos, lança calmement le général Guevara, nous avons été trahis. Adiós.

Il sortit son pistolet et visa l'officier des Tropas, l'abattant sur le pas de la porte. Il reprit son portable et tapa le numéro du colonel José Cardenas. Miracle : celui-ci répondit. Il était encore chez lui. Étant à la retraite, il ne participait pas aux premières opérations, demeurant en réserve pour l'organisation du golpe.

— José, lança le général Guevara, nous avons été dénoncés. Ces salauds de gringos se sont moqués de nous. Fais ce que tu peux. Adiós.

Il coupa la communication et se leva, très pâle, lançant à ses hommes rassemblés :

— ¡Vive El Grande General ! Vive Cuba !

Il se rassit, plaça le canon de son pistolet sous son menton, le maintenant bien à la verticale, adressa une prière au ciel, et appuya sur la détente. Il n'avait pas envie de connaître les chambres de torture de la Villa Marista avant d'être fusillé ignominieusement.

* *

*

Le général Cienfuegos supervisait de son bureau les opérations menées contre les auteurs du golpe, à la demande expresse de Raul Castro. Il venait d'apprendre le suicide du général Anibal Guevara, ce qui le ravissait. Avant la fin de la journée, tous les comploteurs seraient morts ou arrêtés.

Grâce au zèle du chef du CDR 126 local, il possédait maintenant les noms des six officiers ayant participé à la réunion chez Anibal Guevara. Un seul manquait à l'appel. Celui venu sans voiture dont on ne connaissait même pas le nom. Mais ses complices, après quelques heures dans la cave de la Villa Marista, se feraient un plaisir de le révéler.

Isabel Jovellar entra dans le bureau et il leva les yeux, ravi.

— Fais-toi belle, conejita ! annonça-t-il. Nous avons rendez-vous place de la Révolution. Pour être félicités. C'est un grand jour pour Cuba.

* *

*

Malko tuait le temps comme il le pouvait, l'estomac noué. À midi, il avait donné un coup de fil très bref à Lee Dickson, comme convenu, pour lui confirmer qu'il avait transmis « la » nouvelle. Il ne comptait plus avoir d'autre contact avec le chef de la station de la CIA.

Si tout se passait bien, le lendemain, il quittait Cuba sur le Bertram de George Wimont.

Fedora était allée se faire masser. Il en avait assez de la piscine. Au moment où il se levait, il aperçut la vendeuse de cigares dans l'ombre du couloir reliant la piscine au sous-sol où se trouvaient les toilettes et quelques boutiques. Elle semblait se cacher et lui fit un grand signe.

De toute façon, il devait passer devant elle pour remonter.

— Je croyais que vous n'aviez plus le droit de venir ici, remarqua-t-il.

— Les segurosos ont changé, expliqua-t-elle. Sauf celui de la piscine. ¡Cuidado !

Malko se retourna et aperçut un homme, l'air furieux, qui fonçait dans leur direction. Bousculant les gens, la vendeuse de cigares détala, mais elle lâcha son sac qui se renversa devant Malko.

Il ramassa son contenu : deux boîtes de cigares Partagas, différents

objets, dont du maquillage, un peigne et une photo entourée de noir. Celle d'un jeune homme plutôt beau. Malko retourna la photo et lut l'inscription au dos : « Carlito, mi vida. »

Il remit tout dans le sac, et prit la direction de sa chambre. Le seguroso et la petite Cubaine avaient disparu. Après avoir pris une douche, il décida d'aller flâner dans la Vieja Habana. Il fallait bien tuer le temps.

* *

*

Dalia surgit de derrière une voiture et se précipita dans la Skoda. Son visage s'éclaira aussitôt en voyant son sac !

— Oh, vous l'avez ! Ce salaud m'a poursuivie jusqu'à la calle O.

Spontanément, elle se jeta à son cou et l'embrassa, lui vrillant une langue chaude jusqu'au fond de la gorge.

— ¡Gracias, muchísimas gracias ! fit-elle ensuite. Si j'avais perdu ces cigares, celui qui me les confie ne m'en aurait plus donné. ¡No es fácil !

Brusquement, elle le regarda, mortellement sérieuse.

— Papito, vous ne voulez pas m'épouser ?

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Vous épouser ? Pourquoi ?

— Pour que je puisse quitter Cuba. La vie est trop dure et je ne veux pas faire la jineteria.

— Il y a longtemps que vous vivez comme ça ? demanda Malko.

Elle secoua énergiquement la tête.

— Non, j'avais un bon travail, à la Fábrica Nacional de Partagas, mais ils m'ont virée.

— Pourquoi ?

— Mon novio était un des gardes du corps d'El Commandante, mais il a fait des conneries. Il a volé une vache et a tué des policiers. Comme il avait dormi chez moi, ils ont dit que j'étais un élément asocial. Je ne trouverai plus jamais un travail normal.

Malko était tétanisé.

— Comment s'appelait votre novio ? demanda-t-il.

— Carlos, mais je l'appelais Carlito. Il est mort.

Il eut l'impression de recevoir le ciel sur la tête. Si Carlos était mort, comment « Iglesia » avait-il pu apprendre la mort de Fidel Castro ? C'était tellement énorme qu'il mit quelques secondes à réaliser la vérité. La CIA s'était fait mener en bateau. « Iglesia » avait été, à un moment ou à un autre, retourné. Il en avait le tournis.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda la Cubaine. Vous n'avez pas l'air bien.

— Ça va, assura Malko. Votre novio est mort il y a longtemps ?

Il s'accrochait aux branches.

— Non, il y a moins de deux semaines.

C'était le dernier clou dans le cercueil de la CIA... Horrifié, il pensa aux officiers cubains en train de préparer leur golpe. Persuadés que Fidel Castro était mort. Si les Cubains avaient « enfumé » les Américains à ce point, c'est que l'opération était pourrie depuis le départ. Malko comprenait soudain pourquoi il n'avait pas été inquiété : on l'avait laissé faire, le temps qu'il mène la DGI aux comploteurs.

Désormais, chaque seconde comptait. S'il était encore temps. Il se força à sourire à la Cubaine.

— Bueno, j'ai un rendez-vous. Hasta luego.

Il démarra. Elle sauta de la Skoda sans discuter. Cette fois, Malko ne vérifia même pas s'il était suivi. Il l'était. Tournant à droite dans la Rampa, il fonça vers le sud.

Joachim, le fossoyeur, était le lien avec les insurgés. Peut-être était-il encore temps de les arrêter avant qu'ils ne soient identifiés. Se faufilant entre les « camellos » aux passagers serrés comme des sardines, les vieilles américaines et les cyclo-pousse, il mit moins de vingt minutes à gagner le cimetière Colon. Quels que soient les risques pour lui, il fallait prévenir le général Guevara.

Il fonça d'abord dans l'allée B.

Déserte.

Il parcourut une partie du cimetière sans apercevoir Joachim. Il se dirigeait vers la porte Zapata lorsqu'il entendit des pas sur le gravier derrière lui et se retourna.

Joachim le fossoyeur fonçait sur lui d'une démarche de fauve, sa longue machette à la main, un rictus haineux découvrant ses dents blanches. Il leva la machette et poussa une sorte de grognement sauvage, accélérant l'allure pour rattraper Malko.

La lame de la machette s'abattit en biais, coupant net la cordelière de la sacoche de Malko. L'élan du Noir était si fort que la pointe de la machette égratigna le marbre d'une tombe. Malko eut juste le temps de ramasser sa sacoche avant que Joachim ne fonce à nouveau sur lui. Visiblement, Malko arrivait trop tard pour prévenir la catastrophe.

— Joachim ! lança Malko, je suis venu vous prévenir.

Le Noir ne l'écoutait pas, enfermé dans sa haine. Marmonnant une injure, il bondit à nouveau et Malko ne dut son salut qu'à la fuite. On ne discute pas avec un Black d'un mètre quatre-vingt-dix armé d'une machette et décidé à vous égorger. Arrivé au grand portail de pierre, Malko se retourna pour voir si Joachim le suivait. Il l'aperçut en train de discuter violemment avec deux hommes surgis de nulle part. Soudain, il vit le fossoyeur lever sa machette et l'abattre sur un des deux hommes, qui tomba comme une masse. L'autre sortit un pistolet de sous sa chemise et fit feu à trois reprises. Joachim eut quand même la force, d'un coup formidable de sa machette, de lui détacher presque la tête du corps, avant de s'effondrer à son tour.

Horrifié, Malko réalisa que c'était lui qui avait mené les agents cubains à Joachim ! Les choses allaient de mal en pis. Comme un automate, il courut jusqu'à la Skoda transformée en four. Démarrant comme un fou, il tourna dans le quartier, brûlant les feux, empruntant des sens interdits, jusqu'à ce qu'il soit certain d'avoir semé des suiveurs éventuels. Il stoppa finalement dans une rue calme, à l'ombre d'un fromager.

Le nœud coulant se refermait. Où aller ?

Il pensa d'abord au « traître » Miguel Barreiro, l'architecte espagnol, qui avait sciemment menti en transmettant le message d'un mort. Malko éprouvait une furieuse envie d'aller lui en mettre deux dans la tête. Seulement, son domicile était sûrement surveillé.

Lee Dickson ? Il ne franchirait pas le barrage des troupes cubaines qui gardaient la Section des intérêts américains. Idem pour sa villa. L'exfiltration était la seule solution. Cuba étant une île, les Services cubains ne devaient pas trop se soucier de l'attraper rapidement. Ils l'avaient simplement « assigné à résidence » en bloquant les places d'avion.

Il eut une pensée pour Fedora Kulak. Qu'allait-elle devenir dans cette débâcle ? Peut-être était-elle déjà arrêtée. Le tout était de tenir jusqu'au lendemain. Il repartit, décidé à retrouver la Russe. Ils aviseraient ensemble. Pour cela, il fallait retourner au Nacional.

* *

*

Malko se gara dans le parking du Nacional. De toute façon, si les Cubains avaient voulu l'arrêter, ils auraient pu le faire au cimetière Colon. Pour une raison qu'il ignorait encore, ils prenaient leur temps.

Fedora n'était pas à la piscine. Il gagna sa chambre. Un message l'attendait sur sa boîte vocale. George Wimont demandait de le rappeler. Ce que Malko fit immédiatement.

— Il y a un problème pour demain, annonça le propriétaire du Bertram.

— Quel problème ? demanda Malko, glacé.

— Le responsable de la marina Hemingway a reçu des instructions du ministère de l'Intérieur : jusqu'à nouvel ordre, toutes les sorties en bateau sont interdites.

Le nœud coulant se resserrait un peu plus.

— Bien, dit Malko. On ira une autre fois. Pourquoi ne viendriez-vous pas prendre un verre à l'hôtel ?

— Dès que j'ai terminé, j'arrive, promit George Wimont. J'aime bien la terrasse du Nacional. C'est le seul endroit agréable de La Havane, avec le club Habana.

* *

*

La Lada pénétra en trombe dans le parking de la Villa Marista, suivie d'une jeep russe à plaque verte. Des segurosos excités en firent descendre brutalement un homme en uniforme, menotté, le visage marbré de coups, et le traînèrent jusqu'au bâtiment du fond. On venait à peine de le jeter dans un bureau vide que le général Cienfuegos fit irruption, écumant de fureur.

— Juan Carlos ! lança-t-il. Ordure ! Toi qui as tant obtenu de la révolution. Salaud ! Traître ! Tu croyais que les impérialistes allaient te récompenser. Ils t'ont trahi ! C'est eux qui nous ont donné ton nom, abject gusano.

Juan Carlos Jaruco commandait la seule brigade blindée en état de fonctionner de l'armée cubaine. Il avait été arraché à sa caserne, au sud de La Havane, par un commando de las Tropas. Il tenta de faire face.

— Compañero, lança-t-il, dis à tes hommes de m'ôter ces menottes, je suis un officier de l'armée révolutionnaire !

— Tu n'es qu'un chien ! glapit le général Cienfuegos. Bientôt, tu seras fusillé, avec tes complices.

— Je ne comprends pas, protesta Juan Carlos Jaruco. Je m'apprêtais à faire un exercice de défense de la ville en cas d'invasion des impérialistes quand ces hommes ont surgi.

— Bueno, répliqua le général Cienfuegos, en apparence radouci. Dans ce cas, tu vas nous aider dans cette enquête. Il y a trois jours, tu as bien participé à une réunion chez ton ami le général Anibal Guevara, dans sa villa de Nuevo Vedado ?

— Si, claro.

— Quel était le but de cette réunion ?

— Fêter l'anniversaire de la bataille de l'Ogaden où nous étions tous engagés. C'était il y a vingt ans, quand nous accomplissions notre devoir internationaliste.

— Tu mens, gusano ! Vous étiez en train de préparer un golpe !

— C'est faux !

— Muy bien, combien étiez-vous ?

— Sept, je crois.

— Oui, sept salopards de traîtres ! Nous les connaissons tous.

Il énuméra six noms et demanda ensuite d'une voix douceuse :

— Juan Carlos, j'ai un trou de mémoire. Quel est le nom du septième, tu sais, celui qui n'avait pas de voiture...

Juan Carlos Jaruco comprit qu'il était coincé. Le septième, c'était le colonel José Cardenas, l'homme qui un jour, en Angola, était venu le récupérer aux commandes de son MI-24, dans une zone tenue par l'Unita de Jonas Sawimbi. Au risque de sa vie.

— Je ne me souviens plus, prétendit-il. Mais, de toute façon, nous ne faisons rien de mal.

Sans crier gare, le général lui envoya un violent coup de pied dans l'entrejambe.

— ¡Gusano ! On va te faire parler, même si on doit te découper en morceaux. Arriba, compañeros.

À peine fut-il sorti de la pièce que trois policiers se ruèrent sur le prisonnier dont les pieds furent attachés à un anneau scellé au sol de ciment. Ses bras étaient rabattus en arrière, ses poignets toujours menottés. Un des segurosos se mit à tourner autour de lui, l'air mauvais.

— Tu vas nous donner le nom de ce gusano, lança-t-il.

— Je n'ai rien à dire.

— ¡Muy bien !

Le seguroso prit dans son blouson un rasoir dont il déploya la lame. Le colonel se dit que c'était pour l'intimider, mais le policier se contenta de prendre son oreille dans la main gauche et, de la droite, de scier le cartilage jusqu'à ce que l'oreille se détache du crâne dans

un flot de sang. Déclenchant les hurlements de douleur du supplicié, sous le regard admiratif de ses collègues...

Ensuite, il brandit l'oreille coupée devant le nez du colonel Juan Carlos Jaruco.

— Salaud ! On va tout te couper. Les oreilles, le nez, les couilles, la queue. Après, on fera venir ta femme et on lui coupera les seins.

D'habitude, les tortures pratiquées à la Villa Marista étaient plus « douces ». On enfermait les prisonniers dans des cellules éclairées violemment jour et nuit, les privant de sommeil. Au bout de quelques jours de ce régime, les malheureux étaient prêts à avouer n'importe quoi pour dormir.

Dans le cas du colonel Juan Carlos Jaruco, le chef de la DGI voulait des résultats immédiats.

Le seguroso posa la lame de son rasoir entre l'autre oreille de l'officier et son crâne.

— Tu es têtu, lança-t-il, en commençant à trancher le cartilage, assourdi par les hurlements inhumains de sa victime.

* *

*

— « Iglesia » a été retourné. Sa source est morte depuis au moins deux semaines. Il n'est pas certain que Fidel Castro soit décédé. Les Services cubains ont totalement pénétré notre opération.

Penché vers Fedora Kulak, enfin revenue du fitness club, Malko parlait à voix basse, égrenant les mauvaises nouvelles. Fedora était réapparue après sa séance de gymnastique et ils s'étaient installés sur la terrasse du Nacional, au milieu des touristes et de l'orchestre de mariachis.

La Russe alluma une cigarette et remarqua d'une voix égale :

— Les Américains ont toujours été très naïfs. Du temps de l'Union soviétique, nous les avons souvent menés en bateau.

— À propos de bateau, la marina Hemingway est bloquée depuis ce matin. Plus question de partir sur le Bertram...

Dire que Key West n'était qu'à 140 kilomètres à vol d'oiseau ! Hélas, Malko n'était pas un oiseau. Il regarda autour de lui, cherchant en vain à identifier ceux qui le surveillaient sûrement. Même si le filet qui l'entourait était invisible, c'était un filet d'acier aux mailles très fines. Les Services cubains n'avaient aucunement l'intention de le laisser s'échapper. Simplement, ils attendaient leur heure. Peut-être qu'involontairement, Malko pouvait encore leur rendre un service. Il se tourna vers Fedora.

— Il faut que tu essaies de partir, toi. Va réserver une place d'avion. Cela ne sert à rien que tu restes.

Fedora Kulak ne broncha pas, disant seulement d'une voix calme :

— Je ne vais pas te laisser seul ici. Et puis, j'ai peut-être une idée.

— Laquelle ? demanda Malko, sceptique.

De Cuba, on ne pouvait partir que par la mer ou en avion.

— Je t'ai parlé d'Evgueni Alexandrovitch Tifonov, le premier conseiller de l'ambassade russe. Un ancien de la Maison qui me faisait la cour.

— Oui. Qu'est-ce qu'il peut faire ?

— Il vomit les Cubains. Si tes amis de la CIA demandent officiellement une aide au SVR, je pense qu'Evgueni, sur place, pourra accélérer les choses. Pour me faire plaisir. Il m'a draguée au téléphone, m'invitant à dîner. Je vais accepter pour ce soir et lui dire de venir me chercher ici. Les Cubains vont le savoir, et, s'ils ont de mauvaises intentions à mon égard, cela les refroidira. En ce moment, ils cherchent à renouer avec la Russie. Je te laisse le numéro de sa ligne directe, à l'ambassade. Au cas où...

Malko inscrivit le numéro sur son bloc et Fedora enchaîna aussitôt :

— Tu parles russe parfaitement. Je pense qu'avec un passeport russe et un léger déguisement, tu pourrais sortir de Cuba facilement. Surtout si Evgueni est d'accord pour t'y aider. Seulement, ce processus risque de prendre quelques jours...

Un ange passa, des menottes accrochées aux ailes. Ce plan dépendait du bon vouloir des Cubains de ne pas arrêter Malko tout de suite.

— Voilà George, fit Malko en agitant le bras.

Le courtier en pétrole vint s'installer à leur table et commanda un Defender « Success ». Il n'était pas arrivé à se mettre au rhum. Il jeta ensuite un regard inquiet à Malko qui décida de lui dire la vérité.

— Je pense que les Services cubains m'ont repéré, annonça-t-il. Le blocage de la marina Hemingway, c'est pour moi.

— Vous vouliez vous exfiltrer ?

— Oui. C'est fichu, du moins avec vous. Je ne veux pas vous attirer d'ennuis. Simplement, vous demander un dernier service. En sortant d'ici, passez à la Section des intérêts américains et dites à Lee Dickson que je l'attends à six heures au supermarché de l'Avenida Primera. Au rayon de la viande.

George Wimont le fixa, comme s'il avait prononcé une obscénité.

— Mais les Cubains vont forcément observer ce rendez-vous !

Malko sourit. Amer.

— Cela n'a plus beaucoup d'importance ! Ils vont nous voir, certes, mais pas entendre ce que nous dirons. Je suis grillé.

— Mon Dieu, soupira George Wimont, j'espère qu'il ne va rien vous

arriver.

— Allez voir Lee Dickson et vous m'y aiderez, conclut Malko. Je compte sur vous.

* *

*

De toutes ses forces, Lee Dickson essayait de ne pas croire au naufrage du plan « Iglesia ». Bien que toutes les « antennes » de la Station soient déployées, elles ne recueillaient aucun signe d'une activité anormale. Pourtant, le général Anibal Guevara et ses amis avaient été avertis la nuit précédente. Plus de douze heures après, ils auraient dû passer à l'action, sachant qu'ils disposaient pour leur golpe d'un temps très court. La visite impromptue de George Wimont et l'information que Malko était grillé était une très mauvaise nouvelle. Ne signifiant cependant pas que toute l'opération était à l'eau.

Depuis le matin, Langley le bombardait de télégrammes inquiets, réclamant des informations que Lee Dickson était incapable de fournir.

Il se gara devant la statue équestre de Calixte Garcia, face à l'Atlantique, et partit à pied vers le petit supermarché. Le fait que Malko lui demande un rendez-vous dans un endroit public, alors que lui-même était surveillé sans relâche par les Cubains, n'était pas bon signe. Fou d'angoisse, il poussa la porte du magasin où les expats venaient s'approvisionner et repéra tout de suite Malko en face de la vitrine sous froid qui abritait la viande. Il s'imposa, par habitude, un détour par le rayon des alcools où il prit une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne avant de le rejoindre. Aucun Cubain n'entrait dans le magasin, mais les segurosos ne devaient pas être loin.

Malko se retourna et leurs regards se croisèrent. Ce que Lee Dickson lut dans celui de son chef de mission ne lui dit rien qui vaille. Celui-ci se rapprocha à le toucher et annonça à voix basse :

— Les Cubains vous ont enfumé. « Iglesia » vous a menti. Sa source Carlito est morte depuis quinze jours. Donc, le message signalant la mort de Fidel Castro est un faux fabriqué par les Services cubains.

Lee Dickson blêmit.

— My God ! Comment savez-vous cela ?

— Un hasard, fit Malko sans s'étendre. Les Cubains vous ont sciemment aiguillé sur une fausse piste.

— Mais pourquoi ?

— Pour identifier ceux qui se préparaient à renverser le régime. D'ailleurs, ils ont réagi : je suis allé au cimetière Colon tout à l'heure.

Joachim le fossoyeur a voulu me tuer. Il a été ensuite abattu par deux policiers. J'ignore comment, mais les Services cubains ont identifié les auteurs du golpe qui pensent que nous les avons trahis. Il n'y aura pas de coup d'État. Vous pouvez avertir Washington.

Lee Dickson avait l'impression de recevoir une pluie de coups de marteau sur la tête.

— Et Castro ? demanda-t-il anxieusement. Il est mort ?

Malko soupira.

— Je n'en sais rien. Est-ce qu'ils ont profité d'une opportunité pour liquider une possible opposition ? Ou est-ce que toute l'histoire a été inventée depuis le début ? L'avenir le dira très vite.

— Et Miguel Barreiro ? demanda Lee Dickson.

Malko sourit amèrement.

— Il doit être bien au chaud avec ses amis de la DGI.

Le chef de la station de la CIA bredouilla, l'air égaré :

— C'est terrible ! fit-il à voix basse. Absolument terrible.

Malko sourit. Jaune.

— Lee, au pire, vous risquez d'être expulsé, avec votre couverture diplo. Moi, c'est le peloton d'exécution ou la prison à vie.

L'Américain sembla reprendre contact avec la réalité.

— C'est vrai ! reconnut-il. Votre exfiltration par...

Il bafouillait, dépassé par les événements. Malko le ramena sur terre.

— George Wimont ne vous a pas dit que les Cubains bloquaient la marina Hemingway ? Il n'y a plus d'exfiltration par la mer. Ni par air non plus. Ils sont sur moi et je ne sais pas ce qu'ils attendent pour m'arrêter...

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

Malko regarda les steaks canadiens sous Cellophane.

— Je ne sais pas encore. J'ai peut-être une solution à travers les Russes.

— Les Russes ?

— Oui. Fedora Kulak a retrouvé un ancien tchékiste qui est premier conseiller à l'ambassade de Russie. Il serait paraît-il prêt à m'aider, s'il a le feu vert de sa Centrale. Il faut absolument que Langley prenne langue avec leurs homologues du SVR. Que cela se passe au plus haut niveau. Faites prévenir Frank Capistrano, de ma part. Si les Russes me viennent en aide, j'ai une chance. Minuscule. Sinon, je n'ai plus qu'à partir à la nage...

Lee Dickson secoua la tête, accablé.

— J'étais contre le fait de vous infiltrer ici, le système est trop verrouillé.

— Ce n'est pas le système, objecta Malko, agacé. C'est votre opération qui a été infiltrée par les Cubains. C'est par ce biais que les

Services cubains m'ont identifié. Mais je ne sais pas encore tout. Et vous non plus. À propos, avez-vous eu un contact avec « Iglesia » aujourd'hui ?

— Non.

— Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Miguel Barreiro.

— Au point où j'en suis, j'ai bien envie de lui rendre visite, fit Malko. Il habite où ?

— Calle 84 à Miramar. Entre les avenidas 7 et 9. Un grand portail noir au coin de la 7. N'y allez pas, c'est idiot. Vous ne voulez pas trouver refuge chez moi, proposa l'Américain, je suis protégé par l'immunité diplomatique...

— Pour, au mieux, y rester quelques années et, au pire, être abattu avant d'y arriver ? Non, merci, je vais essayer de sortir de cette île abominable. Et si je n'y arrive pas...

Il laissa sa phrase en suspens et Lee Dickson l'interrogea du regard.

— Vous avez une autre solution ?

— Oui, dit Malko. Le pistolet que vous avez eu l'obligeance de me prêter. Il paraît que c'est seulement un mauvais moment à passer. Quelques fractions de seconde désagréables. Je vous laisse. Faites ce que vous pouvez et souhaitez-moi bonne chance. J'ai un contact avec ce diplomate russe. Je saurai donc très vite si vous me laissez tomber ou non.

CHAPITRE XVIII

Le général Francisco Cienfuegos regarda avec satisfaction les rapports qui s'accumulaient sur son bureau. La journée touchait à sa fin et le golpe était définitivement écrasé. En dehors des six officiers démasqués, dont le chef s'était suicidé, ses services avaient arrêté plusieurs dizaines de mayumbés(92) qui s'apprêtaient à les suivre. Et ce n'était pas fini : les interrogatoires continuaient. Le colonel Juan Carlos Jaruco avait perdu sa seconde oreille à cause de son entêtement, mais, confronté à l'idée d'être castré, il avait commencé à livrer les noms de ses subordonnés ralliés au golpe.

En raison du traitement qu'on lui avait fait subir, il ne serait pas présentable pour un procès et il faudrait s'en débarrasser discrètement lorsqu'il aurait craché tous les noms utiles.

Les autres comploteurs avaient été moins récalcitrants, se raccrochant aux promesses de clémence faites en échange d'une coopération. Ils seraient, bien entendu, fusillés, la décision était déjà prise au sommet de l'État. Nul ne devait pouvoir se dresser impunément contre la révolution. Le général Cienfuegos se poulérait d'avance les babines. Depuis celui du général Ochoa, on n'avait pas eu un « beau » procès montrant que la révolution cubaine savait débusquer ses ennemis ; en plus, c'était toujours bon de se débarrasser d'un certain nombre de militaires : les survivants étaient deux fois plus dévoués au régime. Cerise sur le gâteau, les associations de défense des droits de l'homme ne protesteraient pas, comme pour la persécution des « innocents » dissidents. Il s'agissait de la préparation d'un coup d'État militaire, avec la complicité des impérialistes américains.

Isabel Jovellar pénétra dans le bureau, après avoir frappé, et embrassa son amant.

— Tu l'as retrouvé ? demanda-il aussitôt.

Le sourire de la Noire s'effaça.

— Pas encore, mi vida, mais il ne perd rien pour attendre.

C'était le seul élément propre à assombrir la joie du général. Le colonel José Cardenas, le septième homme participant à la réunion chez le général Anibal Guevara, avait enfin pu être identifié, grâce au colonel Juan Carlos Jaruco. Hélas, lorsque les agents de la DGI s'étaient présentés à son domicile, la villa n° 20 504, dans la calle 230, à Fontanar, un quartier éloigné du sud, il avait filé. Il restait une piste pour le retrouver : Walter Zimmer, l'agent de la CIA qui, d'après les dépositions des autres accusés, avait été en contact avec lui. Le colonel Cardenas essaierait peut-être de le recontacter.

Walter Zimmer était suivi à la trace mais pas encore interpellé. Le général Cienfuegos n'avait aucune inquiétude : Cuba était une nasse parfaitement étanche dont il ne risquait pas de s'évader. Les Américains ne feraient rien pour lui, son plan d'évacuation par la mer avait été bloqué et il était comme un poisson rouge dans un bocal : libre de nager, pas trop loin, sous peine de se heurter aux parois de verre.

— Walter Zimmer vient de rencontrer Lee Dickson, annonça Isabel Jovellar. Nous ne savons pas ce qu'ils se sont dit. L'Américain avait l'air catastrophé...

— On le serait à moins ! se réjouit Francisco Cienfuegos. Et encore, il ne sait pas tout... Et cette Fedora Koulanine ?

— Je ne suis pas certaine qu'elle soit complice, avoua Isabel Jovellar. Nous la surveillons elle aussi. Elle doit dîner avec le premier conseiller de l'ambassade de Russie ce soir. Nous pensons qu'ils se sont connus dans un dîner ici, à La Havane.

— Il faudra approcher ce Russe, suggéra le général Cienfuegos.

— Combien de temps veux-tu laisser cet homme en liberté ? demanda Isabel Jovellar.

Elle avait hâte de l'interroger, de le voir se décomposer. Pour elle, la Noire grandie dans la misère à Santiago de Cuba, c'était toujours une sensation délicieuse d'humilier un Blanc. À Cuba, les Blancs étaient incroyablement racistes. Entre eux, ils appelaient les Noirs cubains les Palestiniens...

— Quarante-huit heures, trancha le général Cienfuegos. Ce Walter Zimmer ferait un très bon témoin. Il ne faudrait pas trop l'abîmer. C'est le lien permettant d'impliquer les États-Unis dans la tentative de déstabilisation de Cuba.

* *

*

Le colonel José Cardenas regardait un couple en train de faire l'amour sur une terrasse voisine de celle où il se trouvait, dans un vieux immeuble de la calle Trocadero, en buvant du rhum tiède à même la bouteille. L'alcool le plongeait dans une sorte de torpeur bienfaisante. Ici, sur cette terrasse à l'abri des regards, il se sentait bien, en sécurité. Le petit appartement appartenait à un de ses vieux amis installé à Camaguey. Si les segurosos surgissaient, il aurait toujours le temps de courir jusqu'au rebord surplombant la rue. Huit étages suffiraient à le faire échapper à son sort et cela lui procurait une grande tranquillité d'esprit.

Il avait appris la catastrophe en appelant Anibal Guevara afin de s'informer des événements. Le soldat qui lui avait répondu avait parlé d'une bataille rangée entre le général Guevara et un détachement de las Tropas, qui s'était terminée par le suicide du général. Le colonel Cardenas avait aussitôt prévenu Joachim et décidé de ne pas rentrer chez lui. Il ignorait encore ce qui s'était passé mais leur aventure était terminée. Soit les Américains avaient été imprudents, soit, pire, ils avaient travaillé avec les Cubains. Depuis toujours, on savait que les États-Unis redoutaient une chose plus que tout : le déferlement, en cas de troubles à Cuba, de dizaines de milliers de Cubains en Floride.

Or, un golpe pouvait provoquer des troubles populaires incontrôlables.

Les Américains, avertis de la disparition de Fidel Castro, avaient pu décider de décapiter l'opposition potentielle en livrant ses membres à leurs ennemis jurés. Plus il y pensait, plus il se disait que la manip américaine consistait à éliminer ceux qui pouvaient patronner un soulèvement populaire, afin de laisser s'établir une « transition douce » sous l'égide du falot Raul Castro.

Dans ce cas, les Cubains ne bougeraient pas de leur île. Plus il y réfléchissait, plus il y croyait... Il reprit du rhum, regardant le soleil descendre sur les vieilles masures du quartier de Miramar, ressassant sa frustration, sa haine et son désir de vengeance. S'il avait pu, il serait allé faire un massacre à la Section des intérêts américains, mais avec un seul pistolet – son vieux Makarov de pilote d'hélico – il ne parviendrait jamais à y pénétrer. Il ne lui restait donc qu'une seule vengeance : liquider celui qui leur avait apporté un mot signé de George W. Bush et les avait encouragés à se soulever. L'agent de la CIA rencontré au cimetière Colon.

Il savait déjà beaucoup de choses sur lui : entre autres, qu'il habitait au Nacional. Il avait même le numéro de sa chambre. Seulement, se rendre là-bas était trop dangereux. Il devait l'attirer dans un piège.

Ensuite, ses camarades vengés, il tenterait de partir comme un balsero anonyme. Un de ses amis possédant un bungalow à Palma Rubia, une petite plage à l'ouest de la ville, avait confectionné un radeau pour s'évader de Cuba, puis y avait renoncé. Le colonel Cardenas pouvait très bien l'utiliser.

La terrasse fut balayée par une violente rafale. Le quaresma – le vent du sud – soufflait avec violence et l'entraînerait jusqu'à la Floride en quelques heures. Avant, il devait accomplir sa vengeance.

Il termina la bouteille de rhum et se leva, la tête lourde. Il était l'heure de se mettre en chasse. Le tout était d'avoir le temps d'abattre celui par qui le malheur était arrivé. Il prit son Makarov dans sa sacoche, vérifia qu'il y avait une cartouche dans le canon et ouvrit la

porte.

À pied, il serait au Nacional en une demi-heure. Si sa future victime n'était plus là, arrêtée par les Cubains, sa vengeance n'aurait plus de raison d'être. Par contre, s'il était toujours en liberté, c'était la preuve indirecte qu'il avait agi de concert avec les Services cubains.

* *

*

Allongé sur son lit, la sacoche de cuir contenant le pistolet fourni par Lee Dickson à portée de la main, Malko essayait de s'intéresser à CNN. Après avoir quitté l'Américain, il était revenu directement au Nacional, s'attendant à chaque seconde à être arrêté.

Désormais, son seul espoir reposait sur Fedora Kulak. En ce moment, elle devait dîner avec son ami russe, Evgueni Alexandrovitch Tifonov, premier conseiller de l'ambassade de Russie et ex-tchékiste. Cela pouvait fonctionner à condition que les Cubains le laissent en liberté assez longtemps. Ne pouvant plus supporter l'inaction, il redescendit traîner dans l'hôtel. Le lobby grouillait de touristes et une très vieille pianiste tapait sur son instrument dans la salle à manger vide.

Il gagna la terrasse et commanda une vodka. Il n'en pouvait plus d'être comme une chèvre attachée à un piquet, en attendant le monstre qui allait le dévorer. Au bout de dix minutes, il avait de nouveau envie de bouger. En sortant des billets de sa poche pour payer, il tomba sur un papier froissé et plié. Il l'ouvrit et lut quelques mots en espagnol, écrits d'une écriture maladroite : « Dalia Sanchez. 12 calle Manrique, esquina de San Lazaro. App 64, piso ocho. »

L'adresse de la vendeuse de cigares qui voulait se marier avec lui pour fuir Cuba.

Il reblia le papier, pensif, entrevoyant tout à coup une possibilité d'échapper au filet qui se refermait sur lui. Pourquoi ne pas se réfugier provisoirement chez cette fille qui ne semblait pas un suppôt du régime ? Grâce à son portable, il pourrait toujours garder le contact avec Fedora. Il regagna sa chambre et prit dans le coffre de la penderie 5 000 dollars, une fortune pour Cuba. Il restait un problème majeur : déjouer toute surveillance avant de se rendre calle Manrique. Connaissant le maillage des Services cubains, ce n'était pas évident. En se revoyant aller à la plage de Tarara, il envisagea une possibilité : le tunnel passant sous le bras de mer menant au port de La Havane. En émergeant de l'autre côté, il était possible de faire demi-tour et de repartir en sens inverse. Il n'y avait plus qu'à essayer.

Lee Dickson venait d'achever un long télégramme à destination de Langley. Un résumé de l'opération « Iglesia » et des causes de son échec. Après une « percée » grâce à la source en question qui avait permis d'apprendre la maladie de Fidel Castro, la source « Iglesia » avait été retournée par les Cubains, déclenchant la catastrophe. Dans son rapport, il soulignait que n'ayant pas d'hommes sur le terrain, il n'avait pu anticiper ce fâcheux développement.

Quant à la façon dont les Cubains avaient pu identifier les comploteurs, il n'en avait aucune idée. Sauf si Malko avait été surveillé dès le début.

Il concluait en demandant des instructions pour la suite des événements : que faire de ce chef de mission, qui, heureusement, n'était pas américain ? Conscientieux, il transmettait sa dernière requête : utiliser le SVR russe. Il terminait par une demande d'instruction concernant la mort de Fidel Castro qui finirait bien par être annoncée.

Il se leva et regarda le soleil disparaître derrière les maisons de Siboney.

Après avoir porté le texte à la salle du chiffre, il revint fumer un cigare. Comme toujours, la télé cubaine était allumée dans son bureau, son coupé. C'était l'heure des informations. Il monta le son. Le présentateur habituel apparut, visiblement de bonne humeur. Ses premiers mots enfoncèrent des flèches mortelles dans le cœur de l'Américain.

— Compañeras, compañeros, El Commandante Fidel Castro s'adressera demain au pays à partir du Palais de la Révolution, afin de révéler comment il a déjoué une nouvelle tentative yankee de s'attaquer à notre Révolution. Mañana a la seis de la tarde ! Venceremos. Patria o Muerte !

Tétanisé, Lee Dickson fixait l'écran, n'en croyant pas ses oreilles. La nouvelle parvint enfin à son cerveau, avec son implication aveuglante : toute l'opération « Iglesia » avait été un leurre. Depuis le début ! Les Cubains l'avaient mené en bateau ! Et le témoignage du jeune Carlos, le garde du corps de Fidel Castro, était une fabrication ! Lee Dickson avait envie de vomir. Dans la carrière d'un chef de station, une histoire pareille ne pardonnait pas. Ce fut sa première pensée : il était bon pour terminer sa carrière aux archives. Ou pour se faire virer.

Comme un fou, il se rua vers la salle du chiffre où le chiffreur lui tendit le texte remis quelques minutes plus tôt, et automatiquement

crypté :

— Voilà, sir, c'est passé.

Lee Dickson manqua se trouver mal. La tête lui tournait. Il retourna dans son bureau et rédigea sur son ordinateur un texte très concis :

« La Havane, 8 h 02 PM. Ce texte annule tout envoi antérieur. Fidel Castro est en parfaite santé et doit prononcer un discours demain, à 6 heures, Eastern Standard Time. »

Il appuya sur le système d'envoi et se laissa aller dans son fauteuil. Quel gâchis ! Il n'en revenait pas. Se revoyant à Cayman Islands, faisant éliminer l'agent cubain attaché au pas de Miguel Barreiro. Un détail qu'il avait omis dans ses précédents rapports et une mesure qui s'était révélée totalement inutile. Puisqu'à ce moment, Miguel Barreiro était déjà repéré et manipulé par les Cubains.

Les jours suivants allaient être un véritable calvaire. Surtout le discours de Fidel Castro.

Comme un automate, Lee Dickson ouvrit son bar, y prit une bouteille de scotch, se versa une énorme rasade de Defender « Success ». Pour le stress, c'était meilleur que le rhum. Il vida son verre d'un trait et se laissa tomber dans son fauteuil. Incapable de penser. Dans un cas pareil, certains se seraient suicidés. Hélas ce n'était pas dans sa nature. Les Cubains allaient sûrement le déclarer persona non grata, mais c'était le cadet de ses soucis.

Il eut une pensée pour son chef de mission largué dans la nature, impuissant, faillit prendre sa voiture pour aller le récupérer au Nacional, puis y renonça. Il devait déjà être à la Villa Marista. Avec son passeport canadien, il ne relevait pas de la juridiction américaine. Il se promit de passer un coup de fil à l'ambassadeur du Canada pour lui signaler son cas... Les pensées tourbillonnaient dans sa tête comme une tornade tropicale.

Son regard tomba sur un carton posé devant la photo de sa mère : il était invité, le hasard fait bien les choses, à l'ambassade de Russie pour un cocktail. Il avait envie de s'y rendre comme de se faire pendre, mais décida de se faire violence : il fallait sauver le soldat Malko Linge et plus vite il aurait un contact avec son homologue du SVR, mieux cela serait. Sans lui révéler toute l'abominable vérité, pour ne pas lui donner l'occasion de se rouler par terre de rire.

* *

*

Evgueni Alexandrovitch Tifonov était en train de réaliser un rêve de jeunesse, fiché jusqu'à la garde dans le ventre de Fedora Kulak,

allongée à plat dos sur son bureau, sa fluide robe de soie remontée jusqu'aux hanches. La tête renversée en arrière, Fedora regardait la baie de La Havane à l'envers. Elle connaissait bien les Russes, ses compatriotes. Avant de leur demander un service, il fallait leur offrir quelque chose. Soufflant comme un ours, le premier conseiller de l'ambassade de Russie lui releva les jambes pour la pilonner encore plus fort et se répandit dans son ventre avec un grognement de Cosaque heureux.

Il était bien venu la chercher au Nacional, mais lui avait expliqué qu'il devait retourner à l'ambassade pour un cocktail et qu'ils iraient dîner ensuite. À peine à l'ambassade, il avait emmené Fedora Kulak visiter son bureau. Sans illusion, la Russe l'y avait suivi et s'était laissée faire quand il l'avait pratiquement violée.

Il fallait sauver Malko.

Pendant que le diplomate se rajustait, Fedora se remaquilla et vint se planter devant lui, un peu déhanchée.

— Evgueni Alexandrovitch, fit-elle en le fixant de son regard glacé, es-tu satisfait ? Il y a longtemps que tu rêvais de me baiser.

— C'est vrai, reconnut-il. J'espère qu'on va...

— Ça dépend de toi, coupa-t-elle. Je t'ai parlé d'un problème. Il faut m'aider à le résoudre.

Le Russe se ferma comme une huître et grommela :

— Bolchemoi ! Tu sais bien que cela dépend du Centre. Moi, je peux seulement aider. Tu baisses avec lui, pour être tellement accro ?

— Cela m'arrive, fit Fedora, sans se démonter. J'aime les gens qui prennent des risques... Et je suis sûre que tu ne vas pas me décevoir.

— Fournir un faux passeport russe à un espion américain qui vient de faire une opération à Cuba, cela fait désordre, remarqua-t-il.

— C'est la seule façon de s'en sortir, argumenta Fedora. Sinon, tu sais ce qui lui arrivera. Il n'a pas de couverture diplo.

— C'est très délicat...

— Les Américains ont réussi à faire sortir clandestinement de Cuba Alina, la propre fille de Fidel, avec une manip similaire, remarqua Fedora, et elle était autrement surveillée. Ils l'ont embarquée sur un vol Iberia à destination de Madrid, déguisée et avec une fausse identité.

— Dobre, conclut le Russe, on descend. J'ai invité Lee Dickson, il doit être là.

* *

*

Le buffet du cocktail était squelettique, mais le rhum et la vodka coulaient à flots. Fedora Kulak, debout au milieu du grand salon au tapis râpé, observait son tout nouvel amant en grande conversation avec Lee Dickson qu'elle voyait pour la première fois. Avec son air dégingandé, ses lunettes et sa tenue négligée, il ressemblait à un étudiant attardé. Elle pensa à Malko. C'était idiot, mais elle avait envie de faire l'impossible pour le sortir de Cuba. Professionnelle, elle savait bien que la solution russe était la plus praticable.

Evgueni Tifonov la rejoignit et elle l'apostropha aussitôt.

— Alors ?

— Il dit qu'il a déjà fait le nécessaire avec sa Centrale. J'espère que c'est vrai. Attends, je dois voir ce type-là, ajouta-t-il en s'éloignant.

Posant son verre, elle se dirigea vers le chef de station de la CIA, attendant qu'il soit seul pour l'aborder.

— Vous êtes Lee Dickson ?

— Oui, fit l'Américain.

Elle lui tendit la main.

— Je m'appelle Fedora Kulak.

— Je sais qui vous êtes, dit le chef de station. Je viens de parler avec Evgueni Tifonov.

Fedora eut un sourire froid.

— Parler, c'est bien. Agir, c'est mieux. Vous savez que votre chef de mission est dans une situation très délicate, s'il n'est pas déjà arrêté par la DGI ?

Lee Dickson regarda autour de lui, embarrassé. Il devait y avoir des micros partout. Fedora le prit par le bras, l'entraînant dans un coin de la pièce. Il eut l'impression que son bras était pris dans une pince d'acier. Comment cette femme ravissante pouvait-elle avoir autant de force ?

— Mister Dickson, dit froidement Fedora, je voulais vous dire quelque chose. C'est vous qui avez fait venir Malko Linge à Cuba, c'est vous qui devez l'en sortir.

— Mais...

Devant le regard glacial des yeux bleu cobalt, l'Américain perdit contenance. Fedora Kulak souriait toujours mais ce qu'il entendit le glaça.

— Je vous rends personnellement responsable de l'exfiltration de Malko Linge, dit la Russe à voix basse. Si elle échoue, je vous tuerai, mister Dickson. (Comme pour bien préciser sa pensée, elle précisa :) Je pourrais vous tuer avec mes mains nues. Je l'ai déjà fait.

Le chef de station de la CIA croisa le regard bleu cobalt et sentit que Fedora ne plaisantait pas... Mal à l'aise, il bredouilla une réponse inintelligible et se détourna. Se jurant d'envoyer dès le lendemain un télégramme de rappel.

Depuis l'annonce du discours de Fidel Castro, il était dans un état second.

Personne ne lui pardonnerait de s'être fait « enfumer » de cette façon par les Cubains. Finalement, ceux-ci rendaient aux Américains la monnaie de leur pièce... Quelques mois plus tôt, Lee Dickson s'était amusé à contacter ouvertement tous les dissidents, à les inciter à s'exprimer, pour « tester » les Cubains. Ces derniers avaient fait mieux.

* *

*

Le colonel José Cardenas s'était installé sur le rebord de pierre du Malecon, au milieu des Cubains qui prenaient le frais comme tous les soirs et il observait le Nacional, juché sur son promontoire rocheux, juste en face de lui. Là où il était, il passait complètement inaperçu, mais dès qu'il s'approcherait de l'hôtel, les innombrables mouchards de la DGI s'intéresseraient à lui. Or, il était sûrement déjà recherché.

Avant tout, il fallait s'assurer de la présence de l'agent de la CIA au Nacional. S'il avait été arrêté ou avait fui, sa présence n'avait plus d'objet. Abandonnant le parapet, il traversa le Malecon, puis remonta la Rampa jusqu'à la calle N. Il marchait lentement, regardant autour de lui. En quelques minutes, il eut repéré trois agents de la Seguridad. Heureusement, ils ne s'intéressaient qu'aux femmes, essayant d'identifier les jineterias. Le colonel s'arrêta au taxiphone, au coin de la calle N, y composa le numéro du Nacional et lança :

— Habitación 805, por favor.

Une voix d'homme décrocha et fit « allô ». Le colonel raccrocha aussitôt. C'était bien celui qu'il recherchait. Un hispanique aurait répondu « Digame ».

Il récupéra sa carte de téléphone et tourna dans la calle N, pour se rapprocher du Nacional dont l'entrée se trouvait calle O, à l'intersection de la calle 21. Il passa devant l'hôtel Capri et descendit la calle 21.

Tout en marchant, il réfléchissait à la meilleure façon de tuer sa victime. S'il restait à l'entrée, il la verrait trop tard, et en voiture de surcroît. Donc, il fallait prendre le risque d'entrer dans l'hôtel pour guetter les ascenseurs. Il se dit que les segurosos lancés à ses trousses ne devaient pas le connaître physiquement. Au bout de la double allée, il bifurqua pour gagner l'entrée latérale menant à la piscine et au sous-sol. Ensuite, il remonta dans le hall par le petit escalier et alla se mêler à des gens qui faisaient la queue devant le bureau de Cubanatour.

Son cœur battait très vite, mais il était parfaitement maître de lui.
C'était un devoir sacré de venger ses camarades.

* *

*

Malko traversa le lobby du Nacional et gagna l'entrée principale, descendit le perron, longeant les « turistaxis » pour rejoindre le parking. Il se retourna pour voir s'il n'était pas suivi et aperçut un homme descendant le perron d'un pas rapide. Il l'identifia instantanément : le colonel José Cardenas, l'homme qui l'avait présenté à Anibal Guevara, au cimetière de Colon.

Que faisait-il là ? C'était de la folie de venir au Nacional ! Il devait être traqué, lui aussi.

Arrivé à la Skoda, Malko s'y adossa et attendit. Il allait enfin en savoir plus sur ce qui s'était produit. Lorsque José Cardenas s'approcha, il remarqua ses traits tendus, son regard fixe. Visiblement, il était sur les nerfs. Sa main droite disparaissait dans une sacoche de cuir pendue à son épaule. Il avait une démarche raide, bizarre. Dès qu'il fut tout près, Malko l'apostropha.

— C'est dangereux de venir ici ! Si j'avais su où vous trouver, je vous aurais contacté, mais j'ignorais tout de vous. Même votre adresse.

L'officier cubain s'arrêta à un mètre de Malko. Son regard vacilla et il demanda d'une voix teintée d'incrédulité :

— Vous vouliez me contacter ! Pourquoi ?

— Nous avons été manipulés par les Services cubains, fit Malko. La source « Iglesia » travaillait pour eux. Dès que je l'ai appris, par hasard, j'ai tenté de prévenir Joachim. Il a voulu me tuer et a été abattu par des segurosos qui le surveillaient. Qu'est-il arrivé, précisément ?

José Cardenas se rapprocha et dit à voix basse :

— Tous mes camarades sont morts ou arrêtés. C'est vous qui nous avez entraînés dans ce golpe. Comment se fait-il que vous n'ayez pas été arrêté ?

Sans laisser à Malko le temps de répondre, il sortit sa main de la sacoche de cuir, tenant un gros pistolet automatique. Il appuya l'extrémité du canon sur la poitrine de Malko, se rapprochant encore de lui.

Malko baissa les yeux et vit le chien relevé. L'arme était prête à tirer. Il releva la tête, croisa le regard plein de haine de l'ancien colonel cubain, et le sang gela dans son cerveau.

— Joachim a voulu vous tuer, dit José Cardenas d'une voix calme.
Moi, je vais le faire. Pour venger mes camarades.

CHAPITRE XIX

De loin, on aurait dit deux amis plongés dans une discussion intime. Même le gardien du parking ne prêtait pas attention à eux. Les artères de Malko se mirent instantanément à charrier des flots d'adrénaline. Le colonel José Cardenas ne plaisantait pas et c'était un homme désespéré. Il suffisait que son index droit se déplace de un ou deux millimètres pour que Malko soit rayé du monde des vivants.

Son regard se vrilla dans celui du Cubain, il demeura strictement immobile, et parvint à dire d'une voix égale :

— Colonel, je comprends que vous vouliez me tuer, mais je ne vous ai pas trahi. Les Américains non plus. J'ai risqué ma vie en venant à Cuba, car je suis déjà recherché par la DGI depuis mon dernier passage ici. Nous avons été manipulés par les Services cubains qui ont infiltré cette opération depuis le début, je pense. J'ignore pourquoi je n'ai pas encore été arrêté, mais cela ne saurait tarder. Je suis coincé à Cuba, mon plan d'exfiltration a été repéré par les Services cubains et neutralisé. Lorsque je vous ai vu approcher, je vous ai d'abord pris pour un agent cubain et je m'apprêtais à me servir de mon arme lorsque je vous ai reconnu.

Le canon du gros Makarov appuyait toujours sur la poitrine de Malko, juste au-dessous de son sein gauche, mais il discerna un flottement dans le regard de l'officier cubain.

— Vous êtes armé ? demanda celui-ci.

— Oui.

Avec lenteur, Malko leva sa main droite, tenant sa sacoche. Aussitôt, le Cubain le palpa, sentant le contour caractéristique d'une arme. Son regard se troubla. Visiblement, il était pris de court.

— Vous connaissiez les participants de notre golpe ? demanda-t-il.

— Non, fit Malko. Pourquoi ?

— Vous saviez où habitait le général Anibal Guevara. Vos amis de la CIA connaissent certainement son adresse.

— C'est possible, reconnut Malko, mais ils ne me l'ont jamais communiquée. Pourquoi ?

— Il y a eu une réunion chez lui. Tous les participants ont été arrêtés, sauf moi.

— Pourquoi êtes-vous épargné ?

— Je l'ignore. Peut-être parce que j'étais venu à pied et les autres en voiture. Mes camarades ne m'ont pas dénoncé.

Malko respira profondément.

— Colonel, dit-il, vous pouvez me tuer si vous êtes persuadé que je vous ai trahi, mais c'est faux. Nous sommes les deux seuls survivants

de ce fiasco pitoyable. Pour des raisons que nous ne connaissons pas nous-mêmes.

Son pistolet toujours collé à la poitrine de Malko, l'officier cubain semblait enfermé dans un dilemme insoluble. N'arrivant pas à « reprogrammer » son cerveau pour autre chose que ce qu'il était venu faire. Immobile comme une statue, Malko retenait son souffle.

* *

*

Juan Torres, responsable de la filature de Malko, observait depuis son faux taxi garé devant le Nacional sa rencontre avec un inconnu qui avait surgi du lobby de l'hôtel. Par radio, il était en train de le décrire au responsable de l'opération, Villa Marista. Ce dernier poussa une exclamation de joie.

— C'est lui ! C'est ce salaud de colonel en retraite, José Cardenas, qui était à la réunion chez Guevara. Le signalement correspond. Il a une sacoche d'officier, non ?

— Si, précisa le seguroso. Ils sont en train de discuter. J'ai l'impression qu'il menace l'espion américain avec une arme...

— Il ne faut surtout pas qu'il le tue ! glapit le jefe. Nous avons besoin de lui, vivant, claro ?

— Si.

— Dépêchez-vous d'intervenir. En douceur. Il faudrait les deux vivants.

Pour le procès public, ils avaient besoin de témoins. Un officier cubain et un agent de la CIA, ce serait parfait. Le jefe pensa soudain à quelque chose.

— Des photos ! glapit-il, faites des photos.

— Il n'y a pas de lumière ! objecta Juan Torres.

Évidemment, la nuit était tombée et le seul éclairage provenait des lampadaires autour de l'hôtel.

— Tant pis ! Vous les arrêtez et vous les amenez ici.

Il n'y avait plus aucune raison de laisser l'espion américain en liberté, puisqu'il les avait mené involontairement au septième conjuré... Il raccrocha et appela aussitôt son chef, le général Cienfuegos, pour lui annoncer la bonne nouvelle.

* *

*

Les fractions de seconde s'écoulaient aussi lentement que des minutes. La respiration bloquée, les muscles bandés, Malko s'attendait à recevoir une balle dans le cœur... Soudain, sa vision périphérique aperçut, par-dessus l'épaule du colonel José Cardenas, trois hommes qui jaillissaient d'un taxi arrêté de l'autre côté de l'allée conduisant à l'hôtel. Ils se mirent à courir dans leur direction.

Son poulx grimpa comme une fusée et il lança d'une voix contenue :

— Colonel, plusieurs segurosos viennent vers nous, derrière vous.

Le colonel Cardenas ne broncha pas. Au contraire, la pression de son arme augmenta. Il dit d'une voix furieuse :

— N'essayez pas de détourner mon attention. Je vais vous tuer.

Les trois segurosos n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres.

Malko insista d'une voix pressante :

— Colonel, si nous ne réagissons pas, nous allons être arrêtés dans quelques instants. Ils arrivent.

Sans relâcher la pression de son pistolet sur la poitrine de Malko, le colonel cubain tourna légèrement la tête, apercevant enfin les trois policiers qui avaient presque atteint l'entrée du parking. Il poussa un juron étouffé et son regard se reporta sur Malko.

— C'est vous qui les avez fait venir !

La fureur effaça la peur chez Malko. Ils n'avaient plus une seconde à perdre.

— Colonel, lança-t-il, tirez si vous voulez. Mais moi, je ne veux pas être capturé par ces gens.

Il se déplaça et ouvrit la portière de la Skoda, se glissant au volant, sans que le colonel Cardenas réagisse. Pistolet toujours au poing, il semblait soudain avoir oublié Malko. Celui-ci, après avoir mis le contact, était en train d'enclencher la marche arrière lorsqu'un coup de feu claqua. Il tourna la tête, juste à temps pour voir un des hommes qui couraient vers eux s'effondrer. Les deux autres se mirent à l'abri derrière la haie séparant le parking de l'allée. Malko entama sa marche arrière et cria.

— Venez ! Montez ! Vite !

Il vit le colonel Cardenas hésiter et dut se pencher pour ouvrir l'autre portière.

José Cardenas bougea enfin et se glissa dans la Skoda. Malko écrasa l'accélérateur, la portière encore ouverte, dévalant vers la sortie du parking. Le colonel, son pistolet toujours à la main, semblait frappé de stupeur. Les deux policiers dissimulés derrière la haie virent passer la Skoda sans réagir. Par contre, le conducteur du faux taxi s'avança, bloquant l'allée menant à la sortie. Malko vira brutalement à gauche, empruntant celle normalement réservée à l'entrée. Il aperçut dans le rétroviseur les deux policiers qui couraient vers le faux taxi, mais

aucun coup de feu ne fut tiré.

Un virage à gauche dans la calle O, puis il eut la chance de passer au vert le feu au coin de la Rampa, tournant aussitôt à gauche, vers le Malecon. À tout casser, ils avaient deux ou trois minutes d'avance. Mais très vite, toutes les forces de police de La Havane allaient se lancer à leurs trousses.

Malko fila sur le Malecon désert vers la Vieja Habana. À côté de lui, le colonel Cardenas, figé, son arme toujours à la main, semblait dépassé par les événements. Au moins, il ne manifestait plus d'intentions hostiles envers Malko ! Celui-ci s'empressa de tourner vers le sud, dans la calle Lucina sûrement moins surveillée que le Malecon. Il n'allait pas pouvoir garder longtemps la Skoda, facilement repérable avec sa plaque rouge.

Désormais, le Nacional, c'était fini ! Il fit défiler en hâte dans sa tête les options encore ouvertes.

Pas nombreuses ! En dehors de Fedora Kulak et des Américains, il ne restait que la solution russe, mais pour cela il avait besoin de temps. Donc, d'une planque. La voix du colonel Cardenas le fit sursauter.

— Où allez-vous ?

Malko tourna la tête vers lui.

— Pour l'instant, je n'en sais rien. Nous disposons de très peu d'avance. Avez-vous une idée ?

— Arrêtez-vous ! ordonna d'une voix sèche l'officier cubain.

Malko obtempéra, s'immobilisant dans une zone peu éclairée, et éteignant aussitôt ses phares. Le colonel cubain lui jeta un long regard.

— Comment puis-je savoir que ce n'est pas seulement moi qu'ils venaient chercher ? demanda-t-il.

Malko secoua la tête, accablé.

— Colonel, je ne peux pas vous le prouver ! Je suis une victime comme vous. Nous avons été manipulés. Vos amis sont morts ou arrêtés, les miens sont au chaud dans leur immunité diplomatique. Nous, nous sommes exposés en terrain nu. Je ne vous ai jamais dénoncé à la DGI. La seule personne qui pourrait fournir des explications sur ce qui s'est vraiment passé est « Iglesia », l'architecte espagnol qui était la source de la CIA.

— Vous savez où il habite ?

— À peu près, dit Malko. Mais c'est à Miramar, il faudrait traverser toute La Havane. Avec cette voiture, c'est un risque insensé. En plus, il est très probablement protégé par la DGI.

— Vamos, insista le colonel, têtue. Je veux savoir la vérité.

Comme Malko ne bougeait pas, l'officier cubain braqua à nouveau son gros Makarov sur lui.

— Si vous refusez, c'est que vous êtes coupable. Dans ce cas, je

vous abats, ahora.

Malko comprit qu'il avait le choix entre deux très mauvaises solutions. Ou se faire tuer sur-le-champ, ou traverser La Havane avec toute la police cubaine aux trousses...

— Bien, soupira-t-il. Allons chez Miguel Barreiro. Si nous y arrivons.

— Je vais vous guider, pour éviter les artères où il peut y avoir des barrages.

* *

*

Une animation inhabituelle régnait au dernier étage de l'immeuble vert au coin du Paseo et de la calle 20, siège de la Sécurité intérieure. Depuis une demi-heure, on savait que le survivant des auteurs du golpe et l'agent de la CIA avaient fait leur jonction et échappé aux segurosos qui les surveillaient, en abattant un au passage.

Le numéro et le type de leur voiture avaient été communiqués à tous les policiers de la ville et une prime de 1000 pesos convertibles offerte pour leur capture, vivants.

Le colonel Cardoza, en charge de l'opération, décrocha le téléphone qui sonnait.

— ¿Digame ?

— On a aperçu la voiture en train de franchir le pont de l'avenida 13, annonça une voix neutre. C'était un agent à pied et il n'a pu les arrêter.

L'officier jura.

— Concentrez toutes vos forces sur Miramar. Que des voitures de patrouille surveillent tous les ponts entre Miramar et le Vedado.

Il raccrocha, nerveux. La Villa Marista suivait les opérations heure par heure. Il allait falloir boucler une zone allant du rio Alcondares à la lisière ouest de Siboney et, au sud, l'autopista, facile à surveiller. Les fuitifs devaient vouloir rejoindre l'ouest de l'île pour s'y cacher. Le colonel José Cardenas y avait sûrement des amis.

* *

*

Depuis vingt minutes, la Skoda cahotait sur les rues défoncées du quartier de Miramar, évitant les grandes avenues est-ouest. C'était un

miracle qu'ils n'aient pas encore été interceptés ! Les deux hommes n'avaient plus échangé un mot, sauf les indications brèves du colonel pour guider Malko.

— Voilà la calle 84, annonça José Cardenas.

Les phares venaient d'éclairer une des petites bornes blanches, au ras du sol, signalant le numéro des rues. Malko tourna à droite et le colonel cubain dit aussitôt :

— Devant nous, on va couper l'avenida 7.

Cent mètres plus loin, les phares éclairèrent sur la gauche un grand portail noir. Celui décrit par Lee Dickson. Malko ralentit.

— Ça doit être là. Le portail noir.

— ¡Cuidado ! fit aussitôt le Cubain. Il y a peut-être un custodio.

Malko passa lentement devant le grand portail noir, puis tourna à gauche dans l'avenida 7. Il s'arrêta vingt mètres plus loin et éteignit les phares.

— Venez ! ordonna José Cardenas.

Ils revinrent à pied jusqu'au portail noir, sans apercevoir personne. Il n'y avait pas de custodio. Malko regarda à travers les interstices du portail sans distinguer la moindre lumière. Ils tournèrent le coin de l'avenida 7, longeant le mur de la propriété, et tombèrent sur une porte de bois. D'un coup de pied précis, le colonel Cardenas fit sauter la serrure, et ils se glissèrent à l'intérieur, découvrant un jardin, une tonnelle avec un barbecue et, sur la gauche, une petite piscine. À droite, par la porte ouverte d'un garage, on apercevait l'arrière d'une Mercedes.

Ils firent le tour de la maison. L'entrée principale était verrouillée, les fenêtres protégées par des barreaux.

— Il doit dormir, suggéra Malko.

— Je veux entrer dans cette maison, insista José Cardenas.

Il revint vers le garage et se faufila entre la Mercedes et la paroi, jusqu'au fond. Appelant aussitôt Malko.

— ¡Vien aqui !

Malko le rejoignit et le Cubain lui montra triomphalement une porte ouverte qui, au fond du garage, donnait sur l'intérieur de la demeure.

— Elle n'était pas fermée à clef, expliqua José Cardenas. Vamos.

Après avoir traversé une grande cuisine, ils débouchèrent dans le hall d'entrée. On n'y voyait goutte. En tâtonnant, Malko trouva un interrupteur et ils découvrirent sur leur gauche un grand salon aux murs couverts de tableaux, meublé avec goût, enrichi d'objets d'art. Toujours aucun signe de vie. Et pourtant, la climatisation marchait, reconnaissable à un léger chuintement...

Pistolet toujours au poing, le colonel Cardenas désigna à Malko un couloir desservant probablement des chambres et dit à voix basse :

— Il est sûrement là.

Ils s'avancèrent dans le couloir et le Cubain ouvrit doucement la première porte. Grâce à la lumière de l'entrée, ils aperçurent un lit où était allongée une forme humaine. Là aussi, la clim marchait très fort, mais une très légère odeur aigre-douce frappa les narines de Malko.

Une odeur qu'il connaissait bien. Sans hésiter, il appuya sur l'interrupteur et la pièce s'illumina. Vêtu d'un unique slip rouge, un homme de petite taille, les cheveux noirs rejetés en arrière, les traits fins, semblait dormir. Seulement, à son teint cireux et à son immobilité absolue, on voyait immédiatement qu'il était mort.

Remettant son pistolet dans sa sacoche, le colonel José Cardenas se signa.

Malko regarda autour de lui, aperçut plusieurs lettres posées sur un secrétaire, en face du lit, à côté d'un tas d'emballages de produits pharmaceutiques et d'une bouteille d'eau.

— Il s'est suicidé, dit-il à mi-voix, comme si le mort avait pu l'entendre.

Il examina les lettres. Sur une des enveloppes, il lut : « Señor Lee Dickson, Section des intérêts américains. La Havane. »

Il l'ouvrit et parcourut rapidement le texte, tendant ensuite la missive à José Cardenas.

— Lisez.

La lettre étant rédigée en espagnol, c'était facile. L'ancien pilote d'hélicoptère obéit, dans un silence pesant. Lorsqu'il eut terminé, il rendit la lettre à Malko et dit d'une voix étranglée :

— Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné.

Dans sa lettre, Miguel Barreiro expliquait comment il avait été trompé depuis le début par son amant Carlos Fernandez qui était, en réalité, un agent cubain. Il demandait pardon à l'Américain et annonçait son intention de mettre fin à ses jours.

Les deux hommes se regardèrent. Avant de se suicider, Miguel Barreiro avait probablement congédié son personnel. Grâce à la climatisation, son corps était resté dans un bon état de conservation.

Malko emporta la lettre : inutile qu'elle tombe entre les mains des Cubains. Le colonel Cardenas, après un ultime signe de croix, le retrouva dans le salon. Depuis qu'ils avaient découvert le mort, l'atmosphère de la maison semblait oppressante. De toute façon, ils ne pouvaient pas s'y éterniser. Tôt ou tard, quelqu'un allait s'intéresser au sort de Miguel Barreiro. À commencer par les Services cubains...

Malko eut soudain une idée.

— Attendez-moi, dit-il au colonel Cardenas, je voudrais vérifier quelque chose.

Il gagna le garage et tenta d'ouvrir la portière de la Mercedes. Il y parvint sans difficulté et aperçut les clefs laissées sur le contact. Il

revint au salon et proposa au colonel cubain :

— Changeons de voiture. Mettons la Skoda dans le garage et sortons la Mercedes. Cela nous donne une chance de plus d'échapper à la Seguridad.

Ils n'eurent aucun mal à ouvrir le portail de l'intérieur et, dix minutes plus tard, l'échange était fait.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? interrogea Malko.

Le colonel Cardenas semblait remis de ses chocs successifs.

— Je ne peux plus demeurer à Cuba, dit-il, et je n'en ai aucune envie. Certes, je pourrais me cacher un certain temps à la campagne, chez des amis, mais ce n'est pas une vie. Déjà, il y a quelques mois, je voulais partir pour Miami où se trouve une femme que j'aime.

— Comment allez-vous procéder ?

— Un de mes amis a construit un radeau sur une petite plage isolée, Palma Rubia. Depuis, il a renoncé à son projet car il a gagné un visa US au tirage au sort. Le radeau est toujours là, prêt à partir, avec ce qu'il faut pour survivre le temps de la traversée. Aujourd'hui, le vent souffle du bon côté. J'ai envie d'essayer. Et vous qu'allez-vous faire ?

— J'allais tenter de chercher refuge chez une jeune femme rencontrée par hasard, expliqua Malko. L'ancienne maîtresse de Carlos Fernandez, la source de Miguel Barreiro. Elle a été licenciée et vit d'expédients. Après, j'ai une vague possibilité de partir...

Le colonel Cardenas ne réfléchit que quelques secondes.

— Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ? Si Dieu est avec nous, nous pouvons atteindre la pointe sud de la Floride avant l'aube, grâce au quaresma. La nuit, la Seguridad n'a aucun moyen de repérer des balseros. Un radeau n'a pas d'écho radar et la limite des eaux territoriales est de douze milles.

— Ça me paraît une bonne idée, dit Malko.

* *

*

Fedora Kulak venait de se faire déposer par Evgueni Tifonov au Habana Libre, après avoir dîné Chez Adela, un paladar du Vedado.

Le Russe posa une main déjà possessive entre les cuisses de la jeune femme. Après trois Defender sa libido avait monté de plusieurs degrés.

— Il n'est pas tard, je pourrais monter avec toi.

Fedora lui adressa un regard glacial.

— Tu m'as déjà baisée tout à l'heure. La suite dépend de toi. Dosvidania.

Elle descendit si vite qu'il n'eut pas le temps de la retenir. À peine dans sa chambre, elle appela celle de Malko, au Nacional. N'obtenant que la boîte vocale, elle laissa un message neutre, demandant de la rappeler pour aller au club Habana le lendemain, et alluma une cigarette, horriblement angoissée.

Où pouvait se trouver Malko ? Elle tenta de chasser de son esprit l'idée qu'il ait pu être arrêté et tenta de trouver le sommeil.

* *

*

Le colonel José Cardenas avait pris le volant, et se dirigeait vers le sud-ouest de Miramar, afin de rejoindre l'autopista A4 qui filait en direction de Pinar del Rio. Déjà, par trois fois, ils avaient croisé des voitures de patrouille, mais la police cubaine ne recherchait pas une Mercedes grise en plaques orange... Ils descendaient le long de Siboney, traversant une zone bordée de champs, de cocoteraies, d'entrepôts.

Les maisons se faisaient de plus en plus rares. Lorsqu'ils se trouvaient dans une zone découverte, le vent fouettait furieusement la voiture, soufflant du sud. Enfin, ils furent sur l'A4 qui filait vers l'ouest. Très peu de circulation. Quarante minutes après leur départ, le colonel cubain ralentit et s'engagea sur une route non asphaltée qui allait, elle, vers le nord.

La chaussée était de plus en plus défoncée, il y avait sans cesse des embranchements et pas le moindre panneau de signalisation. Pourtant, le colonel cubain semblait sûr de lui. Ils traversèrent un village endormi.

— La Palma, annonça le colonel, nous sommes presque arrivés.

Les trous dans la chaussée étaient de plus en plus énormes ! Ils parvinrent au sommet d'une espèce de dune et redescendirent. Malko aperçut, grâce au clair de lune, une petite plage en contrebas, et les rouleaux d'écume de l'Atlantique.

* *

*

Le général Cienfuegos ne décolerait pas, hésitant à quitter son bureau bien qu'il soit plus de dix heures du soir. En dépit des efforts de tous les services de la DGI, les deux fugitifs s'étaient évanouis. Pas

un flic cubain n'ignorait le numéro de la Skoda verte de l'espion de la CIA. Systématiquement les patrouilles arrêtaient toutes les voitures à plaques rouges.

Bien entendu, l'appartement du colonel José Cardenas, à Fontanar, était occupé par les segurosos et tout un dispositif avait été mis en place dans le quartier. Hélas, il y avait peu de chance que le colonel revienne chez lui. Tous les lieux susceptibles d'abriter des étrangers étaient sous surveillance. Le Nacional grouillait de segurosos. Le Habana Libre également. La femme russe en contact avec Walter Zimmer venait d'y entrer, accompagnée par le premier conseiller de l'ambassade de Russie. Pour l'instant, il n'y avait rien contre elle.

Le général alluma un de ses Cohiba « robusto » pour se calmer. Les fuitifs allaient bien être obligés de refaire surface. Demain serait un autre jour. Il fallait simplement qu'ils soient arrêtés avant que le Lider Maximo ne commence son discours le lendemain à six heures. Sinon, des têtes allaient tomber. C'était le seul grain de sable d'une opération magnifiquement menée. C'est Fidel Castro lui-même qui avait eu l'idée, en découvrant dans un rapport que Miguel Barreiro fournissait des informations à la CIA, d'intoxiquer les Américains, en faisant croire à sa mort.

Depuis quelque temps, la rumeur lui rapportait que certains officiers guettaient sa disparition pour faire un golpe, écarter son frère Raul de la succession et liquider le côté marxiste de la révolution. C'était le général Cienfuegos lui-même qui avait lancé le jeune Carlito, dûment briefé, dans les pattes de l'architecte homosexuel. Son « écart », provoqué par la cupidité de son oncle, avait perturbé l'opération, mais en « traitant » désormais Miguel Barreiro en direct, les choses avaient finalement été mieux balisées.

Désormais, les « branches pourries » de l'armée, démasquées, étaient hors d'état de nuire. Seulement, il en manquait une...

* *

*

Atterré, Malko regardait le fouillis de planches et de cordes soutenues par deux énormes chambres à air de camion qui composait le radeau. Abrité entre deux maisons en ruines, il était invisible de la route. Le colonel Cardenas, à l'aide d'une torche électrique trouvée sur le radeau, vérifiait ce qu'il y avait dans une caisse en bois arrimée dessus. Il en sortit un gros bidon d'eau, des paquets de biscuits et des feux de Bengale... Il coinça entre deux planches une sorte de mât auquel était censée s'accrocher une voile, puis se tourna vers Malko.

— Avec le vent, nous atteindrons très vite la Floride, assura-t-il, en lui tendant un ciré orange. Il paraît que cette couleur fait fuir les requins...

Encourageant.

Malko regarda la barre blanche de l'écume à une centaine de mètres. La mer n'était pas grosse, mais le vent provoquait un cahot important. En revanche, elle était absolument noire. Pas une lumière... Il vint prêter main-forte au colonel cubain qui avait commencé à traîner le radeau sur le sable. L'engin devait peser une centaine de kilos. Le fond était composé de deux panneaux de portes, ficelés aux chambres à air...

L'eau, quand elle atteignit les chevilles de Malko lui sembla froide, mais il s'y habitua vite. Les vagues brisaient assez fort mais ils parvinrent, avec de l'eau jusqu'à la taille, à faire flotter le radeau.

— ¡Arriba ! lança le colonel Cardenas, en se hissant à plat ventre sur les planches.

Malko en fit autant, trempé par les vagues. Sensation extrêmement désagréable. Il réalisa soudain qu'il avait laissé sa pochette avec les 5 000 dollars et le pistolet dans la Mercedes. En mer, ils n'en auraient pas vraiment besoin. Désormais, ils flottaient.

À genoux, le colonel Cardenas s'était mis à pagayer comme un fou pour placer le radeau face à la vague. Malko prit l'autre pagaie : un manche à balai au bout duquel avait été cloué un bout de planche. À eux deux, inondés par les embruns, aveuglés, ils commencèrent à s'éloigner de la plage, mètre par mètre. Au bout d'une centaine de mètres, Malko avait déjà mal aux mains et il restait encore cent quarante kilomètres à parcourir... Abandonnant sa rame, le colonel se précipita vers le mât et y accrocha la voile improvisée, une bâche verte.

Aussitôt, le vent se mit à les pousser vers le large. Ils étaient partis ! Comme des milliers d'autres balseros avant eux, dont beaucoup avaient disparu en mer, dévorés par les requins qui pullulaient dans le détroit de Floride.

— ¡Vamos bien ! cria le colonel Cardenas.

Reprenant involontairement la formule de Fidel Castro. Pourtant, les vagues submergeaient sans cesse le radeau, inondant ses occupants. Heureusement que la caisse de vivres était recouverte d'une bâche en plastique... Malko réprima un fou rire intérieur. Il n'aurait jamais pensé repartir de Cuba ainsi... En tout cas, leur esquif ne risquait pas d'accrocher les radars et lorsque le jour se lèverait, ils seraient depuis longtemps hors des eaux territoriales cubaines... Donc, en relative sécurité. Le cri du colonel l'arracha à sa rêverie.

— ¡Cuidado.

Il leva la tête et aperçut un mur blanc d'une hauteur de deux bons

étages qui avançait vers eux. Une sorte de « barre », située à presque un kilomètre de la plage. Impossible de l'éviter. Malko s'accrocha tant bien que mal aux cordages et son compagnon en fit autant.

Il vit le mur liquide couronné d'écume arriver sur eux et crut qu'ils allaient passer au travers. Mais la vague retomba droit sur le radeau, le renversant comme un fétu de paille.

Malko eut l'impression d'être aplati par une main géante. Dans un fracas de fin du monde, le fragile radeau se disloqua sous le choc et ils furent projetés à la mer. Malko coula, à demi assommé, assourdi, de l'eau plein la bouche, et se dit qu'il allait se noyer.

Malko parvint enfin à remonter à la surface, suffoquant, la bouche pleine d'eau salée. L'énorme vague était passée et il se mit automatiquement à nager, gêné par ses vêtements. Le vent continuait à souffler et le clapotis lui fouettait le visage sans arrêt. Il regarda autour de lui sans apercevoir aucune trace du radeau disloqué. Ses débris devaient avoir été emportés par le courant. Les grosses chambres à air en caoutchouc noir n'étaient pas visibles. Tout en se maintenant à la surface, il donna un coup de ciseau pour se soulever hors de l'eau.

Nulle part il ne vit le colonel cubain !

Il appela, mais sa voix lui parut ridiculement faible. Il distinguait vaguement le rivage et se mit à nager dans sa direction. Le colonel Cardenas pouvait avoir été emmené un peu plus loin et il renonça à le retrouver tout de suite ; leur équipée était terminée. Nageant sur le dos, pour économiser ses forces, il tenta de se rapprocher de la plage, et commença à paniquer : le vent l'emmenait vers le large et il n'arriverait sûrement pas en Floride à la nage. Serrant les dents, il s'accrocha, gagnant peu à peu du terrain. Au bout d'un temps qui lui parut infiniment long, le souffle court, glacé, il sentit enfin sous ses pieds le fond de sable. D'un dernier effort, il parvint à se hisser sur la plage et s'effondra sur le sable humide.

Grelottant, il se releva et commença par ôter sa chemise et son pantalon trempés. Les mains en porte-voix, il appela de nouveau :

— Colonel Cardenas !

Pas de réponse. Il appela encore, fit quelques pas sur la plage. Aucune trace du Cubain. Il regagna la Mercedes et se réfugia à l'intérieur pour arrêter ses tremblements. Lançant le moteur, il éclaira la surface de l'eau du pinceau de ses phares. Rien n'émergeait de la surface des vagues. Il éteignit les phares. Inutile de se faire repérer. Par contre, il mit le chauffage, se réchauffant peu à peu. Au bout d'un moment, il ressortit de la voiture. Le vent lui parut délicieusement tiède. Il avança jusqu'au bord de l'eau, appela encore, sans obtenir de réponse. Une nouvelle grosse vague arrivait du large et vint se briser devant lui.

Le colonel cubain s'était noyé ou avait été entraîné au large, ce qui revenait au même.

Malko ramassa ses vêtements, les tordit, puis les étala sur le capot encore chaud de la voiture, les fixant avec des pierres. Il s'assit à l'intérieur. Il n'avait plus qu'une solution : regagner La Havane avant le jour. Les aiguilles lumineuses de sa Breitling indiquaient onze

heures et demie.

Impossible de retourner au Nacional. Ni d'aller retrouver Fedora au Habana Libre. Il ne lui restait qu'une solution, risquée et improbable : la petite vendeuse de cigares. Il récupéra dans sa sacoche le papier qu'elle lui avait donné et lut l'adresse : 12 calle Manrique, au coin de San Lazaro. Il trouverait facilement, mais comment allait-elle l'accueillir ? Heureusement qu'il n'avait pas pris cette sacoche sur le radeau, sinon, il aurait été dans de beaux draps...

Il ressortit : ses vêtements étaient à peu près secs grâce au vent. Il se força à les remettre. C'était horriblement désagréable, mais au bout d'un moment, la chaleur de son corps les sécha. Il ne lui manquait que ses chaussures, emportées par les vagues... Il reprit le volant et fit demi-tour, cahotant au jugé sur les chemins qu'ils avaient empruntés à l'aller.

Enfin, au bout d'une demi-heure, il tomba sur l'autopista ! Quelques minutes plus tard, il croisa un camion : il avait retrouvé la civilisation... Il lui fallut quand même un bon moment pour se retrouver à Rancho Boyeras, au bord de la ville. Au jugé, il tourna à gauche et se retrouva dans la calle Independencia, remontant vers le centre de la ville. Il y avait très peu de voitures et, avec la Skoda, il n'aurait cessé de trembler.

Ses vêtements étaient complètement secs lorsqu'il s'engagea dans la calle Manrique.

Il repéra le numéro 12, au coin de San Lazaro, et continua sur presque un kilomètre, se garant avenida de Italia. Il ferma la voiture et garda les clefs. Cela pouvait servir. Il revint sur ses pas sans croiser personne et pénétra au 12 calle Manrique. Lorsqu'il poussa la porte, il eut l'impression d'entrer au paradis ! Épuisé, il rêvait à un lit comme un chien rêve à un os.

À l'intérieur, il faisait noir comme dans un four. Cela sentait le kérosène, la crasse, le rhum. Il dut allumer son Zippo pour trouver l'escalier. Pas de minuterie. Les marches étaient glissantes de saleté. Il se brûlait les doigts. Parfois, deux marches successives étaient absentes, comme la rampe. Malko avait l'impression de grimper en montagne ! Lorsqu'il parvint au dernier étage, le huitième, il était en nage. Une échelle montait vers le plafond. Il n'y avait que deux portes, dont l'une semblait condamnée. Il prit son courage à deux mains et appuya sur ce qui lui parut être un bouton de sonnette, à côté de la seconde. Déclenchant une sonnerie stridente capable de réveiller tout l'immeuble. Il attendit, le poulx en folie, la main crispée sur la crosse de son pistolet. Il avait l'impression d'être un animal traqué. Enfin, il aperçut un trait de lumière sous la porte...

— Qui est-ce ? demanda une voix de femme endormie.

— Su amigo del hotel Nacional, répondit Malko à travers le

battant.

Elle ne savait même pas son nom ! Des verrous claquèrent et la porte s'ouvrit. Sur la vendeuse de cigares, drapée dans un paréo qui lui laissait le torse nu. Les cheveux ébouriffés, les traits bouffis de sommeil, elle contempla Malko, médusée.

— ¡Papito ! ¿Que pasa ?

— Je peux entrer ? demanda Malko.

Elle s'effaça mais il la frôla involontairement. Le contact de sa chair tiède lui fit l'effet d'un électrochoc. La minuscule entrée débouchait sur une petite pièce meublée d'un étroit lit défait, d'une table et de deux chaises. Un fil était tendu au fond où pendaient des vêtements, d'autres étant accrochés à des clous. Dans un coin, il y avait l'esquisse d'une kitchenette, avec un réchaud à gaz sur une tablette. Une autre porte ouverte donnait sur une terrasse.

Dalia Sanchez s'approcha de Malko.

— D'où viens-tu, papito ? demanda-telle gentiment, adoptant le tutoiement cubain. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Malko s'assit sur une des chaises. Épuisé. De l'eau salée lui sortait encore des narines. Il n'avait pas envie de mentir.

— Avec un ami cubain, nous avons essayé de partir sur un radeau expliqua-t-il. Il a été renversé par une vague et mon ami a disparu. Je crois qu'il s'est noyé...

Dalia Sanchez ouvrit de grands yeux.

— Toi ! Un balsero ! Tu es loco(93) !

Visiblement, elle ne le croyait pas. Les clients du Nacional d'habitude ne repartaient pas à la nage. Malko décida de lui mettre les points sur les i.

— Mira, dit-il, c'est une histoire très compliquée. Les policiers de la Seguridad me recherchent. S'ils me trouvent ici, tu auras de très gros ennuis. Ce soir je ne peux pas retourner au Nacional. Peux-tu me garder jusqu'à demain ?

La jeune Cubaine lui jeta un regard de commisération.

— Tu as l'air très fatigué !

— C'est vrai, reconnut Malko, moi aussi, j'ai failli me noyer...

Elle le prit par la main et l'entraîna jusqu'au lit.

— Enlève tes vêtements. Ils sont tout humides. Viens dormir. Tu me raconteras demain.

Malko se déshabilla comme un automate, ne gardant que son slip, et s'allongea. Dalia défit son paréo, découvrant une chute de reins magnifique, et vint s'allonger contre lui, encastrant sa croupe contre le ventre de Malko dont la libido était totalement déconnectée. Machinalement, il passa un bras autour du torse de Dalia, refermant une main sur un sein aigu. Pour la première fois depuis des heures, il se détendit. Encastrés l'un dans l'autre comme des petites cuillères, ils

ne bougeaient plus. Malko bascula dans le sommeil, sans même s'en rendre compte.

* *

*

Lee Dickson n'avait pratiquement pas dormi. En rentrant du cocktail à l'ambassade de Russie, il avait envoyé un télégramme urgent à Langley, au sujet de Malko, insistant pour qu'il soit transmis à Frank Capistrano. Dégrisé, il se sentait horriblement coupable. Impossible d'évaluer les dégâts. Les médias cubains ne parlaient de rien, laissant sûrement à Fidel Castro le soin d'annoncer lui-même la nouvelle du golpe raté.

Il avait envoyé un de ses adjoints au Nacional pour placer un message à l'endroit habituel, pour dire à Malko que son « exfiltration » russe était en cours. Il lui signalerait qu'elle était au point en mettant une voiture en plaque noire de la Section des intérêts américains, avec un panneau EN PANNE, dans le parking, en face de la statue de Calixte Garcia. Après, il faudrait trouver un moyen de communiquer, mais à chaque jour suffisait sa peine.

Le téléphone sonna. Sa secrétaire lui annonça l'ambassadeur d'Espagne. Le diplomate, après les formules de politesse, lui annonça la mort de Miguel Barreiro.

C'est un custodio qui, voyant la porte du jardin ouverte, avait donné l'alerte.

— Il s'est suicidé, précisa-t-il. Probablement une histoire de mœurs. Il était très gay...

Lee Dickson faillit lui dire que ce n'était pas une histoire de pédés, mais se retint. Pauvre Miguel. Il enverrait des fleurs à l'enterrement. Lui qui aimait tant Cuba dormirait pour toujours dans le grand cimetière de Colon. Il raccrocha, démoralisé, ne sachant même pas si Malko était toujours en liberté. Les Cubains pouvaient le garder au secret pendant un temps indéterminé...

Il n'arriverait pas à se concentrer jusqu'au soir. Pour apprendre de la bouche de Fidel Castro l'étendue de sa défaite.

* *

*

Malko se réveilla en sursaut, trempé de sueur. Il devait faire 35° C

dans la petite pièce. Le pouls en folie, il regarda autour de lui : personne. Sa sacoche était là où il l'avait posée hier soir. Sa première pensée fut que Dalia Sanchez était partie le dénoncer. Il se leva en sursaut et l'aperçut par la porte ouverte de la terrasse : en train de lire, vêtue d'un slip blanc, la poitrine nue. Elle posa son livre et s'approcha.

— Je t'ai laissé dormir, fit-elle, tu devais être très fatigué. Il est onze heures.

Effectivement, sa Breitling indiquait onze heures. Il était encore groggy.

— Tu quieres un café ?

Il hocha la tête affirmativement, ne sachant plus très bien où il se trouvait. Tout s'était passé trop vite. Le ciel était bleu, le soleil brûlant et la mer d'un bleu immaculé. Il prit le bol de café à peine sucré et but. Ce n'est qu'au second que son cerveau se remit en route. Il avait passé une nuit tranquille, mais il se trouvait en plein cœur de La Havane, chez une fille qu'il connaissait à peine, tout à fait capable de le dénoncer à la Seguridad. Recherché par tous les services de sécurité cubains, sa situation n'était pas vraiment brillante. Dalia l'observait en souriant.

— Cette nuit, dit-elle, j'ai cru que tu allais mourir dans mon lit ! Tu étais blanc comme un mort.

— Mon ami est mort, je crois, dit Malko. Tu n'as entendu parler de rien ?

Elle fronça les sourcils.

— De quoi ?

— Il y a eu une tentative de golpe, expliqua-t-il. Mon ami en faisait partie.

Dalia sourit :

— Ici, on ne sait jamais rien. La télé a dit qu'El Commandante allait parler ce soir à la seis de la tarde. C'est tout.

Malko sentit ses jambes se dérober sous lui.

— Fidel Castro va parler !

— Oui, confirma-t-elle, surprise de sa surprise. Il le fait souvent. Si tu veux le regarder, j'ai la télé. Mais il dit toujours la même chose.

Malko avait envie de pleurer. Ainsi, ils s'étaient fait enfumer depuis le début ! Il tira son chapeau aux Services cubains. Quel fiasco ! Dalia Sanchez l'observait, intriguée.

— Qu'est-ce que tu fais à Cuba ? Tu n'es pas un touriste...

— Non, avoua Malko. Je ne suis pas un touriste et je ne sais pas comment je vais pouvoir quitter Cuba.

Devant son air préoccupé, elle eut un sourire rassurant, trouva une salsa à la radio et commença à onduler devant Malko en chantonnant :

— « Trabajo, si, salsa, no(94) ! » C'est ce que nous chantons dans les manifestations du CDR. Moi, j'y ai cru longtemps ! J'étais quelqu'un

de sano. C'est pour cela que j'ai eu un travail à la fabrique de cigares. Désormais, je suis un élément asocial. Le responsable de mon CDR m'a dit qu'il ne pourrait plus me recommander pour un travail, sauf pour aller couper la canne à sucre dans l'Est, en buvant de la bière en tonneaux, pour dix pesos par jour. Je préfère être jineteria. Ou alors...

Elle eut un geste fataliste et Malko demanda :

— Quoi ?

— Un jour, fit Dalia, mon voisin du dessous m'a demandé de prendre un peu le soleil sur ma terrasse. Bien entendu, je l'ai laissé faire. Il a marché jusqu'au bord et il a sauté... Il était fatigué, très fatigué. Aqui, no es fácil...

Elle continuait à onduler, en évoquant cette histoire. À la fois insouciance et pleine de tristesse.

— Depuis que j'ai perdu mon travail, dit-elle, j'ai été m'inscrire chez les Américains pour émigrer là-bas. Tous les ans, ils tirent au sort 20 000 visas, mais il y a 500 000 inscrits !

Elle s'arrêta soudain de danser et demanda :

— Tu as des cucs ?

— Des dollars ?

— C'est pareil. Tu m'en donnes un peu ? Je vais acheter du rhum, peut-être de la langouste, si j'en trouve, et des choses pour toi. Des vêtements, des chaussures, de quoi te raser.

Malko prit deux billets de cent dollars dans sa poche et les lui tendit.

— C'est beaucoup d'argent, fit-elle gravement. Un seul suffit.

En un clin d'œil, elle fut habillée, passant une robe de coton bariolée sur sa culotte blanche et enfilant des sandales.

— Prends une douche ! dit-elle.

La douche était minuscule, avec uniquement de l'eau froide.

— ¡Hasta luego, mi vida !

La porte claqua. Malko se jeta sous la douche. Il était vivant, en liberté, protégé. Il s'en sortirait.

* *

*

— Un hélicoptère de patrouille a retrouvé le corps du colonel José Cardenas, annonça Isabel Jovellar. Sur la playa de Palma Rubia. Avec les débris d'un radeau. Il a essayé de se sauver la nuit dernière et s'est noyé. Il y avait trop de vent...

— Muy bien, muy bien, approuva le général Cienfuegos. Et l'agent des Américains ?

— Il devait être avec lui, mais on ne l’a pas encore retrouvé ; cela ne devrait pas tarder. Sauf si les requins l’ont mangé, ricana Isabel Jovellar. Ils aiment bien les gringos...

— Continuez les recherches, ordonna le général, qui ne croyait pas au goût sélectif des requins. À propos, comment sont-ils arrivés là-bas ?

— Un ami les a emmenés, sûrement, il y avait des traces de pneus d’une voiture.

— Celui-là, il faut le retrouver ! Je compte sur vous.

Il commença le rapport qu’il devait porter au Lider Maximo. Les sept traîtres étaient désormais identifiés. Quatre passeraient en jugement et seraient fusillés. Un s’était suicidé. L’autre noyé. Le colonel Juan Carlos Jaruco avait été discrètement exécuté d’une balle dans la nuque, n’étant plus présentable pour un procès public. Grâce à leurs aveux, une bonne centaine d’officiers finiraient en prison. Fidel allait être obligé de distribuer beaucoup de side-cars...

* *

*

Fedora Kulak avait à peine dormi. Attendant en vain un signe de vie de Malko, elle avait rappelé vers neuf heures du matin, tombant sur la boîte vocale. Le téléphone sonna et elle se jeta dessus.

Ce n’était que Evgueni Tifonov.

— Je t’invite à déjeuner au club Habana, annonça-t-il. Mets ton plus beau maillot.

Fedora sentit son cœur exploser de joie : Moscou acceptait de délivrer un faux passeport diplomatique à Malko. La coopération Est-Ouest fonctionnait bien. Il ne restait plus qu’à le retrouver. S’il se trouvait au fond d’une cellule de la Villa Marista, aveuglé par la lumière vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un passeport ne lui servirait pas à grand-chose.

* *

*

Sur le petit écran, Fidel Castro, dans son habituelle tenue de combat verte, la barbe en éventail, pérerait depuis deux heures devant près de cinq mille personnes installées dans le grand amphithéâtre du Palais de la Révolution. Toutes les télévisions et les radios retransmettaient en

direct son discours.

Fasciné, Malko contemplait le dictateur. Grand, un peu voûté, les joues creuses, le teint pâle, la voix voilée, il semblait en pleine forme, même s'il consultait souvent ses notes. Jusque-là, son discours était ubuesque : il était en train d'expliquer aux ménagères cubaines comment il fallait utiliser les nouvelles Cocotte-Minute achetées aux Chinois. Afin d'économiser le précieux gaz... Avec moult détails sur la fermeture, la pression, le temps de cuisson... Hallucinant... Il fit une pause et se lança sur un autre thème, annonçant une autre « bonne nouvelle ». On lui avait rapporté que les réfrigérateurs fabriqués dans l'usine Che-Guevara de Santa Clara avaient des joints de caoutchouc défectueux. En bon responsable, il venait de commander un caoutchouc spécial qui allait permettre de fabriquer des milliers de joints, pour que, là aussi, les Cubains économisent de l'énergie...

Feuilletant ses notes, brouillon, bougeant sans arrêt, le Lider Maximo parlait devant une assistance figée parcourue par les caméras de la télévision officielle cherchant à repérer ceux qui n'applaudissaient pas assez vite. Amer, Malko ressassait son échec, ou plutôt celui de la CIA. Décidément, elle n'avait pas de chance avec Cuba.

Allongée à côté de lui, Dalia, un verre de rhum dans une main, une cigarette Hollywood dans l'autre, regardait distraitement l'écran, se balançant au rythme de la salsa de la radio. Soudain, elle éteignit sa cigarette, et vint s'installer à cheval sur la cuisse de Malko, allongé sur le côté. Le buste nu, elle ne portait que sa culotte blanche. Tout doucement, elle commença à se frotter contre lui, en se balançant légèrement d'avant en arrière. Comme un chien en chaleur s'excite contre la jambe de son maître. C'était si discret qu'il ne s'en aperçut pas tout de suite. Mais lorsqu'il croisa le regard flou de la Cubaine, il comprit...

Elle se pencha vers lui, l'embrassa à pleine bouche et murmura :

— Vamos a templar(95)...

En un clin d'œil, elle eut retiré sa culotte et dépouillé Malko de son slip. L'entourant aussitôt de sa bouche. Tandis que Castro discourait toujours, elle s'empala sur Malko avec un soupir de satisfaction, dansant une salsa diabolique, le torse droit, jusqu'à ce qu'il explose. Ravie, elle reprit son verre de rhum, lut un peu et recommença à le caresser. Insatiable.

* *

*

Malko n'écoutait plus que d'une oreille distraite les palinodies de Fidel Castro. Dalia semblait bien décidée à extraire de lui jusqu'à sa dernière goutte d'érotisme. Le léchant, le caressant, glissant ses doigts partout, massant son érection, bougeant comme un jeune chat en train de jouer.

Soudain, elle roula sur elle-même pour se retrouver à plat ventre sur le lit étroit. Tirant Malko par son sexe bandé, elle réclama d'une voix humide :

— Prends-moi par le cul, papito ! Défonce-moi bien.

Ses hanches dansaient déjà. Malko allait s'allonger sur elle lorsqu'un changement de ton de Castro l'alerta. L'index menaçant, il invectivait la foule. Malko saisit le mot « golpe ». On y était. Comme toujours, Castro attendait la fin de son discours pour dire les choses importantes. Désormais, il était déchaîné.

— J'ai déjà échappé à 637 attentats ! lança-t-il. Je viens encore de déjouer un complot ourdi par los señores imperialistas de Miami. Des officiers corrompus ont voulu fomenter un golpe avec l'aide d'agents de la CIA.

Il se tut pour laisser à la foule le temps de se lever et de hurler à gorge déployée : « Venceremos. Patria o Muerte. » Satisfait, Fidel Castro enchaîna. Expliquant que ses services de sécurité avaient déjoué un complot visant à l'assassiner, grâce à un officier loyaliste qui l'avait dénoncé. Il commença à égrener des noms qui ne disaient rien à Malko, sauf un : le général Anibal Guevara, l'homme qu'il avait rencontré au cimetière Colon. À chaque nom, la foulait huait consciencieusement. Ravi, le Lider Maximo promit un procès rapide et public et se lança dans son homélie finale :

— Ce n'est pas à nous de changer ! Nous restons fermes sur nos positions en attendant que le monde change ! Venceremos ! Patria o Muerte.

— Il y a un match de pelota(96), après, souffla Dalia, sinon, on en avait jusqu'à minuit...

Elle se pencha et prit Malko dans sa bouche, comme pour lui rappeler ses intentions. Lorsqu'il pénétra ses reins, elle cria d'abord, disant :

— Ça fait mal, mais j'aime cette douleur-là. Me gusta mucho.

Elle était si menue que Malko avait l'impression grisante de la transpercer de part en part... Sous lui, elle continuait à danser une salsa endiablée, rythmée de :

— Es muy bueno, papito, es muy bueno.

Le doigt levé, Fidel Castro achevait sa péroraison :

— Un des conjurés a voulu s'enfuir vers ses maîtres en compagnie de l'agent américain. Mais Dieu veille sur Cuba. Une vague les a engloutis et ils se sont noyés tous les deux...

Malko, enfoncé jusqu'à la garde dans la croupe de Dalia, cessa de bouger. C'était inespéré. Il n'existait plus... Du coup, il se mit à sodomiser Dalia avec encore plus d'entrain. La vie était belle. Hélas, il ne pouvait pas passer le restant de ses jours dans ce taudis au soleil en compagnie de cette Lolita tropicale affamée de rhum et de sexe... Et dès qu'il mettrait le pied dehors, il serait en danger de mort.

CHAPITRE XXI

Le général Francisco Cienfuegos, en relisant tous les derniers rapports sur l'affaire du golpe, avait acquis une quasi-certitude. Contrairement à ce qu'avait annoncé le Lider Maximo, l'agent de la CIA qui avait tenté de s'enfuir sur un radeau avec le colonel Cardenas n'était pas mort. Il se basait sur plusieurs faits. D'abord, on n'avait pas retrouvé son cadavre, contrairement à celui de son compagnon. Un hélicoptère avait longuement survolé la zone, sans rien trouver. Ensuite, les policiers avaient découvert au domicile de Miguel Barreiro la Skoda verte si recherchée dans le garage de l'architecte espagnol. Des recherches avaient été immédiatement lancées pour retrouver la Mercedes de Miguel Barreiro. Vers trois heures de l'après-midi, une patrouille de police l'avait repérée avenida d'Italia. Il n'y avait pas tellement de Mercedes à La Havane... À l'intérieur, les policiers avaient trouvé du sable. C'était donc elle qui avait été utilisée par les deux hommes pour gagner la plage de Palma Rubia où se trouvait le radeau.

Or, il avait bien fallu quelqu'un pour la conduire au retour... Bien sûr, cela pouvait être un complice, mais le général Cienfuegos n'y croyait pas.

Donc, l'agent de la CIA se terrait quelque part à La Havane. Il serait bien obligé de sortir... Pour le retrouver, il ne possédait plus qu'une piste : cette Russe, Fedora Koulanine, qui jouait un rôle bizarre. Il avait déployé une surveillance discrète autour d'elle, sous la direction de l'excellente Isabel Jovellar. Cela finirait bien par payer... Il salivait de joie à l'idée d'amener au Lider Maximo cet espion prétendu mort.

* *

*

Lee Dickson n'avait pas le moral. Langley s'était abstenu de tout commentaire, à la suite de la réapparition de Fidel Castro, mais il était convoqué pour un débriefing général, dès que la récupération du chef de mission serait effective. C'est-à-dire dès que le prince Malko Linge serait exfiltré sain et sauf de Cuba. Une autre paire de manches. Depuis plus de vingt-quatre heures, il avait disparu et pouvait avoir été arrêté. Ou il s'était noyé, comme Castro l'avait prétendu.

Bien entendu, l'Américain avait suivi avidement le discours de Fidel Castro, qui avait planté les derniers clous de son cercueil. Sa

carrière de chef de station était terminée... Il avait fait une note pour Langley reprenant l'hypothèse de Castro, sans l'endosser entièrement. Impossible de conclure tant qu'on n'aurait pas retrouvé le corps. L'enterrement de Miguel Barreiro était prévu à onze heures le lendemain. Il avait décidé de s'y rendre. Peut-être y glanerait-il quelques informations...

* *

*

Fedora Kulak, venue à pied du Habana Libre, s'était installée à la piscine du Nacional, vérifiant au passage que la Skoda verte ne se trouvait pas dans le parking. Elle était triste. Evgueni Tifonov lui avait rapporté les propos de Fidel Castro annonçant la mort de Malko. Vraisemblable, mais pas prouvée. À cause de sa fausse identité, il était impossible de mener une enquête officielle. Il pouvait aussi se trouver aux mains de la DGI qui le ressortirait ou pas, selon sa stratégie, le tenant au chaud jusqu'au procès. Elle commanda un cuba libre, pour faire fondre un peu l'angoisse qui la tenaillait. Elle ne quitterait pas Cuba sans savoir de façon certaine ce qu'il était advenu de Malko.

Sa disparition était d'autant plus rageante que, depuis ce matin, un « vrai-faux » passeport russe l'attendait à l'ambassade de Russie. Les deux Services, aiguillonnés par la Maison Blanche, avaient résolu en quelques heures des problèmes administratifs qui auraient normalement pris des mois. La CIA avait fourni au SVR une photo numérique de Malko où ses cheveux blonds étaient devenus du plus beau noir. S'il réapparaissait.

La journée touchait à sa fin. Sans avoir rien apporté. Elle décida de prendre un dernier bain, remarquant au passage une superbe Noire, seule, en train de lire au bord de la piscine. Sûrement cubaine. Bizarre, les Cubaines qui traînaient au Nacional étaient toutes accompagnées d'étrangers.

* *

*

Malko transpirait de tous ses pores. 35° C sans clim, c'était inhumain. Il avait passé sa seconde nuit avec Dalia Sanchez et la journée s'écoulait très lentement. Par crainte de se faire repérer, il n'osait pas se mettre sur la terrasse, restant dans l'atmosphère

étouffante du minuscule appartement. Pour l'instant, il n'avait pas de souci. Un peu comme l'homme qui a sauté du cinquantième étage. Avant de heurter le sol, tout va bien. Dalia venait de partir faire des courses. Ils ne manquaient de rien mais il lui était interdit de mettre les pieds dehors. Il y avait sûrement des mouchards dans l'immeuble.

Il se dit qu'il devait absolument faire savoir qu'il était vivant et libre. La seule solution était d'envoyer Dalia au contact, même si c'était risqué.

L'unique intermédiaire possible était Fedora Kulak. Comme il était supposé mort, la surveillance autour de la Russe avait dû se relâcher...

Il sursauta : Dalia venait d'ouvrir la porte, les pattes d'une langouste dépassant d'un exemplaire de Granma, une nouvelle bouteille de rhum sous le bras... Elle se lavait même les dents avec.

Elle vint se frotter un peu à Malko, avec un regard très expressif. Sa vie était simple : dès qu'elle avait assuré sa subsistance, elle ne pensait qu'au sexe.

— ¿Que bolla, papito ? demanda-t-elle.

— Dalia, dit-il, je vais te demander un grand service. Quelque chose de dangereux. Je dois absolument contacter quelqu'un. Tu m'as vu avec une grande femme blonde ?

— Si, es muy guapa. Je voudrais bien avoir des yeux comme elle.

— Il faut t'arranger pour lui faire savoir que je suis vivant... Elle est certainement surveillée. Tu as une idée ?

— Claro que si. Je vais aller lui proposer des cigares.

— C'est dangereux de lui parler.

— Je ne lui parlerai pas. Je lui laisserai un cigare. Tu vas voir.

Elle alla prendre un cigare, et, avec ses ongles, décolla légèrement la première feuille et la déroula.

— Tu vois, il suffit que tu glisses à l'intérieur un papelito(97). On recolle la feuille et on ne voit rien.

— Mais elle ne verra rien non plus...

Dalia fit la moue.

— C'est le risque. Mais peut-être qu'elle est intelligente.

— Tu peux y aller quand ?

— Aujourd'hui, il est déjà tard. Je vais chercher des cigares à la fabrique. Demain matin, j'irai au Nacional. J'espère que le seguroso de la piscine a changé. Bueno. Je fais cuire la langouste. Y después, vamos a templar.

Malko s'assit à la table et écrivit quelques lignes au stylo-bille, expliquant qu'il avait trouvé une planque, sans dire où. Fedora comprendrait. Il lui demandait également de défaire le lendemain de ce contact son éternel chignon, si les choses avaient progressé du côté des Russes.

Pendant que l'eau destinée à la langouste chauffait, Dalia entreprit

de se maquiller. Ensuite elle se retourna vers Malko :

— ¿Te gusta me, papito ?

Ses paupières étaient entièrement recouvertes de bleu, jusqu'aux sourcils ! Sa bouche ressemblait à une voiture de pompiers, les pointes aiguës des seins semblaient prêtes à percer le coton élastique jaune.

* *

*

Evgueni Tifonov venait de rejoindre Fedora à la piscine pour l'emmener déjeuner. Il ne la quittait plus. Ils bavardaient quand la Russe remarqua une fille jeune, très sexy, qui allait de chaise longue en chaise longue, un paquet à la main. Lorsqu'elle arriva à leur hauteur elle la reconnut : c'était celle qu'ils avaient ramenée en stop de la plage de Tarara. Elle s'adressa à Evgueni Tifonov, en espagnol, lui montrant des cigares dans un papier. Le Russe sourit et dit à Fedora :

— Ici, ils piquent 30 % de la production ! On m'en apporte à l'ambassade... dans des boîtes d'origine. No, gracias, dit-il à la fille.

Celle-ci eut une petite moue déçue mais laissa quand même tomber un cigare dans le sac de Fedora avant de s'éloigner vers un couple d'homosexuels canadiens.

Pendant une fraction de seconde, son regard avait croisé celui de Fedora, et celle-ci y avait lu un message muet. Bizarre. À moins qu'elle ne soit attirée par les femmes.

* *

*

— On y va ? proposa Evgueni Tifonov.

S'ils déjeunaient tôt, il aurait le temps de sauter Fedora avant de revenir à l'ambassade. Dans ce maillot rose, elle lui mettait l'eau à la bouche. Fedora soupira.

— Attends un peu, je suis bien ici.

Déçu, le Russe prit le cigare dans son sac : cela le ferait patienter. Il allait l'allumer lorsqu'il remarqua que les feuilles se décollaient un peu. Il lança :

— J'ai bien fait de ne pas en acheter ! Ils sont de seconde qualité. Regarde !

Fedora Kulak jeta un regard distrait au cigare. Mais apercevant une

minuscule ligne blanche entre les deux feuilles de tabac, elle comprit instantanément le sens du regard insistant de la jeune Cubaine.

— Donne-moi ce cigare ! dit-elle.

Étonné, Evgueni Tifonov obtempéra. Fedora glissa alors un ongle sous la feuille de tabac et son poulx fit un bond. Une mince feuille de papier avait été insérée entre la première et la deuxième feuille de tabac. Elle jeta le cigare dans son sac sans explication et se redressa :

— Tu as raison, on va déjeuner. Mais il faut que je me change.

Ravi, Evgueni ne pensa plus au cigare. Ils gagnèrent sa voiture pour filer au Habana Libre. Dans l'ascenseur, il commença à tripoter Fedora. Celle-ci, une fois dans sa chambre, et se méfiant des caméras, fila dans la salle de bains avec son sac.

Quand elle en ressortit, Evgueni Tifonov, nu comme un ver, était allongé sur le lit et se masturbait doucement. Fedora était si euphorique qu'elle le rejoignit et lui administra la fellation de sa vie, en pensant très fort à Malko.

* *

*

Evgueni Tifonov fut introduit auprès de Lee Dickson à qui il avait demandé une entrevue une heure plus tôt pour des questions de visas pour des Russes. Les deux hommes se voyaient régulièrement et leur rencontre ne pouvait alerter les Cubains. Lee Dickson activa le dispositif à ultrasons neutralisant les « bugs » possibles et lança :

— Du nouveau ?

— Oui. Il est vivant.

Il lui tendit le message de Malko.

Le chef de station de la CIA le lut et le relut, puis leva les yeux.

— On sait où il est ?

— Non. C'est une vendeuse de cigares qui a apporté ceci. On ignore tout d'elle. Fedora Kulak, demain, ajustera sa tenue de façon à lui faire savoir qu'on a réceptionné le message et que son « exfiltration » est en place. Ensuite, ce sera à lui de jouer.

* *

*

Malko avait passé sa quatrième nuit chez Dalia. Le rite de ses journées était toujours le même. Lecture, réflexion, radio et, le soir,

règlement de son « loyer » en prestations sexuelles.

Dalia était insatiable et folle de bonheur de pouvoir manger des langoustes tous les jours et de disposer d'un homme qui ne pouvait pas lui échapper, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

La clef tourna dans la serrure. Dalia revenait, épanouie : la rubia avait défait ses cheveux !

Malko l'étreignit. Le contact était rétabli et la CIA ne l'avait pas laissé tomber ! Maintenant, il fallait concrétiser son exfiltration et cela, c'était beaucoup plus difficile. Chaque fois qu'il expédiait Dalia au Nacional, il prenait un risque. Il pensa alors à l'épicerie russe dont Fedora lui avait parlé, ce qui lui donna une idée.

— Tu vas apporter une boîte de cigares à l'ambassade de Russie, dit-il à Dalia. Tu diras au garde qu'elle t'a été commandée par le premier conseiller, Evgueni Tifonov. Il faut que tu te débouilles pour entrer.

— Si ton ami russe me répond, es muy fácil.

Il lui expliqua alors ce qu'elle devait dire.

* *

*

Isabel Jovellar commençait à en avoir assez de bronzer tous les jours à la piscine du Nacional. D'abord, elle détestait cela, trouvant sa peau assez sombre comme ça. Ensuite, les résultats étaient voisins de zéro. Cette Russe semblait filer le parfait amour avec un diplomate de l'ambassade russe. Rien n'avait pu la relier à l'espion des Américains.

Les autres surveillances n'avaient rien donné.

Son amant le général Cienfuegos venait d'être félicité par Fidel Castro en personne. Il l'accueillit, radieux. Le procès se présentait bien. Les cinq accusés vivants avaient signé des confessions complètes, y compris Juan Carlos Jaruco. Quant à l'espion américain, on s'en passerait... Plusieurs manifestations étaient prévues durant le procès, devant la Section des intérêts américains, afin de fustiger les ingérences yankees dans la révolution.

— Mi vida, fit le général, en glissant la main sous la jupe d'Isabel, je pense que, en récompense de ton action, je vais t'obtenir une Lada neuve. Il ne manque plus qu'une signature.

La Noire exulta. Une voiture ! C'était son rêve depuis des années. Voyant son regard fondre, le général décida d'en profiter. Relevant sa jupe et, sans même lui ôter sa culotte, il l'installa brutalement sur ses genoux. Empalée jusqu'à l'utérus, Isabel Jovellar ferma les yeux de bonheur, pensant à sa Lada toute neuve.

— Une fille vous demande à l'entrée, annonça à Evgueni Tifonov le soldat russe de garde à la « tour de contrôle ». Elle a, paraît-il, des cigares pour vous. Je la fais entrer ?

Le premier conseiller n'hésita pas.

— Da. Je descends.

Lorsqu'il émergea de l'ascenseur, la fille l'attendait devant le perron ; c'était celle du Nacional, deux boîtes de cigares à la main. Il la fit entrer aussitôt dans un petit salon et la Cubaine annonça à voix basse :

— J'ai un message pour Evgueni Tifonov. C'est vous ?

— Si.

Il parlait parfaitement espagnol et ils n'eurent aucun mal à se comprendre. Un quart d'heure plus tard, le protocole était établi. Le temps de faire prendre une réservation et un billet par l'ambassade russe, le billet et le passeport, ainsi qu'une tenue complète de diplomate russe et un flacon de teinture, seraient remis dans un carton à une vieille Russe, Galina Lissenko, qui venait tous les jours à l'épicerie russe vendre ses vatrouchkas. Elle les remettrait à Dalia, en échange d'une boîte de cigares.

Il fallait compter quarante-huit heures. La façon de procéder était simple. Dalia Sanchez retournerait tous les jours au Nacional avec ses cigares. Le jour où tout serait prêt, Fedora l'appellerait pour lui demander si elle avait des Cohiba...

— Muy bien, approuva la jeune Cubaine. Hasta luego.

Louchant sur cette petite bombe sexuelle, Evgueni Tifonov s'empessa d'ajouter :

— Tu sais, tu peux m'apporter des cigares quand tu veux. J'en consomme beaucoup.

— ¡Cómo no ! fit Dalia, en lui expédiant un regard de vraie salope tropicale.

Le premier conseiller se dit que rendre service à la CIA avait finalement des avantages. Après Fedora Kulak, appelée à repartir, cette Cubaine ferait un très bon produit de remplacement local.

Cienfuegos fumait un Cohiba « robusto » dans son fauteuil de cuir, en admirant les jambes d'Isabel Jovellar. Celle-ci profita de l'euphorie visible de son amant pour dire :

— Mi vida, j'en ai assez de perdre mon temps à la piscine du Nacional. Tous les hommes me prennent pour une jineteria. Il y en a même qui me proposent de l'argent...

— Combien ? demanda le général Cienfuegos, excité.

— Beaucoup ! J'en ai assez.

— ¡Mira ! fit-il. Continue encore quelques jours. Je suis sûr que cet espion est toujours à Cuba. Tu es sûre de n'avoir rien remarqué ?

Isabel Jovellar allait dire « non » lorsqu'elle revit la vendeuse de cigares à la sauvette échanger quelques mots avec sa « cible ». Il y avait 99 chances sur 100 pour que cela ne veuille rien dire. Pourtant, elle se reprocha son manque de vigilance : elle avait en face d'elle des professionnels retors.

— Tu as raison, conclut-elle, je vais continuer encore un peu, mais occupe-toi de ma Lada.

Depuis la veille au soir, le paquet contenant le kit d'exfiltration de Malko avait été remis à Galina Lissenko. Cela avait pris un peu plus de temps que prévu pour obtenir une réservation sur le vol La Havane-Moscou sans éveiller l'attention.

Désormais, Lee Dickson comptait les heures, frustré de n'avoir plus aucun rôle actif dans l'exfiltration de Malko. Le passeport qu'il allait utiliser avait été établi au nom d'un des officiers russes de l'ambassade, actuellement en déplacement à l'étranger. Ce dernier ne remettrait jamais les pieds à La Havane, officiellement pour raison de santé. Néanmoins, le SVR souhaitait de tout cœur que les Cubains n'apprennent jamais la mauvaise manière qu'on leur avait faite. Le président Poutine ayant personnellement approuvé l'opération, personne ne tremblait. Les risques étaient limités : au contrôle de police de l'aéroport, la sécurité ne vérifierait pas si le détenteur de ce passeport diplomatique était déjà parti.

Pour le Kremlin, rendre un petit service aux Américains pouvait toujours se révéler utile, et ces salauds de Cubains leur devaient douze milliards de dollars dont ils ne verraient jamais la couleur.

Malko avait ajouté un post-scriptum dans son mot, au sujet de Dalia Sanchez. Lee Dickson avait recherché son nom dans son listing de 500 000 Cubains prêts à émigrer et l'avait fait « gagner » à la loterie des visas. Pour ne pas éveiller l'attention des Services cubains, il avait convenu avec Evgueni Tifonov que la jeune femme se rendrait d'abord à Moscou, où elle trouverait son visa à l'ambassade américaine.

Dès que Malko aurait été exfiltré, Fedora repartirait pour Toronto, et Lee Dickson, lui, pour Miami, puis Washington, afin d'expliquer à Porter Goss comment il s'était fait enfumer par les Cubains.

Perspective peu souriante.

* *

*

Dalia Sanchez, après avoir glissé vingt pesos à la responsable de la piscine, installée dans sa guérite à la droite de l'entrée, commença à offrir ses cigares aux touristes se dorant au soleil. Prenant bien soin de ne pas commencer par la Russe, seule ce jour-là. De nouveau, elle remarqua la belle Noire et se dit que c'était sûrement une jineteria ou

alors une puta militante. Du coin de l'œil, elle vit soudain la blonde au chignon lever le bras et lui faire signe.

Elle s'approcha.

— Tu as des Cohiba ? demanda la Russe à haute voix.

— Non, señora, répondit Dalia. Mañana, por la mañana.

Elle continua aussitôt sa tournée.

Fedora allait remettre ses lunettes noires lorsqu'elle vit la grande Noire qui se levait, sans se presser, ramassait sa serviette et se dirigeait vers la sortie. Elle la suivit des yeux, réalisant que, depuis qu'elle était là, cette fille n'avait jamais adressé la parole à personne. Et d'habitude, elle partait parmi les dernières...

Elle n'aimait pas cela. À son tour, elle se leva et eut le temps d'apercevoir la Noire, déjà rhabillée, qui se dirigeait vers la sortie du Nacional. La vendeuse de cigares n'avait pas terminé sa tournée. Fedora Kulak flaira un problème. Elle savait qu'après avoir réceptionné son signal, Dalia irait à l'épicerie russe récupérer le viatique de Malko. Comme elle se déplaçait en stop ou en taxi collectif, cela allait lui prendre un peu de temps... Fedora Kulak se rhabilla et gagna la sortie où elle s'engouffra dans un « turistaxi », auquel elle donna l'adresse de l'épicerie russe. Elle y arriverait sûrement la première.

* *

*

Malko attendait dans l'appartement de Dalia Sanchez, noué par l'anxiété. Si tout se passait bien, Dalia serait de retour vers six heures. Le temps de se teindre les cheveux, de s'habiller, il serait sept heures lorsqu'il descendrait pour trouver un taxi à destination de l'ambassade de Russie. Evgueni Tifonov devait l'y attendre pour le conduire à l'aéroport dans sa propre voiture et lui remettre une valise de vêtements, afin que Malko ne se présente pas les mains vides à l'aéroport.

C'est la bouche chaude et avide de Dalia qui l'avait arraché au sommeil. Ils avaient fait l'amour jusqu'au moment où elle était partie au Nacional. Visiblement, elle regrettait de quitter son papito. Un petit animal sain qui vivait au jour le jour, mais sans elle, Malko serait très probablement dans une cave de la Villa Marista.

Les dernières heures étaient les plus pénibles. Il avait fini par s'accoutumer à sa tanière fétide et chaude. Dalia ne lui laissait pas un instant de répit... L'asticotant de toutes les façons possibles jusqu'à ce qu'il affiche une érection convenable. Elle lui avait raconté qu'à un

moment elle vivait avec un jeune Noir qui l'honorait cinq ou six fois par jour. Quand elle ne faisait pas l'amour avec Malko, elle s'installait sur la terrasse, guettant les couples qui s'accouplaient sur les terrasses voisines. La veille, elle s'était furieusement masturbée en se régaland du spectacle d'un grand Noir qui avait baisé paresseusement sa copine pendant presque une heure...

Malko regarda sa Breitling : la Cubaine ne devrait plus tarder.

* *

*

Fedora Kulak avait eu le temps de faire un tour à l'épicerie russe gardée par un vigile installé sur un pliant dans le jardin, afin de s'assurer que Galina Lissenko, la grosse Russe munie du viatique de Malko, n'avait encore vu personne. Elle en ressortit et alla s'embusquer un peu plus haut, au coin de l'avenida A. C'est de là qu'elle vit arriver Dalia, à pied, qui remontait la calle 13.

Trente secondes plus tard, surgit la grande Noire de la piscine, à pied elle aussi.

Le poulx de Fedora Kulak monta en flèche ; ainsi, son intuition ne l'avait pas trompée : cette femme travaillait pour la DGI ! Et suivait Dalia. Avait-elle déjà repéré son domicile ou non ? Le fait qu'elle soit seule, sans voiture, semblait prouver que c'était la première fois qu'elle la suivait. Prise de vitesse, elle n'avait pas eu le temps de s'organiser. De toute façon, personne ne disposait de beaucoup de temps. Le vol de Moscou décollait à 10 heures...

Dalia ressortit de l'épicerie russe, portant un gros carton. Elle monta jusqu'à l'avenida A et se posta au bord du trottoir en levant le bras. Elle rentrait en stop.

La Noire était à trente mètres, dissimulée derrière un arbre de la calle 13. Fedora Kulak la vit sortir un téléphone portable et donner un coup de fil. Elle appelait du renfort... Au même moment, une vieille Chevrolet verte s'arrêta et Dalia s'y engouffra. Précipitamment, la Noire ferma son portable et fonça vers l'avenida A. Elle eut de la chance, un autre taxi collectif s'arrêta.

Fedora Kulak, elle, se planta carrément au milieu de la chaussée. Un jeune homme au volant d'une Lada s'arrêta et Fedora expliqua aussitôt dans son espagnol de cuisine que sa copine était dans la Chevrolet devant...

La vue de sa poitrine et de ses cheveux blonds ôta le goût de discuter à son chauffeur. Il se faufila dans la circulation et parvint à rattraper la Chevrolet. Fedora Kulak respira. La première manche était

* *

*

Prudente, Dalia se fit déposer au coin de la calle Obispo, assez loin de chez elle. Des larmes perlaient à ses yeux. Elle était triste de voir partir son gringo, son papito. Bien sûr, il lui laissait près de 5 000 dollars et la promesse d'avoir un visa. Mais ça, elle n'y croyait pas trop... Elle enterrerait ses dollars chez sa tante et attendrait.

Le carton dans les bras, elle pénétra dans son immeuble, et s'attaqua aux huit étages.

Malko devait la guetter, car il ouvrit la porte avant même qu'elle ait mis la clef dans la serrure. Elle jeta le carton sur le lit.

— Voilà !

Il défit le paquet, attrapa le spray de teinture noire. En quelques minutes, il avait changé d'aspect.

— Tes yeux ! souligna Dalia, il faudrait les teindre aussi.

Ça, c'était impossible. En un clin d'œil, Malko eut enfilé son costume gris clair mal coupé, assorti d'une chemise beige et d'une cravate criarde. Ensuite, il examina le passeport. Les cachets d'entrée et de sortie, la photo, tout était parfait. Le SVR savait encore travailler... Il sourit devant l'air triste de Dalia.

— Tu m'as sauvé la vie ! dit-il.

— Tu ne veux pas rester encore un peu ? demanda-t-elle. On est bien ici, avec le rhum, les langoustes et la baise. Évidemment, on ne peut pas aller à la plage...

— Impossible, dit Malko, je suis en sursis. Mais bientôt, tu seras en Floride... Con un poco de suerte.

* *

*

L'une derrière l'autre, la Noire et Fedora Kulak remontaient la calle Manrique. Dalia Sanchez venait de disparaître dans un immeuble décrépit et noirâtre, juste à côté d'une petite tienda où les gens faisaient la queue pour obtenir un peu de nourriture en échange des tickets de leur libreta.

La Noire s'engouffra à son tour dans l'immeuble. Cette fois, Fedora Kulak en était certaine : la segurosa était seule. Ne sachant où elle

allait, elle n'avait pu encore prévenir sa Centrale. Et il ne fallait pas qu'elle puisse le faire...

À son tour, la Russe entra dans le vieil immeuble, et s'engagea dans l'escalier. Elle rattrapa la Noire entre le premier et le deuxième étage. Le poulx de Fedora s'envola : celle qu'elle poursuivait avait un portable à la main... Fedora glissa sur une marche et le bruit fit se retourner la Noire. D'abord, elle ne comprit pas. Lorsqu'elle reconnut Fedora, celle-ci était déjà à sa hauteur. Sans crier gare, la Russe lui expédia une manchette qui lui brisa net l'arête du nez !

Un flot de sang s'échappa des narines d'Isabel Jovellar, tandis qu'elle s'appuyait au mur, abasourdie, étourdie de souffrance.

La main gauche de Fedora Kulak se referma autour de son cou, la plaquant contre le mur crasseux. De la droite, elle saisit une des épingles d'acier qui tenaient son chignon. Sans hésiter, elle l'enfonça dans l'œil gauche d'Isabel Jovellar, de près de quinze centimètres. Le cerveau traversé, celle-ci eut un sursaut effroyable. Si Fedora ne l'avait pas tenue par la gorge, elle se serait effondrée. Ses pieds frappèrent le mur quelques instants, puis elle devint toute molle. Fedora Kulak allait la laisser tomber lorsqu'elle entendit des pas et des voix, plus bas. Des nouveaux venus s'engageaient dans l'escalier.

Sans hésiter, elle bascula le corps de sa victime sur son épaule, parvint à ramasser son portable et se remit à monter. Isabel Jovellar était lourde, mais Fedora avait subi l'entraînement des Spetnatz, qui doivent toujours pouvoir emmener un camarade blessé de leur poids. Bien sûr, c'était quelques années plus tôt, mais elle n'avait jamais négligé son entraînement physique... Les dents serrées, elle montait, sans trop savoir où elle allait. Soudain, au quatrième étage, elle aperçut un boyau sombre. Elle s'y engagea, arriva à un second escalier, pratiquement détruit. Il descendait le long d'une sorte de cour intérieure encore plus obscure.

Fedora s'approcha de la rambarde vermoulue et fit basculer le cadavre dans la cour intérieure d'où montait une odeur infecte... Il y eut un bruit mou, lorsque le corps d'Isabel Jovellar atterrit quatre étages plus bas.

Fedora Kulak regagna ensuite l'escalier principal et, sans hésiter, redescendit. À quoi bon perturber Malko ? Le danger était écarté. Il ne fallait surtout pas qu'il rate son avion.

Juste avant d'arriver à son hôtel, elle jeta le portable dans une poubelle.

* *

*

Malko et Evgueni Tifonov n'échangeaient pas un mot. Jusque-là, tout s'était déroulé comme prévu. Malko avait marché un peu, rejoignant le Malecon où il avait pris un taxi pour l'ambassade de Russie. Dès qu'il eut donné son faux nom, on lui ouvrit. Le premier conseiller l'attendait dans le hall, une valise à la main. Tout de suite, ils avaient parlé russe. Le diplomate savait parfaitement qui était Malko et avait remarqué, amusé :

— Les temps ont bien changé...

Malko ne pouvait pas dire le contraire. Le diplomate russe l'avait emmené jusqu'à sa Mercedes qu'il conduisait lui-même. Descendant l'avenue Rancho-Boyerar, ils arrivaient en vue de l'aéroport José-Martí. Evgueni Tifonov avertit Malko :

— Je ne peux pas venir avec vous jusqu'à l'embarquement, mais nous nous dirons au revoir à travers la glace qui domine la zone d'embarquement. Après que vous aurez franchi l'Immigration.

L'aéroport était presque vide. Malko s'enregistra en quelques minutes, alla payer sa taxe d'aéroport et tendit la main au Russe.

— Dosvidania, Evgueni Alexandrovitch. Spasiba. Spasiba bolchoi. Dites à Lee Dickson de penser au visa de Dalia. Il faut qu'elle parte vite...

Ils se séparèrent et Malko alla faire la queue pour franchir l'Immigration. Le pouls quand même un peu élevé...

* *

*

Le général Cienfuegos était étonné. Isabel Jovellar n'était pas là pour leur séance quotidienne de « débriefing ». Il appela son portable et tomba sur la messagerie... Elle devait être en route sur sa Suzuki, et ne pouvait répondre.

Il alluma un cigare pour tromper son impatience. Il avait beau faire l'amour avec Isabel Jovellar plusieurs fois par semaine, il ne s'en lassait pas.

Pour se changer les idées, il repensa à l'espion en fuite. Après tout, il ne fallait pas être plus royaliste que le roi. Si El Commandante disait qu'il était mort, c'est qu'il était mort ! Il essaya une dernière fois le portable de la segurosa, puis décida, frustré, de rentrer chez lui.

* *

*

Malko se retourna et leva la tête vers une grande paroi vitrée dominant la fosse de la zone d'embarquement. Evgueni Tifonov était de l'autre côté et agitait la main. Malko en fit autant. On avait tamponné son passeport diplomatique russe sans hésitation. Les Russes étaient quand même d'anciens amis proches... Il se rapprocha de la porte d'embarquement. On commençait à la franchir. Il résista à l'envie d'appeler Fedora, ce qui aurait été un risque grave pour elle. Ils se retrouveraient bien un jour. Le haut-parleur cracha :

— Vuelo 342 de la Aeroflot con destinación Moscowa.

Il embarqua parmi les premiers et s'installa dans son siège de première. Jamais il n'avait été aussi heureux d'entendre parler russe. Lorsque l'Airbus décolla, il regarda une dernière fois les lumières de La Havane. Se demandant combien de temps dureraient les derniers soubresauts de cette dictature tropicale, entre Kafka et Ubu, protégée par une machinerie totalitaire bien huilée.

Pourvu que Dalia puisse s'en évader.

* *

*

Alexandra, en tenue de cheval – elle allait monter –, posa le courrier sur le bureau de Malko, dans la bibliothèque. Le mois de mai était magnifique et, sous le soleil, le château de Liezen paraissait presque neuf.

— Tiens, une de tes putes a eu le culot de t'écrire ici !

Elle s'éloigna, frappant le sol d'un talon rageur. Malko prit la carte postale représentant le skyline de Miami. Il n'y avait au verso aucun texte, juste l'empreinte d'une grosse bouche rouge et trois mots :

« Hasta luego, papito. »

Achevé d'imprimer sur les presses de

BUSSIÈRE
GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en mai 2005*

Mise en page Bussière

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14 rue Léonce Reynaud – 75115 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

– N° d'imp. 51343 –
Dépôt légal : juin 2005

Imprimé en France

-
- 1 : À Cuba, les diminutifs se terminent pas « co ».
 - 2 : Suce-moi la queue.
 - 3 : Adjoint.
 - 4 : Dites-nous-en plus à propos de cette histoire.
 - 5 : Pas un sou !
 - 6 : Direction générale de la sécurité de l'État.
 - 7 : Fêtes homosexuelles.
 - 8 : Preuve matérielle.
 - 9 : Chief of station.
 - 10 : Avenue n° 5.
 - 11 : Bougez-vous le cul !
 - 12 : Coup d'État militaire.
 - 13 : Chemise cubaine brodée portée par-dessus le pantalon.
 - 14 : G2.
 - 15 : Dirección General de la Seguridad del Estado.
 - 16 : Liquidez-le.
 - 17 : Restaurant privé, toléré par le régime.
 - 18 : Policiers.
 - 19 : Raies mantas.
 - 20 : Dis-moi, où est la fête ?
 - 21 : Bien sûr ! Viens.
 - 22 : « Chameau » : bus rafistolé tiré par un camion ou un tracteur.
 - 23 : Oui, mon pote.
 - 24 : Papiers !
 - 25 : Excusez-moi.
 - 26 : Chien immonde !
 - 27 : Envoi d'argent.
 - 28 : Je suis une femme.
 - 29 : Pédé.
 - 30 : Témoin unique, témoin sans valeur.
 - 31 : Lorsque la Russie a cessé de subventionner Cuba, Castro a décrété une période de restrictions extraordinaire.
 - 32 : Voir SAS n° 93 : Visa pour Cuba
 - 33 : Le cheval.
 - 34 : L'âne.
 - 35 : Cubain qui s'enfuit sur un radeau.
 - 36 : Voir SAS n° 126 : Une lettre pour la Maison Blanche.
 - 37 : J'ai envie de toi.
 - 38 : Bon Dieu !
 - 39 : Technical Division.
 - 40 : Nous vaincrons. La Patrie ou mourir.
 - 41 : Le stop.
 - 42 : Dirección General de Inteligencia : contre-espionnage.
 - 43 : Coupures de courant.
 - 44 : Monsieur Barreiro, il s'agit d'un cas extrêmement grave.
 - 45 : Vigile.
 - 46 : Contre-espionnage extérieur.
 - 47 : Comité de défense de la révolution.
 - 48 : Nous allons bien !
 - 49 : Haricots rouges.
 - 50 : Ver de terre. Dans la terminologie castriste, opposant.

- 51 : Magasins.
- 52 : À Cuba, les plaques CD sont noires.
- 53 : Petite lapine.
- 54 : Mon cheval !
- 55 : Avec un peu de chance.
- 56 : À bientôt, ma vie.
- 57 : Indicatrice.
- 58 : Carte d'alimentation
- 59 : Le téléphone arabe.
- 60 : Pesos convertibles (cubanos convertibles).
- 61 : Sans visage.
- 62 : Poisson des Caraïbes.
- 63 : Hot dog.
- 64 : Camarade, viens avec nous.
- 65 : Une personne saine.
- 66 : Un sandwich et une bière.
- 67 : Au coin de la Quinta et de la calle 14, 10 heures du soir.
- 68 : Prisonniers politiques.
- 69 : Ver de terre ! Lézard !
- 70 : Blocs d'immeubles.
- 71 : Attendez.
- 72 : Comment ça va ?
- 73 : Mouchards.
- 74 : La division G de la Seguridad se trouve dans un immeuble de quatorze étages, calle M, au coin de la calle 11.
- 75 : Fous le camp ou je t'explose la tête !
- 76 : Célèbre pour sa marijuana.
- 77 : Ministère de l'Intérieur.
- 78 : Ministère de la Défense.
- 79 : Blagues.
- 80 : Le fou.
- 81 : Service de renseignement extérieur russe.
- 82 : Maison de dendez-vous.
- 83 : Environ 15 dollars.
- 84 : Maintenant, la tête !
- 85 : Tu aimes l'eau ?
- 86 : La chance, ça va, ça vient.
- 87 : Idiot !
- 88 : Pitié !
- 89 : On va les niquer !
- 90 : Arrête !
- 91 : Troupes d'élite dévouées au régime.
- 92 : Officiers.
- 93 : Fou !
- 94 : Oui au travail, non à la salsa.
- 95 : Viens baiser.
- 96 : Base-ball. Extrêmement populaire à Cuba.
- 97 : Petit papier.